



HAL
open science

Paléoclimatologie et histoire des Hausas

Maria Servant

► **To cite this version:**

| Maria Servant. Paléoclimatologie et histoire des Hausas. Histoire. 2022. dumas-04016815

HAL Id: dumas-04016815

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04016815v1>

Submitted on 6 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
UFR 09 - Histoire

Année 2021-2022

Paléoclimatologie et Histoire des Hausas

Maria Servant

Mémoire de master 2 sous la direction de Bertrand Hirsch

Abstract

Ce travail questionne le rôle du climat dans le développement du monde hausa. Il tente d'esquisser une « chronologie climatique » de son histoire, en croisant les données historiques et ce que l'on sait de la paléoclimatologie du Sahel, du Sahara et de l'Afrique de l'ouest. L'idée est a priori pertinente, dans la mesure où l'on sait que le climat a évolué au cours des derniers millénaires et que les conditions environnementales de la région sahélo-soudanaise sont souvent contraignantes, donc susceptibles d'avoir un impact profond sur la vie des gens. Une lecture minutieuse des sources en a extrait les mentions d'événements liés au climat (sécheresses), ou susceptibles de l'être (famines et migrations). Il s'est avéré cependant impossible d'en tirer une chronologie climatique précise, pour plusieurs raisons qui sont analysées : rareté et difficulté d'interprétation des sources écrites, archéologie limitée, absence d'étude paléo-climatologique consacrée spécifiquement à la région, variabilité intrinsèque des conditions climatiques sur une zone qui s'étend des confins méridionaux du Sahara à la zone soudanaise. Il n'en reste pas moins que l'intuition initiale - à savoir que les conditions environnementales sont un facteur important pour comprendre l'histoire hausa - s'est trouvée confirmée. Elles éclairent les questions socio-économiques, dont l'importance du commerce, et les relations avec les peuples voisins. Une histoire croisée des Hausas et Touaregs est dressée. Ce mémoire présente également un scénario plausible, étayé par la paléoclimatologie, de l'origine des hausas et du développement des communautés agricoles qui a conduit à l'apparition des premières villes puis de cités fortifiées.

Table des matières

Abstract	2
Table des matières	3
Introduction	7
Motivations	7
Objectifs de ce mémoire	8
Organisation de ce document	9
Géographie du pays hausa	10
Des conditions climatiques contraignantes	10
Un point de jonction	13
Hausa : un peuple et une langue	13
Traits caractéristiques du monde hausa	14
Aperçu de l'histoire des Hausas	16
Paléo-climatologie	17
Qu'est-ce que la paléo-climatologie ?	17
Paléo-climatologie et études historiques	17
Paléo-climatologie et études historiques : historiographie	19
Un tournant : les travaux d'Emmanuel Leroy Ladurie	19
Les études historiques africaines de Sékéné-Mody Cissoko	20
De nouvelles méthodes scientifiques	20
Croisement des sources historiques et de la paléoclimatologie	20
En Afrique, la question de la désertification	21
Paléo-climatologie du Sahel et du Soudan central	21
Paléo-climatologie en Afrique de l'ouest : historiographie	21
Première tentative de chronologie climatique de la région hausa	26
La fin du Sahara vert	26
Tableau simplifié de l'évolution climatique	27
Histoire et paléoclimatologie du pays hausa: méthodologie	28
Recherche des indicateurs pertinents	28
Difficultés	28
Dépendance aux données concernant les régions voisines	29
Variation nord/sud	29
Dépendance du lac Tchad à la pluviométrie de régions plus au sud	30
Variabilité, entre régions à des latitudes comparables	30
Variabilité, entre régions à une même latitude, pour une date donnée	31
Difficultés liées aux sources historiques	31
Analyse des mentions de famines dans les sources	33
Les famines dans les sources écrites	33
Famines dans les traditions	36
Ampleur et gravité des calamités	38
Autres signaux	40
Sources	41

Sources écrites et traditions	41
Archéologie	42
Une science d'utilisation récente	43
Limites des investigations archéologiques	43
Difficulté d'attribution et de datation	44
Pauvreté des artefacts	45
Types de sites archéologiques	45
Quelques sites importants	47
Migrations	55
Typologie	55
Forme des migrations	56
Migrations temporaires ou définitives	57
Migrations liées aux famines	57
Risques liés à la migration	58
Migrations dans les traditions	58
Migrations dans les mythes d'origine, Bayyajida, Bagauda	58
Récits d'origine et traditions locales	59
Recherche des causes	60
Causes des migrations dans les sources écrites	61
Direction des courants de migrations	61
Migrations nord-sud	61
Migrations est-ouest	63
Migration sud-nord	64
Histoire des Hausas : origines et émergence des cités-états	66
Introduction	66
Panorama des cultures qui se sont développées dans la région	66
De l'âge du fer aux premiers Hausas : continuité ou rupture ?	67
Émergence des cités-états, rôle du commerce et de l'islam	68
Conclusion : un processus d'abord agricole	69
Historiographie	70
Les thèses concernant l'origine des Hausas	71
Débat sur les origines et temporalité	72
Étude linguistique	73
Classification linguistique du hausa	74
Le groupe des langues tchadiques	75
Date de séparation du Hausa des autres langues tchadiques	75
Homogénéité linguistique du Hausa sur son aire d'extension	75
Apparition et développement des sociétés agricoles au Sahel	76
Le précédent du bassin du lac Tchad	77
Apparition et développement des sociétés agricoles en pays hausa	78
2ème moitié du 1er millénaire	78
Occupation et mise en valeur du territoire	79
Conquête agricole et expansion hausa	80
Apparition des premières villes	82
Pour résumer, un scénario plausible	83
Histoire croisée des Touaregs et Hausas	85
Historiographie des relations Touaregs-Hausa	85

Bases de l'économie régionale du Soudan Central.	86
Des intérêts mutuels	86
Transhumance et commerce Hausa-Touareg	89
L'organisation sociale chez les Touaregs	90
Appartenance ethnique dans les sociétés touareg et hausa	90
Rôle des Touaregs dans les zones de peuplement hausa	91
Chronologie	94
Introduction	94
Seconde moitié du premier millénaire jusque fin XIe siècle	94
fin XIe- XIIe siècle	95
Amorce d'un changement climatique, brèves périodes d'aridité	95
Fin de cette période d'instabilité	96
Impact de ces oscillations arides	97
XIIIe siècle : phase aride	98
XIVe siècle : conditions plutôt favorables	98
XVe siècle : un épisode très aride au nord	99
Bassin du lac Tchad : déclin du Kanem, naissance du Bornou	100
Nord du Niger : période aride	102
Damergou quitté par les Hausas	104
Cités-états du sud : prospérité apparente	104
Fin XVe - XVIe siècle	106
Migrations touareg vers le sud	106
Migrations vers le sud de Hausas de l'Aïr	108
Marasme dans le bassin du lac Tchad au milieu du XVIe siècle.	109
Kano	109
Gobir	112
XVIIe-XVIIIe : aridité et malheurs qui s'en suivent	113
Crise économique, insécurité, guerres et esclavage	114
Effets sur le Bornou	114
Situation dans l'Aïr et répercussions sur le monde hausa	117
Razzias et migration touareg vers le pays hausa	119
Conflits dans le monde hausa au XVIIe	119
XVIIIe-XIXe siècle : aridité sévère	128
Bassin du Lac Tchad	129
Migration kanouri et fondation du Damagaram	129
1740-1760 : sécheresse généralisée	130
Sécheresse des années 1780	135
XIXe siècle	137
Frise climatique hausa	137
Conclusion	139
BIBLIOGRAPHIE	142
Études de Paléoclimatologie	142
Sources Historiques	142
Ouvrages et études historiques	143
Articles de revues	143
Thèses et mémoires	144
Sites Web	145

ANNEXE I	146
Détails de la chronologie donnée par G. Brooks	146
ANNEXE 2 : résumé des travaux de Peter Breunig	147
Articles	147
Processus de néolithisation en Afrique de l'ouest	148
ANNEXE 3 : Evolution climatique en Azawagh	151
Table des matières détaillée	153

Introduction

Motivations

Ce travail se propose d'étudier l'histoire des Hausas en utilisant les méthodes de la paléoclimatologie historique. Les conditions environnementales au Sahel et au Soudan central sont difficiles, et s'y adapter est un challenge que doivent surmonter les peuples qui y vivent. Ce travail repose donc sur l'idée que le climat de la région est un facteur important pour comprendre le développement de ces sociétés et leur histoire.

Le présent travail se situe dans la continuité du mémoire que j'ai écrit en Master 1 et qui portait sur les Hausas du Niger¹. Au terme de ce travail, j'avais été obligée d'en constater les limites, en particulier sur les questions de datation.

Établir une chronologie précise de l'histoire des Hausas est difficile. Nous sommes confrontés à la rareté des sources écrites (chroniques, listes dynastiques). L'archéologie est peu développée, et qui plus est, dépourvue d'inscriptions. Il faut s'appuyer sur les traditions, qui évoquent des phénomènes peut-être anciens, mais difficiles à dater. Elles donnent une perspective comme écrasée du passé : tel événement fondateur - une migration par exemple - a-t-il eu lieu il y a 200, 400 ou 1000 ans ?

La datation constitue donc une difficulté majeure, plus que pour des régions voisines pour lesquelles on est mieux documenté (pour le delta intérieur du Niger par exemple, on dispose des très riches manuscrits de Tombouctou)

Face à ces difficultés est-il tout de même possible d'établir une chronologie historique ?

Je finissais mon travail de l'an passé quand mon attention a été attirée par une science qui peut être utilisée dans le cadre des études historiques et archéologiques : la paléoclimatologie. L'article de Jean Maley et de Robert Vernet intitulé : « *Peuples et évolution climatique en Afrique nord-tropicale, de la fin du Néolithique à l'aube de l'époque moderne* » m'a ouvert les yeux sur son intérêt et sur l'usage que l'on peut en faire. En histoire et en archéologie, les données de paléoclimatologie peuvent servir pour préciser la datation d'une chronologie. Ce d'autant que, pour la région qui nous intéresse, il y a des crises liées au climat - sécheresses, famines - qu'on doit pouvoir trouver dans les sources.

D'autres articles, par George Brooks et Peter Breunig par exemple, m'ont conforté dans cette idée.

Cette idée m'a semblé très pertinente pour l'histoire des Hausas, pour au moins deux raisons. La première, c'est qu'on sait que le climat du Sahel et du Soudan central a évolué au cours de l'histoire

¹ Maria Servant. Écrire l'histoire des Hausas du Niger. Histoire. 2021. dumas-03414089
<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03414089/document>

(il a même changé radicalement, si on regarde sur une perspective longue, puisqu'il y a 4000 ans, le Sahara était encore vert, pour une large part). La seconde, c'est que les conditions naturelles sont contraignantes les hommes du Sahel : l'eau joue un rôle primordial dans leur vie et leur survie. L'aridité peut générer famines et migrations. Pour reprendre une expression de Maley et Vernet, la vie des gens et des peuples, est souvent sur « le fil du rasoir ». Un changement du régime climatique peut avoir des répercussions importantes.

Pour résumer, la paléoclimatologie semble pouvoir donner au Sahel des informations précises sur des événements susceptibles d'avoir un impact historique important. On peut donc tenter de relier l'évolution climatique à l'histoire du pays hausa, à l'image du travail mené par Jean Maley et Robert Vernet sur des régions voisines.

D'autres raisons m'ont poussée à m'intéresser à cette thématique. Une autre limite de mon travail de l'an passé, c'est qu'il était très ethno-centré - de par la définition même de son sujet, il se focalisait sur les Hausas. Les relations avec les autres peuples et états étaient de ce fait restées en second plan. Or, ces populations voisines (Kanouris, Touaregs, Peuls etc) vivent dans des conditions environnementales semblables, ou au moins liées (une aridité croissante de la région saharo-sahélienne touche à la fois les Touaregs du désert et les Hausas du Sahel). Par ailleurs, une modification des conditions climatiques peut rompre un équilibre, ou donner un avantage à une population plutôt qu'à une autre. Or les migrations et les relations entre pasteurs nomades et agriculteurs sédentaires, entre Touaregs et populations noires, sont des aspects majeurs de l'histoire de la région.

D'où l'idée qu'il y a des choses à apprendre en comparant les façons qu'on les différentes populations de vivre dans cet environnement et que cela peut fournir des clés pour les comprendre et mieux appréhender les interactions qui ont existé entre ces populations.

Le monde haussa a indéniablement fait preuve de réussite dans son adaptation à un milieu difficile (puisque la langue et la culture hausas se sont largement répandues). Peut-on déterminer ce qui explique cette réussite ? est-ce lié à une relation particulière à son milieu ?

Objectifs de ce mémoire

Ces réflexions expliquent ma volonté d'essayer d'établir une « chronologie climatique » du monde hausa en croisant ce qu'on sait du climat et les données historiques. Des études de ce type ont été menées au Sahel, mais pas pour la zone hausa, à ma connaissance. Il existe des données paléoclimatologiques pour des régions proches (comme le bassin du lac Tchad).

Un aspect lié est d'étudier dans quelle mesure il est possible (ou pas) d'interpréter l'histoire des Hausas à la lumière des événements climatiques et des questions environnementales.

Organisation de ce document

Avant de rentrer dans le vif du sujet, il faut préalablement faire une présentation du contexte. Nous décrivons l'espace géographique et ses grandes caractéristiques. Puis nous essayons de définir ce que signifie le terme « Hausa » - on a affaire à la fois à un peuple et une langue, dont nous donnerons les principaux traits et tracerons les grandes lignes de l'histoire.

Cela nous conduit aux difficultés et aux limites déjà évoquées concernant la problématique de la datation, que nous entendons essayer de surmonter en mettant à profit les données de paléoclimatologie et les méthodes de l'analyse historique utilisant ces données.

La partie suivante est donc consacrée à la paléo-climatologie, avec d'abord une présentation générale, puis une étude de ce qui a été publié concernant l'Afrique de l'ouest et la zone Sahara / Sahel.

Il n'y a pas d'étude portant sur le cas du pays hausa, et nous devons donc nous appuyer sur ces études générales, et sur les études portant sur des régions voisines (lac Tchad, boucle du Niger).

Ceci n'est pas sans difficultés, et nous décrivons ensuite la méthodologie mise en oeuvre pour y faire face.

Après quoi, il sera temps d'en arriver au coeur de notre sujet.

Comme il s'agit de croiser les données issues de sources historiques « classiques » (sources écrites et traditions, archéologie) et informations concernant le climat, nous commencerons par donner un aperçu des sources que nous avons utilisées - elles sont limitées, comme c'est souvent le cas en histoire sub-saharienne.

Après quoi, nous serons en mesure de présenter les résultats concernant notre étude du cas hausa. L'organisation de cette présentation a été difficile à définir. L'ordre chronologique semble s'imposer, mais certains phénomènes s'étendent sur des durées qui sont longues, et il peut y avoir besoin de discussions préalables pour justifier les résultats et les présenter d'une manière qui fasse sens.

Ainsi, nous consacrons ensuite une section à la question des migrations. Les migrations (climatiques ou non) interviennent dès le début de l'histoire hausa, avant même qu'on puisse parler de Hausa de manière certaine. Et on les retrouve tout au long de leur histoire. Il m'a donc paru bon de rassembler quelques réflexions sur cette question en préalable à la suite.

Après cela, nous consacrons une partie à la question des origines, question débattue depuis longtemps, et non tranchée de manière définitive. C'est une question complexe, qui a plusieurs aspects (foyer d'origine, émergence des cités-états), tous liés entre eux. C'est une question pour laquelle l'étude du climat est particulièrement pertinente et susceptible d'apporter des éléments.

Nous présenterons ensuite nos observations sur les interactions des Hausas avec les Touaregs, dans une section « Histoire croisée des Hausas et des Touaregs ». Nous avons pensé à un chapitre similaire pour le Kanem-Bornou, mais nous allons nous contenter en définitive d'en parler lors de la présentation de la chronologie.

Enfin, nous présenterons une tentative de « chronologie climatique » qui récapitule ce que j'ai pu extraire du croisement entre les sources.

Géographie du pays hausa

Le pays hausa s'étend sur une zone située au nord du Nigeria, et au sud du Niger, entre le fleuve Niger à l'ouest et le lac Tchad à l'est (sans les atteindre).

Sa partie nord est en zone sahélienne, sa partie plus au sud en zone de savane dite soudanaise (Il n'y a pas de définition objective permettant de distinguer Sahel et zone soudanaise - pas plus, d'ailleurs, qu'entre Sahara et Sahel : il y a un changement progressif, en termes à la fois de pluviométrie et de végétation. Il faut noter que certains utilisent le terme Sahel là où d'autres parlent de Soudan)

Des conditions climatiques contraignantes

La végétation, et la vie des hommes et des bêtes, dépendent de pluies saisonnières apportées par la mousson africaine (une seule saison des pluies entre juin et septembre).

Point capital, la région est soumise à des phénomènes de variation climatiques dont peuvent résulter des épisodes de sécheresse prolongée.

La pluviométrie annuelle est liée à la latitude, et c'est d'elle que dépendent les possibilités en termes d'agriculture et d'élevage. Si la zone saharienne (avec une pluviométrie de moins de 100 mm) ne permet que l'élevage de dromadaires, la zone sahélienne (400 mm) permet l'élevage nomade (ovins, caprins et bovins), tandis que la région soudanaise autorise la culture sous pluie (mil dans les zones les plus au nord, sorgho, coton, etc. plus au sud).

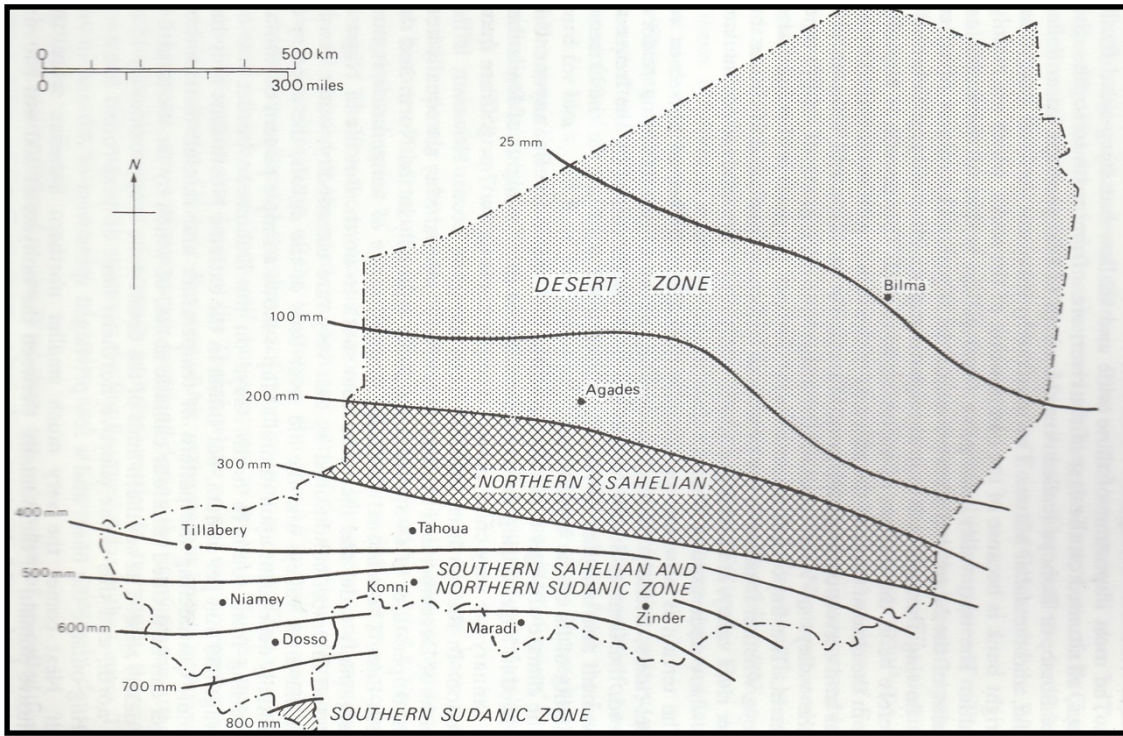
Cette limite nord de la zone où la culture du mil est possible correspond aujourd'hui à l'Ader, qui est la zone la plus septentrionale de la région hausa.

Il y a une grande instabilité dans la pluviométrie, laquelle est très aléatoire : on peut constater localement un déficit sur une année dont les conséquences peuvent être catastrophiques (perte de récolte)

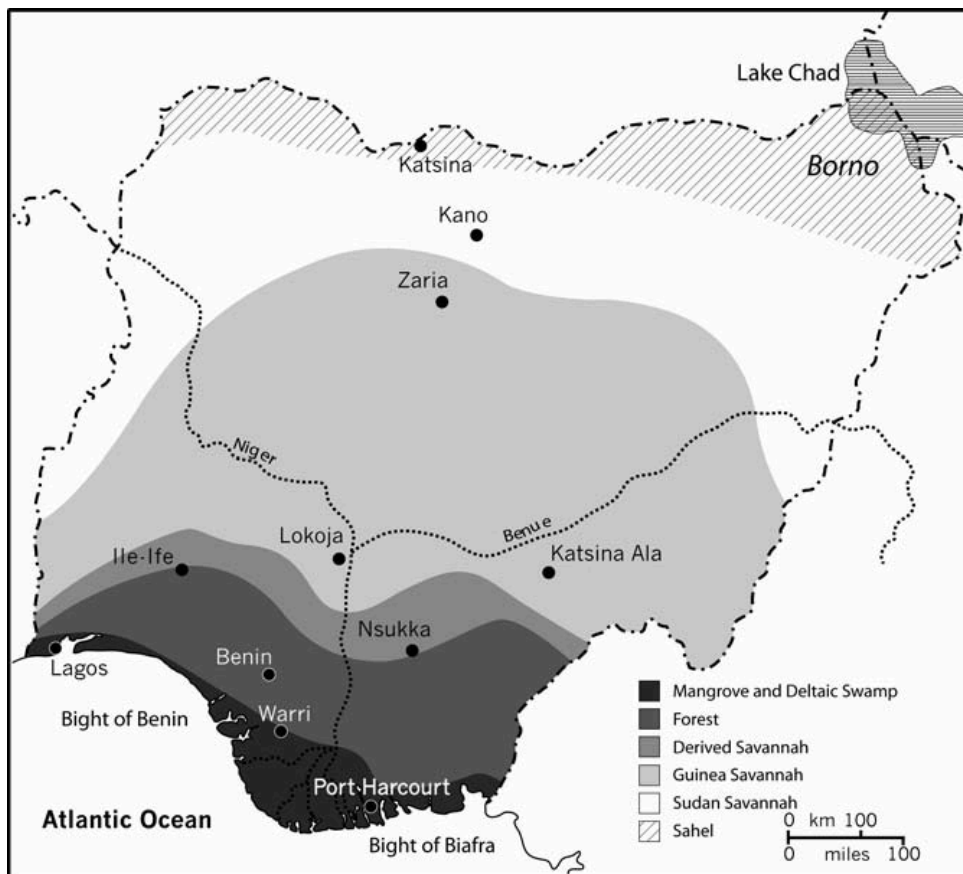
L'isohyète 1000 mm (la ligne au sud de laquelle la pluviométrie annuelle dépasse 1000mm) est importante, parce qu'elle correspond à la limite nord de la zone d'infestation par la mouche tsétsé, qui rend pratiquement impossible l'élevage des bovins et des chevaux. Aujourd'hui, la limite se situe juste au sud du pays hausa (plateau de Jos).

(fond de carte Google Maps)





Fugelstad : végétation et pluviométrie au Niger



Ogundiran : zones de végétation au Nigeria

Un point de jonction

Le pays hausa est une région qu'on peut voir sous plusieurs aspects, comme un entre-deux ou un point de jonction. C'est un carrefour entre nord et sud, est et ouest.

Sur l'axe nord-sud, le pays hausa s'étend d'une zone aride à région plus humide.

Au nord, le Sahara constitue la frontière entre Afrique du nord et Afrique noire - une frontière qui, bien sûr, comme toute frontière, peut être traversée. C'est une zone de contact entre deux mondes. Une zone de contacts qui peuvent être conflictuels mais qui est, surtout, une zone d'échanges à longue distance.

La zone sahélienne est aussi le point de jonction entre les mondes nomades et sédentaires, entre pasteurs et agriculteurs (les Hausas étant côté agriculteurs). Ces mondes se côtoient : les zones de pâturage extensifs et les zones cultivées se touchent et se mêlent. Les contacts entre nomades et agriculteurs sont parfois tendus (question de la divagation des troupeaux sur des zones cultivées). Néanmoins, les peuples vivent souvent côte à côte, parfois dans les mêmes villages : Touaregs et Hausas, Hausas et Peuls, Peuls et Jermas. La thèse de Jérôme Bernusou² consacre son chapitre 6 à la question : « Nomades et sédentaires : les relations entre les peuples du Nord et du Sud nigérien ». Il note que c'est un thème essentiel de « l'histoire nationale » nigérienne.

Si on regarde vers le sud, on se dirige vers le monde de la forêt guinéenne, et au delà, la côte atlantique.

Sur l'axe est-ouest, le pays hausa se situe entre les deux principales réserves d'eau libre de la région (lac Tchad et fleuve Niger).

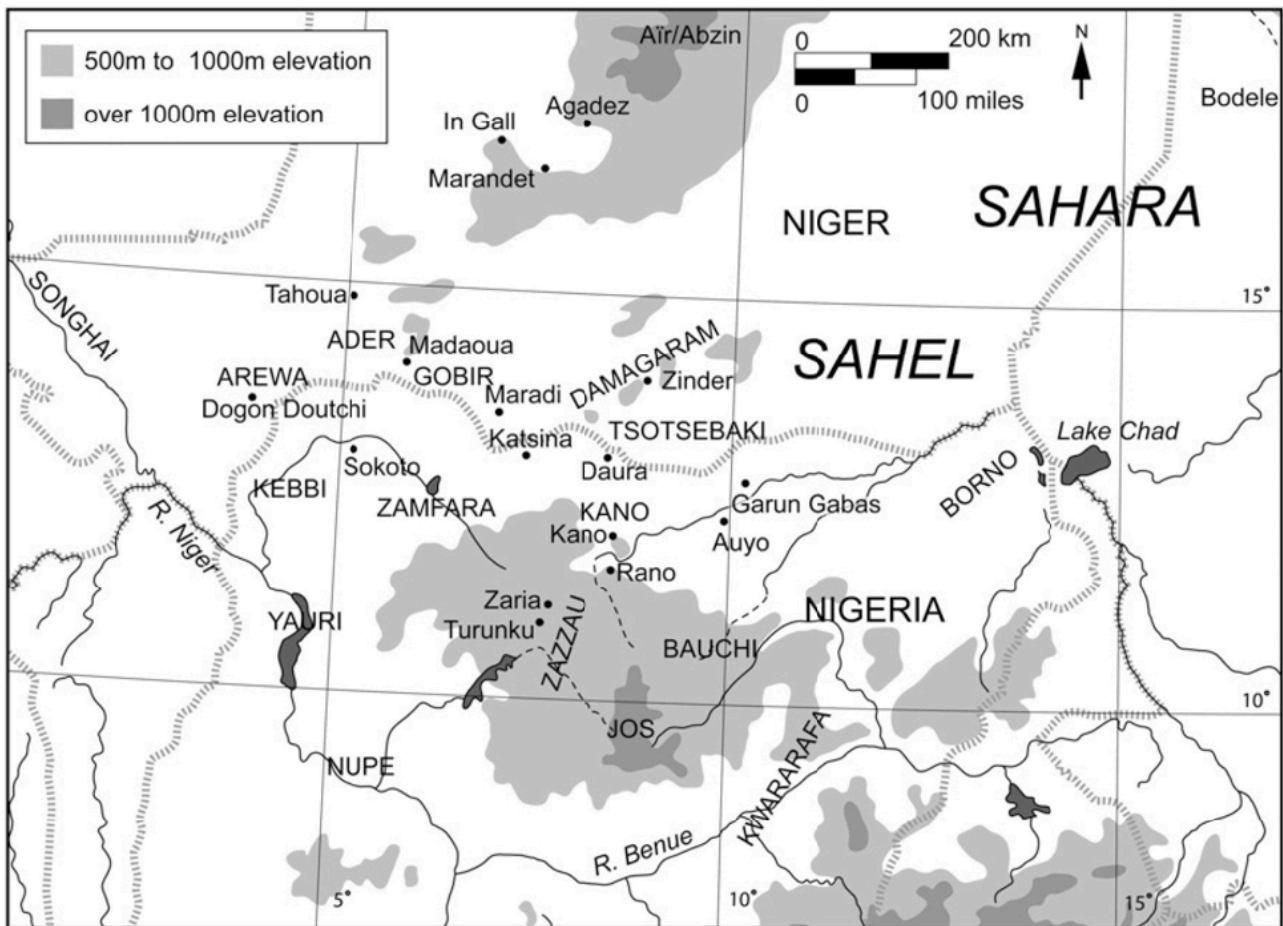
Hausa : un peuple et une langue

Au Nigeria, les Hausas sont au nombre de 30 millions d'individus, soit 22% de la population, ce qui en fait une des ethnies importantes de ce pays, et elle est l'ethnie principale du nord du Nigeria.

Elle est par ailleurs majoritaire au Niger. Avec environ 9 millions de personnes, elle représente 55% de la population.

La langue hausa est la langue la plus parlée d'Afrique de l'ouest. C'est la langue maternelle de plus de 40 millions de personnes. Elle est également employée comme seconde langue par 20 millions de personnes. C'est une langue véhiculaire qui sert pour le commerce et son usage est donc extrêmement répandu.

² BERNUSOU, Jérôme, *Histoire et mémoire au Niger: De l'indépendance à nos jours*. Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2009



L'espace hausa.

(In HAOUR, Anne, ROSSI, Benedetta, HAUSA IDENTITY : LANGAGE, HISTORY, AND RELIGION in HAOUR, Anne, ROSSI Benedetta (dir), Being and Becoming Hausa)

Il n'y a jamais eu d'entité politique hausa unifiée au cours de l'histoire. On parle de « Kasar hausa » pour désigner l'espace régional bastion des Hausas, dans lequel se sont développées des cités-états, qui sont toujours restées indépendantes les unes des autres (ou alors, éventuellement, soumises à des puissances extérieures).

En un sens, cela n'est pas sans rappeler le cas de la Grèce antique et de ses cités, toutes indépendantes, mais partageant la conscience d'appartenir à un espace culturel commun.

Traits caractéristiques du monde hausa

Les cités-états

Ces états hausas ont formé une confédération peu structurée sans autorité centrale. Les rivalités d'ordre politique et commercial ont souvent donné lieu à des conflits. Ce manque d'unité politique a rendu les cités-états hausas vulnérables : à différents moments de leur histoire, elles ont ainsi été contraintes de payer tribut à des puissances voisines : le Kanem-Bornu et l'empire songhai.

Cet espace hausa favorisait néanmoins les échanges entre cités, ce qui a aidé à leur développement, par le biais du commerce

Cela a conduit à ce que les cités développent des spécialités propres, en fonction de leurs ressources particulières ou de leur situation géographique : le textile à Kano, l'artisanat et le commerce à Daura et Katsina (du fait de sa situation en regard des routes caravanières), tandis que Gobir (de part sa position au nord, en bordure du monde hausa) avait une tradition guerrière et un rôle de défense de la région. Zaria pratiquait les razzias pour fournir des esclaves.

Le commerce

On a souvent associé le peuple hausa aux activités commerciales. « *Le développement des activités commerciales très tôt par les Hausa, a conduit beaucoup d'auteurs à les associer au commerce. Louis Parfait Monteil (1895) écrit : « la race haoussa est essentiellement industrielle et commerçante³ ».*

Les historiens et les archéologues montrent que l'activité commerciale des Hausas est ancienne (voir par exemple dans la partie archéologie le passage consacré au site de Durbi Takeyshi).

La spécialisation des cités, permise par le commerce, les enrichit, et le commerce devient ainsi un élément clé du monde hausa.

Les Hausas s'engagent aussi dans un commerce à plus longue distance. La situation particulière du monde hausa en fait un carrefour pour les échanges est-ouest et surtout nord-sud : ils sont à l'extrémité de routes transsahariennes, en contact direct avec les populations touareg ou berbères qui contrôlent la traversée du désert.

Ces voies commerciales sont aussi les voies qu'emprunte l'islam pour pénétrer en terre hausa (a priori, plutôt à partir de l'ouest, par le biais de marchands maliens, les Wangaras).

Les Hausas sont amenés de ce fait à voyager en dehors de leur pays d'origine, et à s'implanter en terre étrangère, créant une diaspora, qui conserve son identité hausa.

Le commerce des esclaves - transsaharien puis transatlantique - prend une importance considérable allant jusqu'à devenir au XIXe siècle la principale activité économique de certaines régions, avec un lot de conséquences politiques et sociétales (conflits incessants, insécurité, razzias).

³ voir ASSOUMANE Habibou, *L'identité hausa : marqueurs sociaux, décontraction coloniale et résistance à l'acculturation* (partie I) in ader.mondoblog.org [en ligne]. Mis en ligne le 3 novembre 2011. <https://ader.mondoblog.org/2011/11/03/l'identite-hausa-marqueurs-sociaux-deconstruction-coloniale-et-resistance-a-l'acculturation/> (Consulté le 29/03/2021)

Islam

L'introduction de l'islam en pays hausa semble remonter au XIVe siècle. Elle est longtemps limitée à une élite urbaine et commerçante. Jusqu'au XIXe siècle au moins, l'animisme garde une place importante dans la population.

L'islam est néanmoins un marqueur de l'identité hausa. Assoumane Habihou note : « *Bien que l'islamisation ait concerné l'ensemble de l'Afrique sub-saharienne, elle prit chez les Hausa, un caractère qui permet de la classer comme élément permettant de définir leur identité.* »⁴

L'islamisation a été un facteur majeur du développement commercial. Le partage de la religion fonde une confiance favorable aux affaires et permet l'établissement de réseaux à grande distance.⁵

Au tout début du XIXe siècle, un grand mouvement de djihad, lancé par le Peul Ousmane Dan Fodio, conduit à la création du califat de Sokoto, qui domine une grande partie du monde hausa, jusqu'à la colonisation.

Les villes fortifiées

Les villes fortifiées (Birnis) sont une caractéristique du pays hausa qui ont impressionné les voyageurs tels que Barth. On y revient dans la sous-partie consacrée à l'archéologie.

Aperçu de l'histoire des Hausas

Voici récapitulées les grandes lignes de l'histoire des Hausas :

- Origines : question non tranchée
- Émergence des cités-états : entre le Xe et XIIe siècle ?
- Premiers contacts avec l'Islam : XIVe siècle ? (via les marchands Wangaras)
- Premières mentions certaines : XVIe siècle (Léon l'Africain, Giovanni Lorenzo d'Anania)
- Une histoire souvent conflictuelle : entre cités, et avec leurs voisins (Touaregs et Kanem-Bornou)
- 1804 : jihad de Ousman Dan Fodio, califat peul de Sokoto
- Milieu XIXe siècle : premiers voyageurs européens (Heinrich Barth et Richardson)

Comme on le voit, et en dépit du caractère réduit à l'extrême de ce tableau, il y a de nombreux points d'interrogation pour ce qui est de la datation. C'est, comme on l'a dit, ce qui nous a incité à tenter de lever ces incertitudes en utilisant la paléoclimatologie.

⁴ ASSOUMANE Habibou, *L'identité hausa : marqueurs sociaux, décontraction coloniale et résistance à l'acculturation* (partie I) in ader.mondoblog.org [en ligne]. Mis en ligne le 3 novembre 2011. <https://ader.mondoblog.org/2011/11/03/lidentite-hausa-marqueurs-sociaux-deconstruction-coloniale-et-resistance-a-lacculturation/>

⁵ ZAKARI Maïkoréma, *L'islam dans l'espace nigérien, Des origines (VIIe siècle) à 1960*, L'Harmattan

Paléo-climatologie

Qu'est-ce que la paléo-climatologie ?

La paléo-climatologie est l'étude de l'histoire du climat.

C'est donc une science qui tente de reconstituer les climats du passé, en associant des connaissances et des techniques issues de la climatologie, de la géologie, de la paléontologie, de l'archéobotanique, de la palynologie (l'étude des pollens), de la glaciologie, etc.

Les échelles de temps envisagées sont, a priori, géologiques. Mais pour des périodes récentes - les périodes historiques ou préhistoriques - l'idée est venue d'associer études historiques et histoire du climat.

A l'origine, il s'agissait exclusivement d'une volonté d'aider à reconstituer l'évolution récente du climat à partir des sources historiques : les historiens pouvaient ainsi prêter main forte aux paléoclimatologues.

Puis on a constaté que des événements catastrophiques datables (telles des éruptions volcaniques occasionnant des refroidissements marqués) pouvaient permettre de dater et d'interpréter des événements historiques répertoriés par les historiens (telles des famines causées par de mauvaises récoltes).

C'est un renversement de perspective : on a d'abord utilisé l'histoire pour préciser nos connaissances sur l'histoire du climat, puis on s'est dit que ce que l'on savait sur l'histoire du climat pouvait dans certains cas aider à préciser les connaissances historiques. Et finalement on a pris conscience que le climat ou, plus généralement les conditions environnementales, pouvaient être des éléments importants pour comprendre l'évolution de certaines sociétés.

Paléo-climatologie et études historiques

«Le 25 mai 1453, la ville de Constantinople s'enveloppa d'un brouillard épais que trouaient d'étranges lueurs glissant sur le dôme de la grande église de la Divine sagesse. Était-ce parce que la véritable foi allait bientôt illuminer le saint lieu? Les astrologues du sultan l'assuraient, observant la ville depuis le camps où se massaient les troupes ottomanes. Pour les assiégés, en revanche, ce nuage obscur et ses inquiétantes zébrures n'étaient qu'un funeste présage de plus, venant s'ajouter aux orages de grêle et autres bizarreries atmosphériques d'un printemps anormalement froid. Écrivant en 1965, dans la veine épique, sa Chute de Constantinople, Steven Runciman avouait son ignorance : On n'expliqua jamais ce qu'étaient ces étranges lumières⁶. »

⁶ [Boucheron, Patrick, Introduction in* Histoire du Monde au XVe siècle*] p9

Dans l'introduction de *l'Histoire du monde au XV^e siècle*, l'historien Patrick Boucheron revient sur les effets de l'éruption du volcan Kuwae en 1452.

L'éruption, dans le Pacifique sud, a été tellement violente qu'elle a été la cause, sur l'ensemble de la planète, d'une baisse importante des températures. Des sources historiques issues des horizons les plus divers (Corée, Chine, Turquie, Egypte, Russie, Mexique) témoignent des effets de la perturbation climatique qu'elle a engendrée. On en voit aussi la marque dans les glaces des calottes polaires et on a pu en repérer la trace dans les anneaux de croissance des arbres.

Le cours des événements historiques a pu être influencé par des événements climatiques, perturbations abruptes, en quelque sorte accidentelles, et limitées dans le temps, comme dans le cas d'une éruption volcanique majeure, dont les effets peuvent se faire ressentir à l'échelle régionale, continentale ou mondiale. Ces effets peuvent avoir des conséquences notables, dignes d'être consignées dans les chroniques et les récits : on peut donc les retrouver dans les sources historiques. Sauf exception, ces événements ne remettent pas en cause la marche globale de l'histoire, les sociétés étant suffisamment résilientes pour supporter quelques coups durs - les hommes souffrent, meurent, le prix des denrées flambe et ça et là un souverain peut-être renversé par des foules affamées qui pillent les magasins. Mais dans l'ensemble l'organisation et la marche des sociétés ne sont en général pas globalement affectées.

Plus tard, s'est cependant affirmée l'idée, en particulier quand les sources historiques sont rares, ou quand des changements climatiques sont susceptibles d'avoir joué un rôle important sur la vie des gens, qu'étudier et dater l'évolution du climat pouvait permettre d'aider à interpréter l'histoire ou la préhistoire.

Pour la région qui nous occupe, sur le long terme, c'est absolument évident. Songeons que la période dite du « subpluvial du Néolithique », correspondant à la dernière phase de « Sahara vert », ne s'est achevée qu'il y a environ 6000 ans, plus tard même dans certaines régions (jusqu'au deuxième millénaire avant notre ère). Mais au début de l'ère chrétienne en revanche, le désert était en place partout - c'est dire que en l'espace de quelques millénaires, les changements ont été profonds, et l'impact considérable sur les populations qui y vivaient. Certaines d'entre elles ont dû migrer, pour préserver une certaine forme de mode de vie. Certaines se sont adaptées à ces nouvelles conditions climatiques en développant de nouvelles organisations. Le climat et son évolution sur le long terme ont donc eu un impact majeur sur l'histoire de la région.

Parce que l'homme et les sociétés s'adaptent à leur environnement, prendre le climat en considération pour écrire l'histoire des sociétés humaines est une démarche qui peut donc s'avérer fructueuse.

Je vais donc dresser dans ce qui suit une historiographie rapide des travaux liés au climat dans l'étude historique.

Paléo-climatologie et études historiques : historiographie

Si les géographes constatent l'impact des conditions physiques et singulièrement climatiques sur l'occupation par l'homme de l'espace naturel, si les géologues, paléontologues et glaciologues peuvent décrire les climats généraux d'un passé lointain, les choses ne sont pas simples pour les historiens, attachés à décrire des endroits et des moments précis.

Pour retracer une histoire du climat à une échelle historique - avant même donc de pouvoir s'intéresser à son éventuel impact sur l'histoire tout court - il faut procéder à une analyse minutieuse de sources diverses. Sauf pour des périodes très récentes, les historiens ne disposent pas de relevés météorologiques des températures ou des précipitations, lesquels n'existent que depuis à peine plus d'un siècle, et encore, uniquement dans les pays développés.

Les chroniques, ne relatent que les évènements exceptionnels (c'est à dire très différents du régime habituel de la période considérée). Pour se faire une idée de ce qui constitue ce régime habituel, de ce qu'est le climat à une période donnée, il faut donc s'intéresser à divers indicateurs, comme par exemple les dates de récolte, sur des périodes assez longues. Les sources sont diverses (registres paroissiaux, fiscaux, etc ...) Parfois, des représentations iconographiques peuvent être mises à profits (par ex. la représentation des glaciers).

Un tournant : les travaux d'Emmanuel Leroy Ladurie

En France un tournant historiographique s'opère avec les travaux fondateurs d'Emmanuel Le Roy Ladurie sur l'histoire du climat. En 1967, il publie l'ouvrage intitulé *l'histoire du climat depuis l'an mil*, où il s'attache à élaborer une chronologie du climat en Europe depuis le Moyen-Âge à partir des documents historiques disponibles (registres paroissiaux, etc).

Mais comme le signale Jean-François Mouhot dans l'article « *Du climat au changement climatique : chantiers, leçons et défis pour l'histoire* » :

«Ladurie a [...] fait le choix d'écrire une histoire climatique pure, affranchie de toute préoccupation ou présupposition anthropocentrique. [...] Sur la question des rapports entre climat et histoire humaine, Ladurie s'est longtemps montré très prudent, une attitude qu'il a révisée dans ses récentes publications⁷»

En d'autres termes, Ladurie se limite d'abord à tenter d'établir une histoire du climat (depuis l'an 1000), et se refuse à en tirer des conclusions sur l'impact de cette histoire sur l'histoire elle-même. Les chercheurs n'envisagent pas encore l'étude du climat au travers de ses effets sur les sociétés humaines. Mouhot explique que Ladurie « s'est auto-censuré » par peur « de passer pour un naïf déterministe aux yeux de ses confrères ».

⁷ MOUHOT, Jean-François, Du climat au changement climatique : chantiers, leçons et défis pour l'histoire », Cultures & Conflits [En ligne], 88 | hiver 2012, mis en ligne le 15 mars 2014, consulté le

Il faut dire que lorsque paraît *l'histoire du climat*, les techniques de la climatologie et de la paléoclimatologie n'en sont encore qu'à leurs balbutiements, et c'est essentiellement sur les sources historiques que Ladurie peut s'appuyer.

Les études historiques africaines de Sékéné-Mody Cissoko

Dans le sillage des travaux d'Emmanuel Le Roy Ladurie, l'historien africain Sékéné-Mody Cissoko, fait une importante contribution, parue en 1968, et intitulée « *Famines et épidémies à Tombouctou et dans la Boucle du Niger du XVI^e siècle au XVIII^e siècle* ». L'historien s'emploie à relever dans les sources historiques les catastrophes et calamités qui affectent Tombouctou et la boucle du Niger à l'époque pré-coloniale. Toutes ne sont pas directement liées au climat, comme la destruction des cultures par les sauterelles, mais il décrit dans le même temps les conditions climatiques de la région. La démarche de Cissoko ressemble sur bien des points à l'approche d'Emmanuel Leroy Ladurie.

De nouvelles méthodes scientifiques

Un nouveau tournant s'opère à partir des années 80 et 90. Cette période est en effet marquée par l'essor des études de paléoclimatologie et des études de climatologie historique. Cette essor est à mettre en relation avec l'apparition de nouvelles méthodes scientifiques, qui se développent conjointement avec un intérêt nouveau pour l'histoire climatique. On se rend compte en effet qu'on a besoin de mieux connaître le passé pour comprendre les évolutions et faire des prédictions sur le futur. Des scientifiques commencent à entrevoir les risques d'un réchauffement global d'origine anthropique, qu'il convient d'étudier. Pour cela, des techniques sont développées qui permettent de mieux connaître l'évolution du climat. Par exemple, l'étude des carottes glaciaires prélevées aux pôles fournit des informations très précises, recoupées, sur la composition de l'atmosphère et, par extrapolation, sur l'évolution des températures. Localement, des relevés des dépôts sédimentaires (lacustres en particulier) fournissent des informations précieuses. - on verra, à proximité de notre région d'intérêt, le cas du lac Tchad. De même l'archéo-botanique (analyses des pollens, graines, etc.) fournit des informations très intéressantes sur des sites de fouilles (graines et pollens indiquent directement le type de végétation, qui est bien sûr directement lié au climat). Bref, de manière générale, des méthodes scientifiques récentes et perfectionnées, mettant en jeu des techniques diverses et parfois très précises, peuvent aujourd'hui apporter des informations qui étaient hors de portée à l'époque de Ladurie.

Croisement des sources historiques et de la paléoclimatologie

Le développement de ces techniques scientifiques nouvelles fournit de nouvelles données, des séries temporelles, datées (ou à calibrer en les mettant en relation entre elles afin de les dater). En croisant ces données avec des sources historiques, les chercheurs sont en mesure de constater

certains phénomènes (comme le « petit âge glaciaire ») et d'expliquer des événements, ou d'apporter de nouvelles interprétations.

Le climat devient (pour reprendre l'expression de Ladurie dans un article récent) « *un acteur à part entière de la grande histoire* »

En Afrique, la question de la désertification

En Afrique marquée par des sécheresses et des famines dramatiques (ex 1968-74, début des années 80), se pose la question de la désertification. Il résulte de ces événements catastrophiques une prise de conscience de la nécessité d'une meilleure compréhension des variations climatiques à relativement long terme (c'est à dire, dépassant la perspective météorologique, pour s'intéresser aux tendances) - et partant, des études portant sur l'histoire du climat et sa reconstruction. Les chercheurs réalisent que les études climatologiques et historiques sont absolument indispensables pour appréhender des phénomènes qui éprouvent particulièrement le continent africain.

Grâce à ces études, le climat devient un facteur sur lequel il devient possible de compter dans l'étude de l'histoire de l'Afrique

Paléo-climatologie du Sahel et du Soudan central

On se propose donc de croiser les données de paléoclimatologie et les données historiques du monade hausa.

On espère en tirer des clefs pour aider à comprendre la réussite du monde hausa dans son environnement hostile, et s'en servir comme grille d'analyse des relations entre Hausas et leurs voisins.

Des études de ce type ont été menées au Sahel, mais pas pour la zone hausa, à ma connaissance. Il existe des données paléoclimatologiques générales, ou pour des régions proches (comme le bassin du lac Tchad).

Paléo-climatologie en Afrique de l'ouest : historiographie

L'importance du climat pour la région sahélo-saharienne et pour l'Afrique de l'ouest, jointe aux interrogations concernant l'avancée du désert dont on prend conscience dans la seconde moitié du XX siècle, est à l'origine d'une série de travaux importants associant paléoclimatologie et études historiques.

Sharon Nicholson (1979)

Dans un article séminal publié en 1979, « The methodology of historical climate reconstruction and its application to Africa »⁸, Nicholson remarque en introduction que la famine meurtrière au Sahel en 1973 a conduit à se demander s'il s'agissait d'un événement climatique isolé, ou la marque d'une tendance à la désertification :

« Dans les années 1968-73, une sécheresse apparemment sans précédent a frappé le "Sahel" ouest-africain, les marges méridionales semi-arides du Sahara. La famine a fait plus de 100 000 victimes pour la seule année 1973, les troupeaux de bétail et les récoltes ont été détruits et des millions de personnes ont fui vers des camps de réfugiés et des centres urbains. Cette catastrophe a suscité une grande controverse quant à sa cause et à la question de savoir si elle dénote ou non une tendance à plus long terme vers des conditions plus désertiques... la controverse concernant les rôles des activités humaines et du climat, et l'évaluation de diverses théories connexes, dépend en partie de l'amélioration de notre compréhension des variations climatiques à long terme en Afrique»⁹
[Traduction Personnelle]

Cela a entraîné la prise de conscience qu'une meilleure connaissance de l'histoire du climat était nécessaire. Nicholson décrit la méthodologie de la reconstruction de la pluviométrie passée à partir du croisement des sources historiques, géographiques et scientifiques (géologie, palynologie, etc.). Dans l'article, deux approches sont mises en oeuvre sur le dernier millénaire : une tentant de comparer la pluviométrie passée à celle d'aujourd'hui, l'autre cherchant à relever les épisodes anormaux, c'est à dire les cas d'une pluviométrie anormalement différente de la moyenne de l'époque. Ses conclusions sont les suivantes :

« au cours du dernier millénaire, il y a eu deux périodes de conditions relativement humides dans les régions semi-arides au sud du Sahara : entre le huitième et le quatorzième siècle, et entre le seizième et le dix-huitième siècle»¹⁰

⁸ Nicholson, S.E., 1979. The methodology of historical climate reconstruction and its application to Africa. *The Journal of African History*, 20(1), p.31-49.

⁹ Nicholson, S.E., 1979. The methodology of historical climate reconstruction and its application to Africa. *The Journal of African History*, 20(1), p. 31 :

«In the years 1968-73 a seemingly unprecedented drought struck the West African 'Sahel', the semi-arid southern margins of the Sahara. Famine claimed a toll of over 100,000 lives in 1973 alone, cattle herds and crops were ruined; and millions of people fled into refugee camps and urban centres. This disaster provoked much controversy concerning its cause and whether or not it denotes a longer-term trend towards more desertic conditions... controversy concerning the roles of human activities and climate, and the assessment of various related theories, depends in part on increasing our understanding of long-term climatic variation in Africa »

¹⁰ Nicholson, S.E., 1979. The methodology of historical climate reconstruction and its application to Africa. *The Journal of African History*, 20(1), p. 49 :

« during the past millennium there have been two periods of relatively wet conditions in the semi-arid regions south of the Sahara: between the eighth and fourteenth centuries, and between the sixteenth and eighteenth centuries

Les limites des périodes dégagées varient assez sensiblement entre les régions. Par ailleurs, à un moment donné, certaines régions peuvent être plus sèches qu'aujourd'hui, et d'autres plus humides. Concernant celle qui nous intéresse :

«Il existe d'autres traces de conditions plus humides à cette époque [du VIIIe au XVe siècle] au Niger et au Tchad, qui ont pu favoriser le développement plus au sud du Kanem et des États haoussas.¹¹» [traduction personnelle]

George Brooks

Autre article qui fait référence, celui de George Brooks en 1986 « A Provisional Historical Schema for Western Africa Based on Seven Climate Periods (ca. 9000 B.C. to the 19th Century) »¹² Celui-ci parle de ce qu'il appelle « l'Afrique occidentale », à savoir ce qui se trouve à l'ouest du delta intérieur du Niger. Il divise plus de 10 000 ans en sept périodes :

- de -9000 à -2500 : période humide (avec un épisode de sécheresse de -6000 à -5500),
- de -2500 à -300 : assèchement progressif
- de -300 à 300 : forte aridité
- de 300 to 1100 : pluies abondantes
 - de 300 à 700: augmentation de la pluviométrie
 - de 700 à 1100 : période humide
- de 1100 à 1500 : assèchement progressif
- de 1500 à 1630 : période humide, brève mais riche en événements
- de 1630 à 1860 : ère de sécheresses, de famines, de guerres et d'esclavage

L'article est passionnant, et très convaincant dans sa manière d'éclairer de grands processus ou des événements historiques par les liens qu'il établit avec la géographie et les données climatiques. Les variations de la pluviométrie, dont l'impact est capital sur l'agriculture du Sahel, entraînent des changements importants sur les zones d'extension des différentes populations (en fonction de leur spécialité : élevage nomade ou agriculture). Il faut d'ailleurs noter qu'il n'y a pas que la possibilité de cultiver ou pas qui est en jeu. La pluviométrie est ainsi liée à la limite d'infestation par la mouche tsé-tsé, et partant elle a un effet pour les populations qui pratiquent l'élevage nomade : cette limite est une barrière pour les Peuls et les Touaregs. Autre sujet important analysé, l'effet de l'extension de la zone désertique sur la mise en place du commerce à longue distance : Nicholson note ainsi que les Wangaras mandés, dont on sait qu'ils ont atteint les cités hausas et dont on pense

¹¹ Nicholson, S.E., 1979. The methodology of historical climate reconstruction and its application to Africa. *The Journal of African History*, 20(1), p. 42 :

« There are further traces of more humid conditions at that time [eighth through fifteenth centuries] in Niger and Chad, which may have favoured the development further south of Kanem and the Hausa states. »

¹² Brooks, G.E., 1986. A Provisional Historical Schema for Western Africa Based on Seven Climate Periods (ca. 9000 BC to the 19th Century) (Un schéma provisoire de l'histoire de l'Afrique occidentale, fondé sur sept périodes climatiques (de ca. 9000 av. J.-C. au XIXe siècle)). *Cahiers d'études africaines*, pp.43-62.

qu'ils y ont introduit l'islam, auraient été poussés à aller si loin, parce que la zone désertique s'étant étendue, il fallait maintenir ouverte les voies commerciales existantes. Un exemple, très révélateur des effets des conditions climatiques, concerne la période humide, de 1500 à 1630. Selon Nicholson, elle a favorisé dans un premier temps la montée en puissance de l'empire songhaï et son extension vers le nord, mais elle a aussi permis aux armées marocaines de traverser le désert, et de prendre Tombouctou, ce qui a sonné le glas de la puissance songhaï. En revanche, les Marocains n'ont pu longtemps profiter de leur conquête et s'étendre vers le sud, parce que la région, infestée par la mouche tsé-tsé, a mis à mal la cavalerie almoravide.

Travaux de Jean Maley et Robert Vernet

Jean Maley et Robert Vernet ont écrit plusieurs articles importants qui font référence, dont par exemple « Peuples et évolution climatique en Afrique nord-tropicale, de la fin du Néolithique à l'aube de l'époque moderne »¹³

Comme je l'ai dit en introduction, c'est cet article qui m'a ouvert les yeux sur l'intérêt de la méthode paléoclimatologique, qu'il déploie sur quatre millénaires d'histoire de la région sahélo-saharienne de manière générale, mais aussi très en détail sur les régions de la boucle du Niger et du bassin du lac Tchad.

Les auteurs dégagent l'existence d'un certain nombre de périodes ou de moments importants. Les dates et les effets ne sont pas exactement les mêmes en fonction des régions, la chronologie n'est pas toujours facile à suivre dans l'article, mais on peut tracer à peu près le fil suivant pour la bande sahélienne.

Je laisse de côté les détails (et variations de datation) concernant la fin du « Sahara vert ». Les effets ne se font pas sentir partout au même moment, et le processus est assez complexe, mais disons que le changement commence véritablement à se faire sentir, selon les auteurs, en fonction des lieux, au 3ème voire 2ème millénaire avant notre ère (après donc la date de « l'événement climatique de 5900 BP » dont on parle par ailleurs comme « début de la fin » des conditions climatiques favorables au Sahara).

- 3ème ou 2ème millénaire, « basculement climatique » (« climate tilting »).
- Premier millénaire de notre ère, le désert est installé dans une forme proche de l'actuelle
- Longue « rémission » dans la seconde moitié du premier millénaire.
 - « *la dernière phase humide a commencé à partir du sixième ou du septième siècle, permettant aux populations du Sahel de migrer plus au nord.* »
 - Le Sahel redevient un endroit très favorable à l'agriculture et à l'élevage, avec moins de risques d'aridité qu'au cours du millénaire précédent

¹³ Maley, J. and Vernet, R., 2013. Peuples et évolution climatique en Afrique nord-tropicale, de la fin du Néolithique à l'aube de l'époque moderne. *Afriques. Débats, méthodes et terrains d'histoire*, (04).

Il en existe une version en anglais un peu plus récente :

Maley, J. and Vernet, R., 2015. Populations and climatic evolution in north tropical Africa from the end of the Neolithic to the dawn of the modern era. *African Archaeological Review*, 32(2), pp.179-232.

- XIe siècle : instabilité climatique (périodes de sécheresse) qui contribuent probablement à certaines des transformations majeures de cette « période clé de l'histoire du Sahel »
- 14e-15e siècle : assèchement progressif
- 16e siècle : brève augmentation des précipitations
- 18e siècle : les conditions arides s'installent définitivement
- 19e siècle : décennie 1830-1840 marquée par des sécheresses importantes en Afrique de l'Ouest, avec l'assèchement de nombreux lacs et rivières.

En conclusion, ils soulignent d'abord la validité, et la pertinence, de la méthode paléoclimatologique :

« Au long de cet exposé, on a pu montrer que le fil directeur des grands changements culturels et de leurs différentes étapes successives a généralement été sous le contrôle des changements climatiques majeurs et des variations environnementales qui en ont résulté. Une preuve importante de ce rôle climatique directeur est le relativement bon synchronisme avec les principaux changements culturels, d'ouest en est, à travers la bande sahélienne. »¹⁴

La question de l'eau est cruciale, et ils notent qu'elle a un profond impact sur la vie des populations, l'évolution des cultures, et les migrations des peuples :

« Dans l'environnement sud-saharien et sahélien, le rapport de l'homme au milieu est instable... D'une part, il est obligé de suivre l'eau, selon les saisons, les années ou les cycles d'années ; d'autre part, il s'adapte à sa raréfaction et au caractère de plus en plus aléatoire des pluies et à l'accumulation de l'eau dans certaines zones »¹⁵

« Nombreuses sont les régions et les milieux où l'homme a vécu sur le fil du rasoir en s'adaptant pour survivre. Tous les groupes néolithiques et postnéolithiques n'ont pas migré vers le sud, mais il existe un seuil »¹⁶

Autres articles

On peut noter qu'il y a un certain nombre de papiers sur le sujet influencés par les précédents, et qui viennent en général les compléter, oui qui s'appuient dessus.

¹⁴ Maley, J. and Vernet, R., 2013. Peuples et évolution climatique en Afrique nord-tropicale, de la fin du Néolithique à l'aube de l'époque moderne. *Afriques. Débats, méthodes et terrains d'histoire*, (04)

¹⁵ Maley, J. and Vernet, R., 2013. Peuples et évolution climatique en Afrique nord-tropicale, de la fin du Néolithique à l'aube de l'époque moderne. *Afriques. Débats, méthodes et terrains d'histoire*, (04)

¹⁶ Maley, J. and Vernet, R., 2013. Peuples et évolution climatique en Afrique nord-tropicale, de la fin du Néolithique à l'aube de l'époque moderne. *Afriques. Débats, méthodes et terrains d'histoire*, (04)

La thèse de Rodrigue Guillon « Relation société-milieu en domaine sahélien au Sud-Ouest du Niger au cours des 4 derniers millénaires : approche géo-archéologique »¹⁷ donne une bonne idée de ce qu'on peut apprendre en combinant et croisant, sur le terrain, les études paleo-climatologique et les fouilles archéologiques. L'étude concerne le sud-ouest du Niger (la région où coule le fleuve Niger), pas la région hausa, mais elle illustre ce qu'il est possible.

Première tentative de chronologie climatique de la région hausa

Nous allons tenter de constituer un premier tableau chronologique du climat de la région, en nous basant sur les études paléo-climatologiques ci-dessus. Comme nous l'avons dit, il n'y a pas de travaux concernant la zone qui nous intéresse. Ce que nous faisons là, c'est juste ébaucher une première esquisse, esquisse que nous allons ensuite critiquer et tenter de confirmer, en la confrontant aux sources historiques dont on dispose.

La période qui nous intéresse concernant les Hausas, on le verra, ne débute probablement pas avant le 1er millénaire de notre ère. Mais il nous faut remonter plus tôt, pour au moins une raison, qui est liée à la question des origines : une hypothèse plausible fait référence à des migrations nord-sud, en lien avec l'assèchement de la zone saharienne. Ces migrations, il nous faut tenter de les dater, et il faut donc nous intéresser, dans un premier temps, à cette question de l'assèchement du Sahara.

La fin du Sahara vert

La fin de la dernière période humide au Sahara est une vaste question. On a souvent considéré un événement climatique dit de « 5900 BP » comme étant la marque de la fin des conditions permettant le « Sahara vert » (événement qu'on a associé à des migrations vers les rives du Nil, par exemple). Mais il est clair aujourd'hui que les choses sont plus compliquées que cela, et qu'il n'y a pas « une date » à retenir. Les travaux montrent de grandes variations, et il ne s'agit pas de simples imprécisions ou incertitudes dans les mesures faites, mais bien de différences importantes selon les régions, à l'échelle continentale, au niveau du fonctionnement de l'atmosphère et du climat. Par ailleurs, des particularités géographiques locales jouent aussi un rôle au niveau de l'effet du changement climatique sur la désertification (présence de massifs montagneux, lacs, fleuves, géologie). Le phénomène peut être entrecoupé, ou pas, de périodes particulièrement arides, ou au contraire de relatives accalmies.

Toujours est-il qu'il y a eu un basculement, (Maley parle de « climat tilting »), dont les effets commencent à se faire sentir probablement au 3ème millénaire avant l'ère chrétienne dans les régions qui nous intéressent, peut-être au 2ème selon les zones.

¹⁷ Guillon Rodrigue « *Relation société-milieu en domaine sahélien au Sud-Ouest du Niger au cours des 4 derniers millénaires : approche géoarchéologique* » [thèse de doctorat] Archéologie Université de Bourgogne 2013

L'impact a évidemment été majeur pour les populations qui habitaient le Sahara, et a entraîné des migrations et des changements culturels profonds.

Tableau simplifié de l'évolution climatique

Voici donc maintenant un tableau qui tente de réaliser une synthèse plausible pour la zone hausa, qui se base sur les travaux mentionnés plus haut (lesquels, rappelons le, ne parlent pas de la zone hausa). C'est une base avec quelques idées directrices pour amorcer notre étude. Les choses demandent à être vérifiées au regard des sources historiques que nous allons étudier (et éventuellement, nous concluons à un désaccord - on verra que c'est le cas pour le XVI^e siècle) : il s'agit là de ce à quoi on pourrait s'attendre, compte tenu de ce qu'on sait par ailleurs.

- 3^{eme} ou 2^{eme} millénaire avant JC : « basculement climatique »
- Début de notre ère : le désert est en place partout ; au Sahel, conditions sont plus hostiles qu'aujourd'hui
- A partir d'environ 500 (?), et jusqu'à 1100 : retour de conditions favorables à une vie agricole au Sahel
- Période d'assèchement progressif
- XVI^{eme} siècle : bref retour de conditions plus humides
- XVII^e au XIX^{eme} siècle : période aux événements climatiques catastrophiques

Histoire et paléoclimatologie du pays hausa: méthodologie

Où il est question du croisement des données paléo-climatiques et des sources historiques pour la région hausa.

Dans cette partie, je décris brièvement la méthodologie mise en œuvre, et les difficultés rencontrées.

Il s'agit d'essayer d'établir une chronologie en croisant les données de paléoclimatologie et les données historiques traditionnelles (chroniques, traditions orales, sources archéologiques).

Ce que l'on sait du climat et de l'histoire fournissent deux chronologies, plus ou moins précises, avec plus ou moins de trous et des incertitudes, et on se propose de tenter de les aligner, de les synchroniser, avec l'espoir que le croisement de ces deux types d'informations permette d'établir une chronologie plus sûre et plus précise.

Notons qu'on ne se restreint pas aux sources hausas ou parlant des hausas. On ne s'interdit pas de dépasser les frontières du monde hausa et de s'intéresser aux régions voisines parce qu'elles peuvent disposer de sources historiques qui aident à appréhender l'histoire du climat dans la région.

Mon travail de recherche m'a donc amenée à étudier et décortiquer, d'une part les sources et travaux historiques pour en extraire toutes les mentions et données susceptibles d'être en lien avec des phénomènes climatiques (sécheresses, famines, migrations...) et d'autre part les données paléoclimatologiques disponibles (ex : extension du lac Tchad)

Cela constitue une masse d'information et j'ai donc eu besoin d'un outil pour, d'abord, répertorier et classer tous les éléments que j'ai rencontrés au fur et à mesure de mes lectures. Il s'agit de m'aider à garder trace des informations que je trouve, un auxiliaire pour ma propre mémoire, en somme. Pour cela, j'ai utilisé un tableur (comme Excel) pour créer un fichier qui est une simple table, référençant chaque mention pertinente dans une source, et permettant de classer et chercher les événements issus des multiples sources, en fonction de la date, la région, etc.

Recherche des indicateurs pertinents

Les sources historiques ne contiennent évidemment pas de relevés de pluviométrie, et sont peu enclines à donner des informations sur le climat. Il faut donc rechercher des informations qu'on peut rattacher au climat, de manière indirecte, comme les famines.

Difficultés

Mais cela n'est pas sans difficultés, qui sont de deux ordres : des difficultés liées aux données climatiques d'une part (avec deux aspects : la manque de données existantes, et la nature du climat

dans la région), et d'autres part des difficultés liées aux sources historiques et les manières d'en extraire des informations liées au climat.

Dépendance aux données concernant les régions voisines

À ma connaissance, il n'y a pas eu d'étude de paléoclimatologie consacrée au pays hausa.

Les études et données disponibles sont :

- soit « générales » sur la région Sahara-Sahel et/ou Afrique de l'ouest
- soit sur des régions voisines (lac Tchad, boucle du Niger), ou des régions a priori semblables parce que situées à des latitudes comparables (la Mauritanie par exemple partage des latitudes avec l'Aïr, région située plus au nord que le pays hausa, mais avec laquelle celui-ci a eu des relations importantes, et qui intéresse donc notre étude)

Il faut donc tenter d'inférer à partir de ces données sur des zones proches ce qu'il en est pour la région qui nous intéresse.

Mais il y a un certain nombre d'écueils. L'emploi des données de paléoclimatologie nécessite d'être précautionneux. Il existe en effet au sein de la région, et entre les régions voisines, une variabilité des conditions climatiques, en particulier des différences importantes en terme de pluviométrie.

Variation nord/sud

Plus de 700 kilomètres séparent Agadez (dans l'Aïr, 17° de latitude nord), de Kano (12°N), ce qui a un impact considérable sur la pluviométrie : on passe de la bordure méridionale du Sahara à une région de savane soudanaise.

Dans ces régions, une distance nord-sud de 100 km conduit à une différence de précipitations annuelles d'environ 150 mm (pour comparaison, rappelons que les précipitations annuelles sont d'environ 600 mm à Paris - et qu'elles sont réparties sur l'année, non sur une unique saison des pluies)

Si on se limite strictement au kasar hausa, ce sont près de 500 km en distance nord-sud qui séparent l'Ader (région de Tahoua, au Niger, 15°N) à Zaria au Nigeria (11°N), ce qui fait passer de l'actuelle extrême limite nord où la culture du mil reste possible, à une savane relativement arborée.

Ainsi, il existe entre les cités-états des variations importantes dues à leurs positions relatives sur l'axe nord-sud.

On peut s'attendre à avoir des climats similaires pour des régions situées à une même latitude : par exemple entre le Katsina (13°N), qui est le royaume le plus au nord du Nigéria (et s'étend jusque'à Maradi au Niger, 13.5°N), et le Damagaram plus à l'est (région de Zinder, 13,8°N). Tous deux sont situés à la limite entre la zone sahélienne et la zone soudanaise. Ils sont aussi à une latitude similaire

à celle du Bornou. Le royaume de Kano (12°N) qui est situé plus au sud connaît un climat (légèrement) plus humide. Zaria (11°N) est la cité-état la plus méridionale. Elle est proche de la zone forestière humide. L'intensité d'une sécheresse ne serait donc probablement pas la même entre ces cités puisqu'elles sont situées dans des zones climatiques différentes.

Sharon Nicholson, remarque par ailleurs, dans un article consacré à la question de la reconstruction du climat passé, que cette différence importante des précipitations avec la latitude fait que des variations du climat d'apparence mineure sur une échelle globale peuvent avoir un impact considérable sur les précipitations et les écosystèmes des régions sahéliennes à une latitude donnée.¹⁸

Dépendance du lac Tchad à la pluviométrie de régions plus au sud

Les zones les mieux étudiées et pour lesquelles on dispose de données sont le lac Tchad et le delta intérieur du Niger. Mais ces régions disposent de l'eau du lac ou du fleuve, ce qui les rend moins sensibles à des déficits éventuels de pluviométrie. Par ailleurs, on ne peut pas déduire du niveau du lac (donnée assez facilement accessible, par exemple par l'étude des sédiments), des informations sur la pluviométrie de la région sahélienne, parce qu'il est alimenté par des pluies sur des régions situées plus au sud. C'est ce qu'on nomme un phénomène de « déphasage climatique » entre Sahel et les zones au sud qui alimentent le fleuve Niger et le lac Tchad.

Variabilité, entre régions à des latitudes comparables

Nicholson souligne les différences qui existent entre des régions mêmes proches :

«En dépit des régimes climatiques similaires qui prévalent dans de grandes régions d'Afrique, les variations dans le temps au sein de ces régions ne sont pas nécessairement parallèles ou simultanées. Ainsi, même pour des régions aussi proches les unes des autres que le Bornou et Kano, des chronologies climatiques distinctes doivent être établies. Cela nécessite un énorme volume d'informations, dont la plupart ne peuvent être obtenues que de manière fragmentaire à partir de sources historiques et géographiques.»¹⁹

¹⁸« The Methodology of Historical Climate Reconstruction and its Application to Africa | The Journal of African History (Nicholson 1979) :

In the Sahel, where a north-south rainfall gradient of about 150 mm per 100 km. marks a rapid transition from desert to humid tropics, a climatic change which is minor on a global scale may have considerable impact. »

¹⁹ [Traduction Personnelle] : *“despite similar climatic regimes prevailing over large regions of Africa, the variations through time within these regions are not necessarily parallel or simultaneous. Thus even for regions as close to one another as Bornou and Kano separate climatic chronologies should be established. This requires a tremendous volume of information, most of which can only be derived piecemeal from historical and geographical sources.”*

The Methodology of Historical Climate Reconstruction and its Application to Africa | The Journal of African History (Nicholson 1979) p.37

On aurait donc pu penser que les études sur le lac Tchad, le Kanem-Bornou ou la boucle du Niger suffiraient à établir ce qu'il en est pour la région qui nous préoccupe, mais non. Elles aident, cependant, en fournissant des indications.

Variabilité, entre régions à une même latitude, pour une date donnée

Outre les variations climatiques nord-sud, et ces différences entre régions qu'on vient de noter, il faut prendre en compte l'existence d'une grande variabilité entre points à une même latitude pour une date donnée, y compris au sein même d'une région.

C'est même une caractéristique du climat sahélien que d'exhiber de très grandes variations de pluviométrie à courte échelle : les pluies sont correctes à tel endroit, et très insuffisantes à quelques dizaines de kilomètres, propres à compromettre une récolte. Ces variations sont donc de nature météorologique :

« most important characteristic of rainfall in the Sudan, however, is its extreme unpredictability and variation, in terms of temporal as well as spatial distribution »²⁰

On peut cependant se fier à des tendances sur un temps assez long (« une période de 30 ans marquée par des sécheresses »). En revanche, il ne faut pas s'attendre à nécessairement avoir des sécheresses frappant la même année deux villes voisines. Et il ne faut pas déduire de la date d'une sécheresse en un endroit la date exacte d'une sécheresse à un autre endroit. Il peut y avoir la même année une sécheresse au Bornou et dans le même temps de bonne pluie dans le sultanat de Damagaram voisin.

Difficultés liées aux sources historiques

Une des difficultés de mon travail réside dans l'interprétation des documents historiques en vue d'extraire des informations concernant le climat. C'est de cela dont je veux parler ici.

La première difficulté est la relative pauvreté des sources dont on dispose, surtout pour certaines régions. Les cités-états comme Kano et Gobir sont relativement bien documentées, mieux en tous cas que les régions septentrionales comme l'Ader ou qu'une cité comme Zaria, pour laquelle il faut se contenter des bribes d'informations qui peuvent se trouver dans la chronique de Kano et dans les listes dynastiques du Katsina.

²⁰ Meier, A., 2006. Natural disasters? Droughts and epidemics in pre-colonial Sudanic Africa. *The Medieval History Journal*, 10(1-2), pp.209-236.

Par ailleurs, les choses sont, bien sûr, plus faciles pour les périodes récentes (disons, à partir du XVIII^e siècle), qui sont relativement bien documentées, que pour les époques anciennes. Pour celles-ci, je suis obligée de regarder la situation des régions et des populations voisines (monde touareg, zarma, etc) pour tenter de déterminer l'état des conditions climatiques. En bref, les sources historiques qui sont à ma disposition ne permettent pas d'avoir une vision globale du monde hausa.

Dans les sources orales comme dans les sources écrites, se pose bien sûr le problème de la datation, qui n'est généralement pas précisée, ni dans les listes dynastiques ni dans les chroniques. Les historiens établissent des chronologies sur la foi des durées de règnes, travaux qui jouent le rôle de « chronologies officielles ». Celles-ci me servent de point de départ dans mes recherches. Je relève les événements qui sont successibles d'avoir un lien avec les conditions climatiques. Mais dans les chroniques, les événements qui ont marqué les règnes d'un souverain sont énumérés sans indication de date (la seule information, c'est le souverain). C'est le cas par exemple dans la chronique de Kano, pour laquelle Richmond Palmer, qui l'a traduite, a établi les dates des règnes.

Paul Lovejoy constate ainsi que bien « *que certaines informations soient disponibles pour les sécheresses des siècles précédents, la chronologie politique basée sur la durée des règnes n'a pas encore été élaborée. C'est pourquoi la chronologie des premières sécheresses, en particulier celles qui ont eu lieu avant le milieu du XVIII^e siècle, n'a pas encore été établie* ²¹ »

Cela dit, certaines chroniques (par exemple les chroniques d'Agadez) restituent des événements datés. J'essaye par conséquent de confronter les chroniques non datées avec ces documents pour voir si il n'y a pas des événements qui coïncident.

Par ailleurs, au moins en première lecture, les sources historiques révèlent bien peu de choses sur les conditions climatiques et environnementales.

Il n'est évidemment pas du propos des chroniques et autres sources dont on dispose de dissertar sur le climat ou de faire des relevés météorologiques. En pratique, les seules mentions qui peuvent s'y rapporter concernent des événements catastrophiques - sécheresse, inondations - ou leurs conséquences, typiquement des famines.

On peut éventuellement trouver ponctuellement d'autres indicateurs intéressants (prix des denrées alimentaires, mention de hausse de la fiscalité) qu'on peut interpréter dans un contexte donné. On en verra des exemples dans mes tentatives de reconstruction d'une chronologie.

Cela étant, le principal indicateur concernant le climat et sa dégradation, ce sont les mentions de famines.

²¹ [Traduction Personnelle] «*Although some information is available for droughts in earlier centuries, political chronology based on reign lengths has yet to be worked out. Hence chronology for early droughts, especially those before the middle eighteenth century, must be considered tentative*»

Nous allons maintenant discuter de leur interprétation - une famine peut avoir pour cause autre chose que la sécheresse, par exemple la guerre. Déterminer cette cause n'est pas nécessairement une tâche facile, comme on va le voir dans ce qui suit. (Notons, qu'il en va de même avec les migrations, le second grand indicateur de stress climatique. Comme nous consacrons aux migrations une section spéciale par ailleurs, et que les problèmes d'interprétation ne sont pas très différents, nous nous contenterons ici d'évoquer le cas des famines)

Analyse des mentions de famines dans les sources

Les famines dans les sources écrites

Des mentions souvent laconiques

Dans les sources écrites (particulièrement les chroniques), les références aux calamités climatiques (inondations, sécheresses) et aux famines sont souvent laconiques.

En voici un exemple, tiré du Diwan de Bornou (liste dynastiques des souverains du Kanem-Bornou) :

*« Vient ensuite le sultan And Allah, fils du Dunama... De son temps sévit la famine Sima Adhadhu qui dura sept ans. »*²²

Cet extrait fait référence à une famine ayant touché le bassin du lac Tchad. Ce qui est frappant dans cette source, et il en est souvent ainsi, c'est qu'il n'y a pas le moindre détail qui pourrait nous donner une indication sur la cause de cette famine, ni son impact sur la population.

Il y a des cas néanmoins où on a plus d'informations, comme cela arrive (une fois !) dans les chroniques d'Agadez.

Elles fournissent là un témoignage particulièrement marquant d'un épisode de famine causé, au moins en partie, par une sécheresse. À la différence de l'exemple du Diwan du Bornou mentionné plus haut, le document est particulièrement explicite :

*« L'histoire des troubles et des guerres entre les Kel-Oui et les Itissines arriva en l'année 1107 (1696). Alors Dieu fit descendre sur les gens qui se battaient le meurtre, la calamité, la famine, les guerres, les combats et le manque de pluie. »*²³

Il est donc dit clairement que la famine résulte des guerres et de la sécheresse qui a touché la région de l'Aïr. Le manuscrit est d'autant plus intéressant qu'il indique en outre les effets de la famine sur

²² LANGE, Dierk. *Le Dīwān des Sultans du (Kānem-) Bornū Chronologie et histoire d'un royaume africain (de la fin du Xe siècle jusqu'à 1808)*, [édité par] Dierk Lange, Franz Steiner Verlag, 1977, p.80

²³ URVOY, Yves, Chronique d'Agadès In Journal de la Société des Africanistes, 1934, tome 4, fascicule 2, p.158

la population touareg - augmentation du prix des céréales, abattage des troupeaux, mort. La description est saisissante, les mots - « désolation, peur, violence » - sont forts :

« Puis une nouvelle période de troubles s'éleva, plus violente que la première... Cela arriva dans le pays d'Agadès entre les Kel-Oui et les Itissines. Alors tombèrent sur eux les guerres et les famines, la désolation, la peur, la violence, et des afflictions plus violentes que la première fois. Année 1108(1697). Car Dieu (qu'il soit exalté !) l'avait dit dans Son livre : « Certes je vous affligerai avec un objet de terreur et avec le mal des deux amertumes. » Des gens d'Agadès, des Kel-Oui, des Itissines, et de leurs bellas de la race des Bawady y périrent au point que les maisons devinrent vides et les gens étaient las des cadavres. On en arriva à payer une pièce (mithqal d'or), dix mesures de graines de cram-cram et d'épines d'agrouf et même six mesures seulement. Tous dévorèrent leurs troupeaux. On vendit les livres pour en manger le prix. Et on finit par rester sans rien, espérant seulement en la miséricorde de Dieu »²⁴

Ces éléments ne laissent planer aucun doute sur les causes de cette famine.

Comment déterminer la cause d'une famine ?

Mais la famine n'est pas nécessairement causée par un événement climatique catastrophique, comme le note le géographe et spécialiste des questions environnementales Aonover Tarhule, qui a travaillé sur l'histoire des sécheresses au Nigeria :

« Pour une économie basée sur l'agriculture pluviale, la reconstruction de la sécheresse historique est facilitée par sa relation étroite avec la famine. Cependant, il n'y a pas de relation prédéterminée inévitable entre les deux phénomènes (Watts, 1983). Plusieurs facteurs autres que le déficit pluviométrique peuvent provoquer la famine, notamment les guerres, l'incidence des parasites et des maladies, l'échec de l'économie et d'autres mesures administratives (...)»²⁵

Parfois ces différents facteurs sont enchevêtrés. Les sources tel que le Diwan du Bornou sont de ce fait extrêmement problématiques à interpréter, à cause de leur caractère laconique. Comment faire parler des sources qui sont aussi sèches ? Comment savoir si les famines mentionnées sont effectivement causées par des épisodes de sécheresses ? Comment peut-on distinguer les famines provoquée par les sécheresses des famines causées par des conflits? Ce genre de questions est au cœur de mes préoccupations.

²⁴ URVOY, Yves, Chronique d'Agadès In Journal de la Société des Africanistes, 1934, tome 4, fascicule 2, p.158

²⁵ TARHULE, Aonover, WOO, Ming-Ko, TOWARDS AN INTERPRETATION OF HISTORICAL DROUGHTS IN NORTHERN NIGERIA : « For an economy based on rain-fed agriculture, the reconstruction of historical drought is facilitated by its close relationship with famine. However, there is no inevitable predetermined relationship between the two phenomena (Watts, 1983). Several factors other than rainfall deficit may cause famine including wars, incidence of pests and diseases, failure of the economy and other administrative measures »

Bien souvent la durée de la famine peut apporter une indication sur la nature du phénomène. La chronique de Kano nous signale quelques famines importantes. La première semble avoir eu lieu sous le souverain Mohammed Zaki (1582-1618) :

« Il y eu une grande famine qui dura onze ans »²⁶

Comme d'autres chroniques (notamment le Diwan du Bornou), la chronique de Kano peut paraître ici très brève. Elle signale une famine sans aller plus loin. Elle ne décrit pas l'impact économique et social que la famine a eu sur la société hausa. Néanmoins certains éléments plus haut dans le passage aident à appréhender le contexte dans lequel la famine s'est produit :

« le Sarkin Kworarafa est venu attaquer Kano. Les habitants de Kano ont quitté la ville et sont allés à Daura, de sorte que le Kworarafawa a ravagé tout le pays et Kano est devenu très faible²⁷ »
[traduction personnelle]

La famine s'est donc déclarée en période de guerre, et c'est la guerre qui semble en être la cause : le Kwarafa ravage le pays - et donc, probablement, les récoltes. Il y a cependant un autre élément qu'il va faut analyser : la durée de la famine.

La chronique de Kano note que la période de famine est excessivement longue : onze ans. Une telle durée paraît difficile à expliquer uniquement par des conflits militaires. C'est un indice, qui incite à chercher d'autres raisons pour expliquer pourquoi cette famine s'est ainsi prolongée, et ce pourrait être un épisode aride. Hélas, le Diwan du Bornou est très laconique et ne nous apprend rien. A part la durée de la famine, je n'ai trouvé autre indice pouvant être relié à une sécheresse.

Rareté des mentions

Autre difficulté avec les sources historiques : les silences. Quand on s'intéresse à l'histoire des catastrophes climatiques et aux calamités, il faut également s'interroger sur les non-dits des sources. Dans le Diwan et la chronique de Kano, les premières famines mentionnées ne remontent pas avant la fin du XVI^e siècle. Comment l'expliquer ? Cela suppose de se pencher sur le nombre de sécheresses et de famines mentionnées dans les sources historiques.

La chronique de Kano ne mentionne que trois famines (probablement liées à des épisodes de sécheresses). Ce document retrace l'histoire de Kano sur près de huit siècles. Or il est impossible, compte tenu de l'évolution climatique de la région, que Kano n'ait été frappé que trois fois par les sécheresses. L'absence de référence à des famines antérieures au XVI^e ou XVII^e siècle ne signifie donc pas pour autant absence de calamités. Les sources ne gardent trace que des sécheresses les

²⁶PALMER H. R, «The Kano Chronicle.» in The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland, vol. 38, 1908, p.62 « [Traduction Personnelle] There was a great famine which lasted eleven years. »

²⁷PALMER H. R. "The Kano Chronicle."in *The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, vol. 38, 1908, p.82 [Traduction Personnelle] « *the Sarkin Kworarafa came to attack Kano. The people of Kano left the city and went to Daura, with the result that the Kworarafawa ate up the whole country and Kano became very weak* »

plus significatives. Or pour les populations du sud du Niger et du nord du Nigeria, les sécheresses pourraient bien faire parti du quotidien.

Ainsi Lenard Milich²⁸, spécialiste en sécurité alimentaire, rapporte que, selon Watts, les famines locales, dans un district donné, ont lieu avec une périodicité de 5ans, et des famines régionales avec une périodicité de 7 à 10 ans - cela pour le 20eme siècle.²⁹

Mais quand est-il d'un passé plus lointain ? On peut vouloir se rapporter à Georges Brooks et/ou Nicholson. Brooks parle d'une période humide de 1500 à 1630 (Nicholson l'étend jusqu'au XVIIIes). Il pourrait donc ne pas y avoir de contradiction à ce qu'il n'y ait pas eu de famine avant le XVIIe. Mais on verra aussi plus loin qu'on a au XVIe des signes d'une tendance à l'aridité au nord, et une brève période de marasme au Bornou - la question reste donc ouverte. L'exemple, en tout cas, illustre les difficultés auxquelles on fait face.

Famines dans les traditions

Comme noté par ailleurs, les traditions orales des sociétés sahéliennes accordent une large place à la question de l'eau (cf. le mythe de Bayyajida, qui tue le serpent qui bloque l'accès au puit).

Elles gardent également trace des famines particulièrement marquantes. Elles sont ancrées dans la mémoire collective, où elles sont identifiées par un nom qui les caractérise (cela concerne surtout les famines les plus récentes, et cela se pratique chez les Hausas comme chez les peuples voisins, comme les Zarmas-Songhaï). Alpha Gado Boureima, qui a beaucoup travaillé sur les famines du XIXe et du XXe siècle en contexte sahélien, propose une analyse extrêmement intéressante des concepts utilisés pour désigner les calamités :

« Les populations sahéliennes utilisent des termes variés pour traduire une situation de crise (sécheresse, disette, famine). C'est généralement sous forme de symbole, de mots composés ou d'expressions onomatopéiques. Le terme utilisé désigne soit une époque, soit un objet, une plante, un animal, ou une personne en rapport avec la calamité évoquée ou un état d'esprit des populations. Au cours de nos enquêtes orales, nous avons relevé près de deux cents expressions ou tournures de ce genre. Ne pouvant les énumérer toutes, nous nous contenterons de quelques exemples pour essayer de comprendre comment les situations de crise sont vécues et comment les phénomènes sont conservés par la mémoire collective sont interprétés par les générations postérieures»³⁰

28 Milich, L., 1997. Food Security in Pre-Colonial Hausaland. <http://ag.arizona.edu/~lmilich/afoodsec.html>

29 Watts, Michael., Silent Violence: Food, Famine and Peasantry in Northern Nigeria. Berkeley: University of California Press, 1983, p687

30 BOUREIMA Alpha Gado. «Ecologie et Histoire: Concepts et Conceptions Traditionnels Sur Les Sécheresses, Famines, et Épidémies Du Sahel » in Canadian Journal of African Studies / Revue Canadienne Des Études Africaines, vol. 27, no. 2, 1993, p.260

Les propos d'Alpha Gado présentent un énorme intérêt pour étudier les famines. L'analyse des surnoms peuvent nous apporter des renseignements sur les impacts économiques et sociaux des catastrophes climatiques et sur leur ampleur. L'historien distingue trois catégories des concepts :

- «- les termes situant la calamité évoquée dans l'espace et le temps
- les termes en rapport avec le contexte socio-économique et culturel;
- les termes en rapport avec les conséquences démographiques de la calamité »³¹

Plusieurs exemples viennent illustrer les propos d'Alpha Gado. Alpha Gado évoque par exemple la grande famine de 1913-1914. Au Niger, les populations zarma-songhai lui ont attribué le nom de *Gande-Beeri* (que l'on pourrait traduire par grande surface). Le concept employé restitue l'événement dans l'espace : la famine évoquée aurait touchée la quasi totalité de l'espace nigérien et nord-nigérien. D'autres termes sont employés pour désigner cette grande famine de 1913 et 1914, comme le terme de *Kangay-Dagu* qui renvoie à ses conséquences sociales et démographiques. On peut traduire ce terme par « démenager, partir » ce qui concrètement signifie que la famine a engendré de nombreux mouvements de populations.

Les noms donnés nous aident à percevoir l'impact de ces calamités sur les populations. Nous venons de le voir pour les événements les plus récents. Qu'en est-il des famines plus anciennes ? Les famines qui ont eu cours au XIXe siècle ont également reçu des noms. Ces famines en plus d'avoir gardé des traces dans la mémoire collective ont pu être documentées par les sources écrites narratives (chronique de Kano, explorateurs, témoignage de Dorugu, le serviteur de Bart). Une des plus marquantes aurait eu lieu au milieu des années 1850. Dans les traditions hausas, cette famine est connue sous le nom de *Banga-Banga* (« ventres gonflés »). On trouve également, dans les sources écrites, des références à des événements antérieurs au XIXe siècle. Dans le *Diwan* certaines famines reçoivent aussi des noms. Voici les famines que j'ai pu relever dans la liste des souverains du Kanem-Bornou :

- sous le souverain Dunama Ghamrami (1539-1557) : « *Il y eu également la famine B.wah.f.n*³² »
- Sous le souverain (1557-1564) : « *Vient ensuite le sultan And Allah, fils du Dunama. Et lui aussi fut. De son temps sévit la famine Sima Adhadhu qui dura sept ans*³³»
- Sous le souverain Ali Ibn Umar (1639-1677) : « *De son temps sévit la famine Dala-Fama*³⁴ »

31 BOUREIMA Alpha Gado. «Ecologie et Histoire: Concepts et Conceptions Traditionnels Sur Les Sécheresses, Famines, et Épidémies Du Sahel » in *Canadian Journal of African Studies / Revue Canadienne Des Études Africaines*, vol. 27, no. 2, 1993,, p.265

32 LANGE, Dierk. *Le Dīwān des Sultans du (Kānem-) Bornū Chronologie et histoire d'un royaume africain (de la fin du Xe siècle jusqu'à 1808)*, [édité par] Dierk Lange, Franz Steiner Verlag, 1977, p.80

33 LANGE, Dierk, *Chronologie et histoire...* ibid p.80

34 LANGE, Dierk, *Chronologie et histoire...* ibid, p.81

- Sous le souverain Ali Shawa (1729-1744) : « *De son temps sévit la famine Ali Shawa*³⁵»

Je n'ai pas su déterminer la signification de ces noms. Mais il ne fait guère de doute qu'ils reflètent le contexte social et économique de leur temps.

Ampleur et gravité des calamités

Une autre question sur laquelle il est intéressant de se pencher concerne l'ampleur et la gravité des catastrophes climatiques. Il est difficile d'en mesurer la gravité en présence de sources souvent lacunaires et en l'absence de sources assurément fiables. Pour certaines régions, il n'y a même aucune information concernant de potentielles famines.

L'ampleur de la sécheresse peut-elle se mesurer via la durée de la famine ?

Paul Lovejoy suggère que les famines qui durent longtemps (7, 10 ans peut-être plus) - « *ont dû affecter gravement de grandes parties, si ce n'est la totalité, de la région du sud du Sahara au Soudan central.* »³⁶

D'autres auteurs, par contre, comme Sharon Nicholson, peuvent associer certaines périodes de sécheresses de longue durée à des épisodes localisés. La sécheresse signalée par la chronique de Kano, sous le règne de Mohammed Zaki (1582-1618), semble ne pas s'être étendue à d'autres régions. La liste dynastique du Bornou ne signale ainsi aucune famine au cours de cette période. Et je ne trouve rien qui puisse laisser penser à une quelconque extension de cette sécheresse en dehors de Kano. Mais la durée de la famine évoquée dans la chronique me laisse tout de même perplexe.

Difficulté d'évaluation

Parce que une sécheresse n'a pas le même effet selon l'environnement, il faut considérer « l'idée de sécheresse comme une idée relative qui doit être référencée à un environnement spécifique »³⁷

Dans une région comme le Sahel, elle peut avoir des effets catastrophiques (famines), voire, quand elle est prolongée, obliger à une migration. Ce ne sera pas le cas dans une région plus humide, avec des réserves en eau, comme au bord d'un lac ou d'un fleuve.

Une sécheresse n'a pas non plus le même effet en fonction de la culture ou de la société dans laquelle elle survient. Après une longue période humide, et donc dans une société non préparée,

35 LANGE, Dierk, Chronologie et histoire... Ibid p.82

36 LOVEJOY, Paul, BAIER, Stephen "The Desert-Side Economy of the Central Sudan." In *The International Journal of African Historical Studies*, vol. 8, no. 4, 1975, p.73

37 Maley, J. and Vernet, R., 2015. *Populations and climatic evolution in north tropical Africa from the end of the Neolithic to the dawn of the modern era. African Archaeological Review*, 32(2), pp.179-232 :
 .« *we take the idea of drought to be a relative idea that should be referenced to a specific environment* »

habituee à un climat clémente, un phénomène d'aridité prolongée est très déstabilisateur. L'effet ne sera pas le même dans une société qui est déjà adaptée à un climat aride.

C'est ce que remarque Nick Brooks³⁸ (attention, il s'agit d'un autre Brooks, pas le George dont on a déjà souvent parlé pour la paléoclimatologie), qui note que l'effet d'une sécheresse ou d'une famine dépend de la société qu'elle frappe :

« L'impact de la sécheresse sur une société dépend non seulement de la sévérité et de la durée de la sécheresse, mais aussi de facteurs sociaux qui déterminent la vulnérabilité de cette société, ou sa capacité à faire face à la sécheresse. Une sécheresse peut être considérée comme particulièrement grave si elle conduit à la famine, mais une société résiliente dotée de capacités d'adaptation bien développées peut survivre à une sécheresse grave sans souffrir « d'une famine généralisée ou d'un effondrement. À l'inverse, une société déjà affaiblie par d'autres facteurs tels qu'un conflit ou un effondrement économique peut souffrir considérablement d'une sécheresse de moindre ampleur et de courte durée. »³⁹ [traduction Personnelle]

Il en donne pour exemple le cas des famines qui ont frappé le pays hausa à l'époque coloniale, dont la grande famine de 1913-14. L'effet d'un épisode aride violent est démultiplié parce qu'il frappe une société qui a été bouleversée par la colonisation. Celle-ci a détruit les mécanismes qui, selon lui, permettaient à la société pré-coloniale d'être mieux prémunie contre de tels événements climatiques. Cette analyse critique de l'effet déstabilisateur de la colonisation et de son effet délétère lors des famines en question, est largement partagée. Voir par exemple Astrid Meier « Catastrophes naturelles ? Sécheresses et épidémies en Afrique soudanaise précoloniale »⁴⁰

Autre élément auquel il faut prêter attention relevé par Nick Brooks :

« Une autre considération dans la reconstruction historique est que les années de sécheresse enregistrées pourraient représenter des conditions anormalement sèches au sein d'un épisode autrement humide, ou les années extrêmes d'un épisode aride prolongé de plusieurs décennies ou siècles. »⁴¹ [traduction personnelle]

³⁸BROOKS, Nick. "Drought in the African Sahel: long-term perspectives and future prospects." (2004),

³⁹"The impact of drought on a society depends not only on the severity and duration of the drought, but is also mediated by social factors which determine that society's vulnerability to, or ability to cope with, drought drought might be remembered as particularly severe if it leads to famine, but a resilient society with well-developed coping strategies may survive a severe drought without suffering widespread famine or collapse. Conversely, a society that is already weakened by other factors such as conflict or economic collapse might suffer significantly from a drought event of smaller magnitude and short duration"

BROOKS, Nick, Drought in the African Sahel long term perspectives and future prospects, 2004, p.8-9

⁴⁰ ASTRID, MEIR,. Natural disasters? Droughts and epidemics in pre-colonial Sudanic Africa. The Medieval History Journal, 10(1-2), 2006 p.209-236.

⁴¹BROOKS, Nick " Drought in the African Sahel: long-term perspectives and future prospects.", 2004, p.9

« A further consideration in historical reconstruction is that recorded drought years might represent anomalously dry conditions within an otherwise wet episode, or the extreme years of an extended arid episode lasting decades or centuries. »

Autres signaux

Souvent, on n'a pas d'indication directe de faits pouvant être reliés aux conditions climatiques.

Ne peut-on, en sus des famines et des migrations, trouver d'autres signes supportant l'idée de conditions climatiques défavorables ? Les sociétés et les états ont diverses réponses aux situations de stress climatiques (la migration étant la plus radicale). Et il y a diverses conséquences politiques et économiques qu'on peut tenter de déceler. Elles ne suffisent pas à prouver qu'il y a une crise climatique, mais elles sont des indicateurs d'une situation qui pourrait bien s'expliquer par une telle crise.

L'insécurité en est souvent une : en période de pénurie, s'attaquer à un voisin mieux loti ne pose guère de problème moral.

D'autres phénomènes peuvent être relevés et analysés : l'augmentation des impôts (ce que certains souverains n'hésitent pas à faire, pour tenter de compenser la diminution de leurs rentrées et/ou pour pouvoir engager une guerre de rapine contre un voisin). Ou au contraire, la diminution des taxations, voire l'exemption complète d'impôts : un souverain peut en décider ainsi, soit que, bon musulman, il soit soucieux de son peuple, ou bien qu'il craigne la révolte d'un peuple affamé.

Réciproquement, la connaissance des conditions climatiques, et en particulier des périodes de stress climatiques, donnent des éléments souvent pertinents pour une meilleure compréhension de l'histoire des états et des sociétés.

Ainsi, George Brook qui étudie le climat des régions situées plus à l'ouest fait le lien entre les conditions climatiques déjà bien dégradées au XVIIe et XVIIIe siècle et l'essor de la traite atlantique. Les sociétés, mises à mal par les conditions climatiques qui se détériorent, se tournent vers les activités de prédation, telles que razzias, et esclavage.

Sources

Sources écrites et traditions

Il nous faut dire un mot des sources que nous avons à notre disposition. Nous réutiliserons toutes celles qui ont été listées dans le mémoire de master 1 et nous invitons le lecteur à se reporter à ce mémoire pour leur description, les difficultés qu'elles posent, et une discussion sur l'utilisation des sources issues de la tradition (avec les indépendances, les historiens africains ont renouvelé les méthodes de l'étude historique en utilisant les traditions comme des sources à part entière, même si celles-ci doivent être maniées avec précaution). Voici la liste des sources que j'ai utilisée :

- Chronique de Kano, d'Agadez, listes dynastiques
- Ecrits des lettrés peuls du califat de Sokoto
- Récits des voyageurs : Heinrich Barth, James Richardson
- Travaux des administrateurs coloniaux : Palmer, Urvoy, Landeroin

J'y ai ajouté les documents suivants :

- Wakar Bagauda (chanson de Bagauda)
- et plusieurs sources extérieures au monde hausa :
 - Le Diwan (chronique du Borno)
 - Le compte-rendu des expéditions du souverain du Kanem-Bornou Idris Alomas (« *Sudanic Chronicle : The Borno Expeditions of Idris Alauma (1564-1576)* »).

Chanson de Bagauda

La Chanson de Bagoda est un poème retraçant l'histoire de Kano et de ses souverains. C'est une tradition qui a ensuite été retranscrit en hausa ajami par des savants musulmans. Le document a été traduit dans les années 1960 par le britannique Mervyn Hiskett. Cette chanson est être importante pour les Hausas de Kano qui conservent à travers cette chanson le souvenir de leur passé. Gérard Choin note d'ailleurs à ce propos la chose suivante : «*Le poème (...) semble avoir été une chanson populaire et, en même temps, une leçon d'histoire partagée par les habitants de Kano*»

Ce poème est intéressant car il se réfère à des événements marquants (susceptible de nous intéresser dans le cadre de ce travail) qui qui n'apparaissent guère dans la chronique de Kano (sécheresse générales, agriculture, peste noire) La chronologie « interne » du document pose néanmoins quelques difficultés. Il est difficile de replacer les événements évoqués dans une période précise.

La liste des souverains comportent par ailleurs quelques différences avec celle donnée dans la chronique de Kano (ordre des souverains qui ne sont pas les même)

Le Diwan des rois du Kanem-Bornou

Le Diwan est un document retraçant la généalogie des souverains du Bornou. Ce document, comme le souligne Vincent Hiribarren a une place particulière dans les sources de l'histoire africaine :

«Décrivant une période d'un millénaire entre le IXe et le XIXe siècle, la généalogie des rois du Kanem-Borno, connue notamment sous le nom de diwan, est l'un des plus anciens documents écrits de l'histoire africaine au sud du Sahara. Cette liste de rois a été écrite du xiii^e (ou xvi^e) siècle jusqu'au xix^e siècle et contient les noms de 67 rois du Kanem-Borno. Elle constitue l'une des sources les plus importantes pour l'histoire du Kanem-Borno et de la région du lac Tchad en général »⁴².

Ce document ne concerne pas à proprement parlé le Kasar Hausa, région au coeur de notre étude. En revanche, il nous fournit des précieux renseignements sur une région proche de notre zone d'étude : le Bassin du Lac Tchad. On peut relever à partir du XVI^e siècle, des passages faisant référence à des famines.

Archéologie

Compte tenu de certaines des questions qu'on va se poser dans la suite - origines des Hausas, peuplement de la région, développement des sociétés agricoles, apparition des cités - le tout dans un contexte paléo-environnemental sub-saharien très particulier - nous allons être attentifs dans cette section aux points suivants :

- forme et modalités du développement de l'agriculture, passage à une société de production
- apparition de sociétés structurées et «complexification sociale» (c'est à dire, pour reprendre les termes de Detlef Gronenborn, le «*processus de transformation des sociétés qu'on ne sait pas qualifier avec davantage de précision, fautes de sources écrites, mais appréhendés à travers l'accroissement ou la multiplication des sites d'habitats, leurs hiérarchisation au sein d'un territoire, ou l'apparition d'une élite*⁴³ »

Compte tenu de la fenêtre temporelle en question, nous regarderons aussi de prêt ce qu'il en est de la métallurgie du fer, même si elle n'apparaît pas aussi transformatrice en Afrique qu'elle l'a été dans d'autres régions, comme le note Akinwumi Ogundiran au Nigeria :

« the beginning of iron production was neither a fundamental and total change in technology nor an immediate transformation in sociopolitical organization, economy, and cultural lives »⁴⁴

⁴² HIRIBARREN, Vincent. Diwan (généalogie) des rois du Kanem-Borno In: Encyclopédie des historiographies : Afriques, Amériques, Asies: Volume 1 : sources et genres historiques (Tome 1 et Tome 2) [online]. Paris: Presses de l'Inalco, 2020 (generated 24 juin 2022). Available on the Internet:

⁴³ voir GRONENBORN, Detlef in Du Kanem-Bornou aux cités Haussas, Empires, Islam et Commerce au Sahel Central in l'Afrique Ancienne (dir) Fauvelle, François-Xavier, Belin, Nathan, 2008 p224

⁴⁴ OGUNDIRAN, Akinwumi. "Four Millennia of Cultural History in Nigeria (ca. 2000 B.C.—A.D. 1900): Archaeological Perspectives." in Journal of World Prehistory, vol. 19, no. 2, 2005, p.159

Une science d'utilisation récente

L'archéologie est une science d'utilisation récente pour l'histoire du monde hausa. Elle a commencé à vraiment se développer à la fin des années 70, même si quelques fouilles sont menées dès l'époque coloniale.

Sutton, et quelques autres grands noms font des fouilles au Nigéria. Au Niger, les recherches archéologiques ont longtemps été limitées à la zone saharienne, et le Sahel longtemps négligé. Quelques archéologues se sont intéressés à la zone sahélienne, dont Boubé Gado (mais essentiellement dans la région du fleuve Niger, à l'ouest du pays, pas dans la région hausa), et, pour la zone qui nous intéresse, Anne Haour.

Limites des investigations archéologiques

Les fouilles qui ont été menées jusqu'à ce jour dans cette région sont donc peu nombreuses et leurs résultats n'ont pas tous été publiés ou eu une grande visibilité. Les datations au carbone 14 sont rares.

Les troubles que connaît aujourd'hui la région avec la montée de l'insécurité liée aux mouvements terroristes réduisent encore l'activité archéologique.

L'espace hausa demeure donc peu exploré en dépit du fait qu'il soit le lieu de l'émergence « *d'une des plus importantes identités ethniques de l'économie de l'Afrique de l'Ouest* ». ⁴⁵

Vu leur caractère limité, les investigations archéologiques sont insuffisantes pour apporter des réponses précises dans une région où les mouvements de migration ont été certainement importants, comme le note Anne Haour : « *La faible couverture du Sahel est problématique compte tenu de l'importance présumée des migrations inter-régionales au cours de l'histoire.* » ⁴⁶ Difficile d'attribuer avec certitude les réalisations à une ethnie donnée.

La remarque vaut pour l'ensemble de la région, mais c'est encore plus particulièrement le cas au Niger, en marge du cœur du Kasar Hausa. Anne Haour juge par exemple que les sites entourés de murs au sud du Niger sont « *encore moins bien compris que ceux du Nigeria.* »

Abubakar Sani Sule et Anne Haour qui dressent un tableau de l'archéologie dans la région hausa : « *The archaeology of northern Nigeria: trade, people and politics, 1500 BP onwards* » ⁴⁷ font commencer la période étudiée à l'an 500 de notre ère. Est-ce à dire qu'il n'y a pas de vestiges plus

⁴⁵ HAOUR Anne, *ibid*

⁴⁶ *Ibid* « *The poor coverage of the Sahel is problematic considering the presumed importance of interregional migrations throughout history.* »

⁴⁷ Abubakar Sani Sule & Anne Haour (2014): *The archaeology of northern Nigeria: trade, people and politics, 1500 BP onwards*, Azania: Archaeological Research in Africa, DOI: 10.1080/0067270X.2014.968330

anciens ? Absence de preuve n'est pas une preuve d'absence. En tout cas, les traces avant l'an 500 sont pour le moins ténues, si elles existent (trace de fusion de fer en 300 ?). Il n'y a apparemment pas de vestiges anciens comme on en a pour le bassin du lac Tchad.

Les vestiges et sites archéologiques connus posent néanmoins quantité de questions.

Difficulté d'attribution et de datation

Le premier problème concernant l'archéologie dans la région hausa se trouve être irritant compte tenu de nos préoccupations : c'est celui de l'attribution des sites à une culture donnée (a-t-on affaire à des Hausas ?) Celle-ci se révèle souvent ardue.

Le Nigéria a été le berceau de nombreuses cultures, dont certaines remarquables d'un point de vue archéologique, Nok et Ife étant les plus célèbres. Les sites affiliés à ces cultures sont clairement identifiables en ce sens qu'ils montrent très clairement une rupture par rapport aux cultures et sociétés qui les ont précédées ou suivies : les artefacts trouvés sont aisément attribuables.

Dans l'espace occupé par les Hausas, les choses sont bien moins claires, et il est difficile d'attribuer les vestiges trouvés. La culture matérielle (à part en quelques sites) est généralement pauvre. Sur quels critères faire reposer une éventuelle affiliation au monde hausa ? Il n'y a évidemment aucune inscription - on est dans le domaine d'une archéologie de la préhistoire, même pour des sites relativement récents.

Un des traits les plus saillants des sites archéologiques en région hausa sont les fortifications. On sait que des murs d'enceintes sont traditionnellement associés au monde hausa - les murs de Kano avaient frappé Heinrich Barth au XIXe siècle.

Mais il est souvent difficile de dater ces constructions. Par ailleurs, comment attribuer avec certitude une enceinte aux Hausas ? Même si elle est située en un territoire qui est aujourd'hui hausa, et même si des traditions l'attribuent aux hausas, elle pourrait avoir été construite par une autre population avant de changer de mains.

La poterie est un marqueur fréquemment utilisé par les archéologues pour caractériser une appartenance culturelle ou pour dater un site. Mais on ne dispose pas de données, de séries chronologiques auxquelles se comparer qui permettraient de le faire pour le monde hausa.

Les sites archéologiques du Niger sont encore plus difficiles à attribuer avec certitude que leurs homologues du Nigéria.

Les traditions font mention de sites et les archéologues tentent d'y rattacher les vestiges qu'ils connaissent, mais c'est une entreprise incertaine, en l'absence de marqueurs flagrants.

Les sites comme Birnin Garafa sont dans ce cas. Il n'y a pas assez d'études pour éclairer leur appartenance culturelle. Au Niger, seul un site a été attribué avec quasi certitude aux Hausas, du fait des traditions orales : il s'agit du grand site de Kufan Kanawa.

Et même lorsqu'il y a concordance entre ce que rapportent les traditions et les vestiges archéologiques, comme c'est le cas pour Kufan Kanawa, il reste un doute pour les périodes anciennes. Anne Haour note que la tradition peut attribuer aux Hausas des sites qui pourraient en fait leur être antérieurs. Le site pourrait en effet avoir été fondé ou occupé avant de devenir hausa. Il est pour l'instant impossible de le confirmer ou l'infirmier aux vues des vestiges archéologiques.

Pauvreté des artefacts

De manière générale, les vestiges relevés sont peu impressionnants, en particulier dans la zone nigérienne - conséquence du manque d'ampleur des recherches effectuées, ou de la pauvreté de la région ?

(Pour une exception notable, voir plus bas ce qui est dit du site de Durbi Takusheyi - mais le mobilier en question est relativement récent, XIIIe ou XIVe siècle).

Il y a aussi le fait que le banco (ou adobe, mélange d'argile et de matière végétale utilisé pour la fabrication de briques séchées) matériau privilégié dans la région pour la construction de bâtiments ne résiste pas au temps (il se désagrège sous l'effet de la pluie et du vent). Certes les fouilles de Kufan Kanawa ont été limitées, mais le manque de mobilier relevé peut surprendre à l'intérieur d'une telle enceinte. Anne Haour l'interprète comme le signe d'une capitale itinérante⁴⁸.

Types de sites archéologiques

Les archéologues ont répertorié trois principaux types de sites archéologiques : les inselbergs (buttes), les sites d'occupation humaine de grande importance, souvent entourés de murs, et les zones d'activité métallurgique.

Inselbergs

Concernant les inselbergs, les archéologues les voient comme d'anciens sites d'occupation ou, autre hypothèse, comme des lieux de cultes religieux. Anne Haour les décrit comme « *des zones de peuplements précoces mais aussi d'importance religieuse* »⁴⁹

⁴⁸ HAOUR, Anne. "Power and Permanence in Precolonial Africa: A Case Study from the Central Sahel." *World Archaeology*, vol. 37, no. 4, 2005, pp. 552–565

⁴⁹ HAOUR, ANNE, " Kufan, Kanawa, Niger, : the Former Kano, In HAOUR, Anne, ROSSI, Benedetta,(ed) *Being and Becoming Hausa : interdisciplinary Perspectives*, London, Brill, 2010,p.144

C'est le cas du site de Dalla Hill, à Kano. Situé sur une colline, on y a trouvé un centre de production de fer, mais aussi des vestiges qui témoignent de la pratique d'un culte religieux. Une description plus longue est donnée plus loin.

Sites d'occupation entourés d'enceintes

Les sites d'occupation d'importance montrent un accroissement de la population, probablement permis par le développement agricole et, lorsqu'ils sont entourés d'une enceinte en pierre et/ou en terre, ils témoignent d'une organisation politique et sociale avancée. La plupart de ces sites, dateraient de la première moitié du deuxième millénaire après JC.

Les fouilles qui ont eu lieu sur ces sites n'ont en général pas permis de situer le moment de leur construction, ni avec certitude la culture de leurs premiers habitants. D'après Anne Haour, on ne peut étudier ces sites sans s'être, au préalable, s'interroger sur les processus ayant conduit à l'élaboration de ces sites fortifiés :

«Mes propres travaux archéologiques dans le Sahel central se sont souvent concentrés sur des sites à grande échelle, souvent fortifiés, qui datent de plus tard que la période discutée ici, typiquement la première moitié du deuxième millénaire de notre ère. Le commerce et la définition de l'urbanisme sont des questions clés et il est impossible de comprendre pleinement ces établissements sans tenir compte de ce qui les a précédés. De manière problématique, cependant, dans le Sahel central, les sociétés et les villes apparaissent brusquement dans les archives écrites à peu près au moment où l'Islam les relie à un réseau mondial et à une tradition d'alphabétisation.»⁵⁰ [Traduction Personnelle]

Il y a un certain nombre de tels sites dans la région de Zaria, comme Kargi. Le site de Tsauni est un site d'occupation où on produit du fer. Il se situe à une dizaine de kilomètres d'un autre site d'exploitation du fer : Samaru West. Dans les années 80, l'archéologue Effah-Gyamfi a entrepris la comparaison des poteries trouvées sur les deux sites. Elle en a conclu que ces deux sites sont culturellement affiliés.

Dans le sud du Niger, on notera l'importance de Kufan Kanawa qui selon la tradition orale passe pour être le premier emplacement de Kano (ce qui n'est pas le cas). Dans l'espace tsosebaki auquel appartient Kufan Kanawa, on compte plusieurs autres sites dont la plupart n'ont jamais été fouillés.

⁵⁰ HAOUR, Anne, To the Other Shore ; West African trade centre and the Wic p441 :

“My own archaeological work in the central Sahel has focused often on large scale, often walled sites, which date to later than the period discussed here typically the first half of the second millenium AD. Trade and the definition of urbanism are key questions and it is impossible to fully understand these settlements without considering what preceded them. Problematically, however in the central Sahel societies, polities and towns appear abruptly in the written record around the time when Islam link them into a global network and a tradition of literacy“

Le site de Fallau, dans la région de Kano, est un site d'occupation datant de l'an 1000, et qui n'est pas fortifié. Il revêt une importance particulière pour les archéologues et est décrit plus longuement plus bas.

Zones d'activité métallurgique

Les archéologues et les historiens s'accordent à dire que la métallurgie du fer en Afrique de l'ouest est ancienne. Mais, pour ceux qui nous concernent, il n'y a généralement pas de moyen des les attribuer aux Hausas ou à une autre groupe. Il est probable que plusieurs de ces sites soient antérieurs aux Hausas.

Plusieurs dates remontent au premier millénaire : Dalla Hill (Kano), Samaru (près de Zaria, fouillé par Sutton : 2eme moitié du 1er millénaire). D'autres sites ont vu plusieurs occupations. Ces périodes ont souvent été entrecoupées par des périodes d'abandon.

On ne sait pas dire s'il y a eu une continuité de peuplement entre l'époque de ces forgerons, et la population hausa. Les travaux sur le site de Dalla Hill, décrits plus bas, ne permettent pas de conclure. Comme le note Anne Haour :

« Le travail du fer était manifestement pratiqué dans le kasar hausa, et ce peut-être depuis une date très ancienne (Darling 1988), mais la question de la continuité ou de la discontinuité entre ces anciens travailleurs du fer et les Hausas qui ont habité la région par la suite reste ouverte ».
[Traduction Personnelle]⁵¹

Quelques sites importants

Dala Hill à Kano

Dala Hill semble avoir été le premier lieu de peuplement à Kano. C'est un site qui a livré à la fois des restes d'une production métallurgique, et des vestiges d'un site religieux.

Comme son nom l'indique, le site de Dalla Hill se situe sur une colline. La chronique de Kano nous laisse penser que ce fut un important centre religieux animiste. Voici ce qu'elle signale :

«Now the name of the place sacred to their god was Kakiua. The god's name was Tchunburburai. It was a tree called Shamuti. The man who remained near this tree day and night was called Mai-Tchunburburai. The tree was surrounded by a wall, and no man could come within it save

⁵¹HAOUR, ANNE, " Kufan, Kanawa, Niger, : the Former Kano, in HAOUR, Anne, ROSSI, Benedetta,(ed) Being and Becoming Hausa : interdisciplinary Perspectives, London, Brill, 2010, p.146
« Iron-working was obviously practiced in the kasar hausa, and this perhaps from an early date (Darling 1988ab), but the question of continuity or discontinuity between these past iron-workers, and the Hausa people who later inhabited the region, remains open »

Barbushe. Whoever else entered, he entered but to die. Barbushe never descended from Dalla except on the two days of Idi⁵² »

Les fouilles archéologiques ont de fait révélé des vestiges et des artefacts qui semblent être liés à la pratique d'un culte. Les archéologues ont notamment trouvé des autels et des cercles de pierre. En dépit des tessons, les archéologues n'ont pas pu les dater.

Tentatives de confrontation des sources traditionnelles et archéologiques

La chronique de Kano mentionne le site de Dalla Hill autour duquel se sont formés de premiers foyers de peuplement.

John Iliffe, dans « Les Africains, histoire d'un continent » dit de Dalla Hill et de son site de production de fer, qu'on ignore s'il était occupé par des Hausas ou par une ethnie assimilée plus tard.⁵³

Les fouilles menées dans les années 1960 par l'archéologue britannique Angela Fagg ont révélé les restes d'un four de fusion de fer. Il n'y a jamais eu de compte rendu publié de cette fouille. En revanche une date obtenue par le carbone 14 est communiquée, date comprise entre 445 et 915⁵⁴.

En 1992, l'archéologue Hellen Sieber consacre sa thèse aux sites de production de fer à Kano. Elle y confronte les données archéologiques aux informations données par la chronique de Kano, dont la crédibilité est pourtant souvent remise en cause par les historiens. La question du peuplement est au coeur de la thèse de l'archéologue qui s'interroge sur la continuité du peuplement et les traces éventuelles de changements culturels.

Que raconte la chronique ?

Le document évoque ce que seraient les tous premiers mouvements de peuplement dans la région de Kano. Le premier est conduit par un certain Dalla. Le document suggère que ces premiers habitants ne sont pas Hausas : *Dalla was of unknown race, but came to this land, and built a house on Dalla hill.*⁵⁵. Dans la chronique il n'y a aucune indication sur l'origine ethnique de ces premiers arrivants.

Une génération plus tard, nous dit la chronique, survient l'arrivée de Bagauda, qui pourrait être le premier Hausa à Kano (la chronique n'est pas explicite, mais le sous entend).

52 PALMER, H.R "The Kano Chronicle." » In The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland, vol. 38, 1908, p.73

53 ILIFFE, John, *Les Africains : Histoire d'un continent*. FLAMMARION, 2016, p.150

54 SIEBER, Ellen. *Iron Age Archaeology in Kano State, Nigeria*. Ph.D., Indiana University, 1992, p.51

55 PALMER, H. R. "The Kano Chronicle." » In The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland, vol. 38, 1908, p.73

Hellen Sieber calcule une date pour ces événements à partir d'une étude approfondie de la chronique. D'après la chercheuse : *«La date de début de cette brève occupation n'est pas spécifiquement abordée dans la Chronique, mais sur la base d'une génération de 30 à 40 ans, elle couvrirait les années 800/850 à 1000 de notre ère.»*⁵⁶ La deuxième migration aurait eu lieu autour de l'an mille : *« But the people were still grieving over this loss of dominion at some distant time, when Bagoda, a generation later, came with his host to Kano. »*⁵⁷

A comparer à la date fournie par le C14 : entre 445 et 915. Par ailleurs, il ne semble pas qu'on ait pu mettre en évidence de rupture culturelle dans l'occupation du site. Ces résultats ne permettent donc pas de conclure grand chose. On n'a pas de confirmation que les forgerons de Dala Hill aient été Hausas ou pas.

Fallau (occupation non fortifiée, vers l'an 1000)

Le site de Fallau (dans la région de Kano) est particulièrement important pour les archéologues qui tentent d'appréhender le développement des sociétés hausas, parce qu'il donne des indications sur le processus conduisant à l'élaboration des villes et des cités états. Les fouilles à Fallau ont en effet révélé l'existence d'un site d'occupation, non fortifié, qui est étroitement lié au développement de Kano.

Hellen Sieber qui a beaucoup travaillé sur ce site constate au regard des vestiges trouvés que la région devait déjà accueillir des noyaux de populations importants autour de l'an 1000. Hellen Sieber décrypte le site de cette manière :

*« Même si la zone de ce site n'était que faiblement couverte d'habitations, avec 40 hectares (100 acres), elle est assez grande pour contenir un nombre considérable de personnes. L'existence du site indique que la région développait déjà des noyaux de population importants vers 1000 après J.-C. et, vraisemblablement, devait avoir en place l'organisation politique nécessaire au contrôle d'une grande concentration de population. »*⁵⁸ [Traduction personnelle]

Séquence de poteries

Le site présente par ailleurs un autre intérêt. Les archéologues ont pu en effet constater *« la présence d'une séquence stratifiée facilement accessible créée par un ravin ; Last qui l'a signalé*

⁵⁶ SIEBER, Ellen. Iron Age Archaeology in Kano State, Nigeria. Ph.D., Indiana University, 1992, p.4 :

“The beginning date of this short occupation is not specifically addressed in the Chronicle, but based on a 30 to 40 year generation, would cover the years A.D. 800/850 to 1000”

⁵⁷ PALMER, H. R. "The Kano Chronicle. » In The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland, vol. 38, 1908, p.65,

⁵⁸ voir SIEBER, Hellen, Iron Age Archaeology in Kano State, Nigeria. Ph.D., Indiana University, 1992, p.250

«Even if the area of this site was only sparsely covered with dwellings, at 40 hectares (100 acres) it is large enough to contain a considerable number of people. The existence of the site indicates that the area was already developing major population aggregates by A.D. 1000, and, presumably, must have had in place the political organization needed to control large, concentrated populations »

pour la première fois a fait remarquer qu'il s'agissait d'une rareté dans le pays hausa, faisant du site une source potentielle de choix pour une séquence de poteries permettant de dater les sites du centre du pays hausa.»⁵⁹

Les artefacts trouvés sur le site ouvrent la voix à la possibilité de dater ou du moins comparer les autres sites du monde hausa. La datation au carbone 14 nous indique que ce site fut occupé sur près de quatre siècles (entre 800 et 1200 ap JC environ).

Les archéologues qui ont exploré le site n'y ont cependant pas trouvé ce qu'ils espéraient, comme on va le voir.

Pas de preuve d'une arrivée des Hausas

La chronique de Kano fait mention, avec Bagauda, d'arrivants d'une culture différente des premiers habitants des lieux, arrivants qui seraient donc les Hausas (voir la section consacrée à Dalla Hill)

Mais l'analyse de la séquences de poteries n'a pas permis de mettre en évidence l'apparition d'une nouvelle culture aux alentours du Xe siècle : rien qui correspondrait donc à l'arrivée des Hausas de Bagauda. Il n'est pas possible d'établir l'émergence d'une nouvelle culture ni même la continuité du peuplement à partir de l'analyse des poteries.

Anne Haour, commentant le travail de Sieber dit ceci [Traduction Personnelle]:

«Sieber a réparti la poterie provenant des relevés de surface et des fouilles en plusieurs catégories, mais aucune tendance évidente n'est apparue dans une séquence céramique essentiellement stable. Ainsi, il s'est avéré impossible, sur la base de l'analyse de la poterie, de déterminer si les changements dans le matériel étaient le produit de migrations et de conquêtes, comme l'indique la Chronique de Kano, ou de développements locaux»⁶⁰

Notons que ce site se différencie de beaucoup de sites d'occupation car il ne possède pas de fortifications. On pourrait donc l'interpréter comme un chaînon entre les petites structures villageoises et les futures cités-états.

Kufan Kanawa (site fortifié)

Les historiens datent l'émergence des états tsoébakis (région du Damagaram, Niger) entre le XIII^e siècle et le XIV^e siècle, c'est à dire bien après la fondation supposée de la cité-état de Kufan Kanawa par des Hausas aznas (entre le XI^e et le XIII^e). Mais comme Saley Maman le dit :

⁵⁹ voir HAOUR, ANNE, " Kufan, Kanawa, Niger, : the Former Kano, in HAOUR, Anne, ROSSI, Benedetta,(ed) Being and Becoming Hausa : interdisciplinary Perspectives, London, Brill, 2010, p144-145

⁶⁰ HAOUR, ANNE, " Kufan, Kanawa, Niger, : the Former Kano, in HAOUR, Anne, ROSSI, Benedetta,(ed) Being and Becoming Hausa : interdisciplinary Perspectives, London, Brill, 2010, p.144-145 :

« *L'émergence de l'Etat dans l'espace tsotsebaki ne saurait être dissocié des premières formes étatiques du Kasar hausa (pays hausa)⁶¹* ».

Les recherches archéologiques, bien qu'il soit impossible d'attribuer avec certitude un site archéologique à une ethnie donnée, ont permis de mettre au jour des vestiges de forteresses, un élément caractéristique des constructions politiques hausas. Ces vestiges semblent également suggérer l'existence d'une organisation politique et sociale solide : « *Dans tous les cas, l'édification de cette muraille constitue pour nous l'évidence... de l'existence d'une structure politique élaborée chez ces hausa azna (païens)⁶²* »

Pour l'historien Saley Maman, Kufan Kanawa est : « *la première organisation politique de l'espace tsotsebaki⁶³* ». Les traditions orales feraient de ce site archéologique le premier emplacement de la ville de Kano. Par chance, les traditions orales donnent les noms des derniers souverains de la supposée Kano primitive. Awali serait le dernier souverain azna à être demeuré à Kufan Kanawa. Il la quitte, accompagné d'une partie des habitants, pour s'établir au sud où il fonde Kano, la cité hausa au nord du Nigéria. Il est difficile de déterminer uniquement à partir des traditions orales l'époque du départ vers l'actuelle Kano. Pour Saley Maman, les habitants seraient partis au XII^e siècle, sans doute sous la pression touareg. Noter que ces dates ne correspondent pas à celles trouvées par les archéologues pour la fin de l'occupation de Kufan Kanawa.

Un site funéraire : Durbi Takusheyi

Il existe un site funéraire remarquable à Durbi Takusheyi, à une trentaine de kilomètre de l'actuelle ville de Katsina, dans l'extrême nord du Nigéria actuel. Il nous parle de l'origine des cités-états, avant l'islamisation.

⁶¹ voir SALEY, Maman, *Contribution à l'étude de l'histoire des Hausa: les Etats tsotsebaki des origines, Tome I* [Thèse de doctorat] , Histoire, Université libre de Bruxelles, Faculté des sciences sociales, politiques et économiques, Bruxelles, 1994, p 157

⁶² SALEY, Maman, Contribution... Ibid p 158

⁶³SALEY, Maman, p 158



Tertre Funéraire (tertre n°2) à Durbi Takusheyi, photographie de Gerhard Liesegang, 1992

Le site de Durbi Takusheyi est constitué de huit buttes. Dès 1907, H.L Palmer, administrateur colonial, a commencé à fouiller une partie de ces buttes. Malheureusement, les historiens et les archéologues ne disposent d'aucun rapport de fouilles ou document permettant de savoir ce qu'ont pu trouver Palmer et son équipe. Les vestiges récupérés lors de cette campagne semblent perdus.

Ce site a été de nouveau fouillé en 1992 par une équipe germano-nigériane. Les fouilles ont permis de révéler des sépultures datant du XIV^e siècle. Les archéologues s'accordent à dire que ces sépultures sont celles des souverains pré-islamiques du Katsina. Des traditions orales sont associées à ce site.

D'après certains récits on doit la création du royaume du Katsina à un certain Komayo au XIII^e siècle. Durbi Takusheyi était la capitale de son royaume et les Durbawa seraient la première dynastie à avoir régné au Katsina. Cette dynastie animiste aurait été renversée à la fin du XV^e siècle, par Muhammed Korau, premier souverain musulman à avoir régné sur le Katsina. En 1907, Palmer, qui connaissait les récits d'origine de Katsina, a l'idée de prouver que ce site est le lieu de sépulture des premiers rois de Katsina. L'influence de Palmer est importante. Comme le note Gronenborn :

« Par la suite, Takusheyi est devenu un point d'attraction local, fermement ancré dans les constructions historiques en tant que résidence et lieu de sépulture des premiers "rois" de Katsinawa⁶⁴ »

Gronenborn souligne le caractère fondamental de l'intuition de Palmer et des découvertes qu'elle amène, tant pour la période en cause - celle durant laquelle eurent lieu les premiers contacts avec l'islam - que pour les liens qui peuvent être établis avec les plus vieilles traditions dont celle de Bayajida:

« D'après les mesures au Carbone 14 actuellement disponibles, les sépultures dateraient du début du 14^e siècle après J.-C., juste avant les premiers documents écrits. Elles témoignent donc d'une phase cruciale de la (pré-)histoire des Hausas, lorsque les sociétés sont entrées en contact avec le monde islamique. Cette phase est encore préservée dans les légendes de type Bayajidda où le héros arrivant de Bagdad se marie à une dynastie locale⁶⁵. »

Ce site archéologique nous apporte des informations matérielles concernant l'émergence des cités-états, la mise en place de leur organisation politique et l'avènement de leurs élites : « *Le site date ainsi d'une période cruciale de l'histoire, durant laquelle émergent les cités-états hausa* »⁶⁶

Le contenu des tombes datant du XIV^e et XV^e siècle suggère que la société hausa ne connaissait pas encore l'islam. En tout cas, la présence de mobilier funéraire rend l'idée que les défunts soient musulmans peu vraisemblable : « *la configuration culturelle des sépultures et les traditions historiques indiquent que les dirigeants hausas enterrés à Durbi Takusheyi n'étaient pas convertis à l'islam*⁶⁷ ».

Le contenu des tombes a révélé de précieux objets. Certains viennent de mondes lointains, au delà même de l'Afrique du Nord, comme des perles de verres originaires du monde islamique et de Chine.

Cala atteste donc de relations commerciales à longue distance - avant l'islamisation de Katsina (islamisation qui n'arrivera donc pas avant la fin du XV^e siècle).

On a donc la preuve matérielle de l'existence d'une société dans laquelle une certaine richesse a pu être accumulée, et où une élite tire « *profit des échanges avec des pays lointains* »⁶⁸ (pour reprendre

⁶⁴ Voir GRONENBORN, Detlef, and all, Durbi Takusheyi: « A High-Status Burial Site in the Western Central Bilād al-Sūdān » *Azania: Archaeological Research in Africa*, 2012, n°47, p 259

⁶⁵ Voir GRONENBORN, Detlef, « Durbi Takusheyi » in *The emergence of Hausa identity*, University of Liverpool, p2

⁶⁶ GRONENBORN, Detlef, *ibid*

⁶⁷ voir MACEACHERN, Scott. Globalization : Contact between West Africa, North Africa and Europe During the European Medieval period in *the Routledge Handbook of Archaeology and Globalization*, Routledge, London, New York, 2017, p 98

⁶⁸ voir GRONENBORN, Detlef, Du KANEM-BORNOU AUX CITÉS HAUSAS in *L'Afrique Ancienne, De l'Accus au Zimbabwe (20000 avant notre ère - XVII^e siècle)*

le mot de l'historien Detlef Gronenborn). On reconnaît là un trait propre à une cité-état hausa constituée.

« Le site date ainsi d'une période cruciale de l'histoire, durant laquelle émergent les cités-état hausa, indiquant des contacts changeants avec la Méditerranée et le Moyen-Orient. »⁶⁹.

En résumé, le site se situe à une période charnière, révélant « l'existence d'une société qui n'a pas encore été touchée par l'islam » mais dans laquelle une élite prospère est capable d'accumuler des richesses acquises par le commerce.

⁶⁹GRONEMBORN, Detlef, Du KANEM-BORNOU AUX CITÉS HAUSAS in *L'Afrique Ancienne, De l'Accus au Zimbabwe (20000 avant notre ère - XVIIe siècle, ibid*

Migrations

Les migrations constituent des phénomènes de première importance dans notre sujet.

Elles interviennent tout au long de l'histoire des Hausas. Le mythe de Bayyajida raconte une histoire de migration originelle, et la controverse non tranchée sur la question des origines discute de la direction de migrations hypothétiques. Les habitants du « Sahara vert » sont supposés avoir fui un pays qui se désertifiait. Sans remonter aussi loin dans le passé, dans une zone qui s'assèche, lorsqu'un certain seuil pluviométrique est franchi et que les conditions deviennent insupportables, la migration devient la seule option possible.

Les migrations sont donc omniprésentes dans notre contexte - certaines très anciennes se perdent dans la nuit d'un passé qu'il est difficile d'appréhender, d'autres sont accessibles à des sources historiques récentes : la grande famine de 1913-1914, de sinistre mémoire, est bien documentée, et s'est accompagnée de migrations.

Il m'a paru utile de noter dans une section distincte quelques éléments se rapportant aux migrations, et quelques réflexions qu'elles inspirent. Les migrations sont en effet un élément important dans « l'interprétation paleoclimatologique » de nos sources. C'est l'occasion aussi de rassembler un certain nombre de faits qui reviennent de façon récurrente dans notre étude, et de préparer la restitution de ses résultats.

Typologie

Mais qu'entendons nous exactement par migration ? Ce terme recouvre des réalités diverses et il est utile de préciser les choses avant de discuter des processus migratoires au sein de l'espace hausa. Cela nous aidera à analyser et classifier les phénomènes auxquels nous sommes confrontés.

Consultons Le Mourre. Il range une variété de phénomènes sous cette étiquette, la première forme, étant l'invasion : « *Dès l'aube de l'histoire, le phénomène universel de la migration se présente à nous sous sa forme la plus brutale, celle de l'invasion* ». ⁷⁰ Acception qui nous renvoie aux « grandes invasions » de la fin de l'empire romain, lesquelles, rappelons le, se dénomment « *Völkerwanderung* » (« migrations des peuples ») en allemand, et « migration period » en anglais. (Transparaît là, bien sûr, une question de point de vue, lequel est différent si l'on est un Germain ou un Gallo-Romain). Le Mourre cite les grandes migrations des indo-européens, et il liste diverses formes de migrations : les migrations colonisatrices, l'exode rural, etc, jusqu'aux déplacements forcés des populations (de façon à mon sens plus discutable).

Ici nous traiterons essentiellement des mouvements des populations ayant conduit à l'installation, ou au départ, de groupes de populations dans le Kasar Hausa (que ces groupes soient hausas, ou

⁷⁰ MOURRE, Michel, Migration, dans Dictionnaire encyclopédique d'Histoire

non). Les sources écrites et orales évoquent des formes de migrations diverses, y compris des migrations internes (par exemple d'une cité à une autre). Le Kasar Hausa est en effet un espace d'interaction, de circulation et d'échanges. Des marchands le visitent ou s'y installent (les marchands wangaras, par exemple, ont contribué à y diffuser l'islam). Des intellectuels musulmans viennent y enseigner. En cas de famine, ou de crise politique, une ville peut recevoir des réfugiés d'une région, d'une cité ou d'un pays voisin. Ces réfugiés peuvent être Hausas, ou pas : Kanuri, Touaregs, Peuls.

Les migrations, qui mettent en contact des peuples aux cultures et aux modes de vies différents, peuvent être pacifiques, ou violentes (rappelons-nous la première définition du Mourre). Les relations entre Touaregs et Hausas illustrent les deux cas.

Et puisque le Mourre inclut les déportations forcées dans les migrations, il faudrait pour être exhaustif inclure la traite saharienne et trans-atlantique. Pour une discussion sur l'esclavage en pays hausa, je renvoie à mon mémoire de master 1.

Forme des migrations

En bloc ou par petits groupes ? Le premier cas procède d'une volonté collective. On en verra plus loin un exemple avec la migration du Gobir, qui est un cas extrême où tout un état s'est déplacé. Le second relève plus de décisions individuelles - éventuellement contraintes par les conditions.

Les traditions rapportent des exemples de chacun et les deux cas ont dû se produire. Yves Urvoy fait cette constatation dans « *Histoire des Populations du Soudan Central* » lorsqu'il compare les migrations des Hausas aznas (animistes) vers l'Ader et la migration des Gobirawa. Les deux viendraient le l'Aïr, mais les premiers lors d'une migration en bloc, organisée, et les seconds par petits groupes dans ce qui ressemble plus à une errance :

« Les Aznas sont une partie de ces tribus noires que la tyrannie touareg a chassées de l'Aïr, autour du XIe siècle. De quand date leur migration, leur arrivée en Ader ? Rien dans leurs traditions très vagues. Ils savent seulement qu'ils ont même origine que les Gobirs mais ne sont pas venus en même temps ni de la même direction. En fait, Les Gobirs, peuple déjà constitué en Aïr, avec une dynastie ancienne, se sont déplacés presque en bloc et ont gardé un certain souvenir de leur itinéraire. Les Aznas, au contraire, n'avaient pas de chefs et n'ont pas conquis à proprement parler le pays. Ils n'ont pas de souvenirs sur leur arrivée, parce qu'à proprement parler, il n'y en eut pas « une » mais seulement pendant des siècles, à partir du XIe, probablement, l'arrivée de petits groupes qui après l'Aïr avait erré longtemps dans la steppe et peu à peu venaient s'agrèger au noyau déjà formé ; tolérés d'abord, ils ont dû devenir assez nombreux, commencer à se quereller avec les premiers habitants et les subjuguier peu à peu»⁷¹

⁷¹ URVOY, Yves, *Histoire des Populations du Soudan Central (colonie du Niger)* Paris, Larose, 1936, p253

Djibo Hamani dans son « *Histoire de l'Adar précolonial* » confirme l'existence de migrations aznas par petits groupes, tout au long de l'histoire de l'Ader.

D'autres questions qu'on peut se poser concernent la destination, et ce qui s'y passe : s'agit-il d'une terre vierge ou déjà peuplée ? Si la destination est déjà peuplée, quel accueil réserve-t-elle aux nouveaux venus ? Tous les cas sont possibles, et c'est évidemment quelque chose qu'on tente de cerner, en fonction des situations. Urvoy aborde ce sujet dans la citation plus haut, au sujet des Aznas arrivant dans l'Ader.

Migrations temporaires ou définitives

Les migrations peuvent être temporaires. Comme nous traiterons essentiellement de migrations de peuplement, a priori définitives, faisons quelques remarques sur les migrations temporaires. Parmi les migrations a priori temporaires, celles motivées par des conflits ou des famines.

Dans le cas de relative pénurie alimentaire, une pratique courante qui permet de mieux résister aux difficultés est le départ des grands enfants ou jeunes adultes qui vont travailler dans une autre ville ou région. Il y a aussi des migrations saisonnières de travailleurs.

La transhumance des pasteurs nomades peut aussi être vue comme une forme de migration temporaire.

Migrations liées aux famines

« *Et maintenant ces temps-là étaient revenus, sortis du pays des légendes... se lever, descendre vers le sud à la lueur des étoiles en abandonnant ses parents invalides dans la savane sauvage, arriver sans bruit dans un petit village, tomber sur ses habitants, les tuer, prendre leur terre et dire : j'ai fait cela parce que la mort regardait dans mes yeux. »*

Dans le roman « *Les Termitières de la Savane* », l'écrivain nigérian Chinua Achebe évoque, dans un pays imaginaire mais qui pourrait être le Nigeria, une crise alimentaire causée par la sécheresse dans des régions septentrionales. Sa description de ce que peut être une migration causée par la famine est saisissante.

Les conséquences des migrations en cas de famine, les modalités de l'accueil des réfugiés, la différence de traitement entre musulmans et non musulmans, etc. est un sujet qui a été étudié par Holger Weiss, dans « *Migrations during Times of Drought and Famine in Early Colonial Northern Nigeria* »⁷², en s'appuyant en particulier sur les sources historiques au Nigeria sur la famine de 1913 (« *One of the most devastating famines of the 20th century* »).

⁷²WEISS, Holger. Migrations during Times of Drought and Famine in Early Colonial Northern Nigeria. *Studia Orientalia Electronica*, 2014, . 95, p.11-12. Retrieved from <https://journal.fi/store/article/view/41651>

Risques liés à la migration

Il n'est pas possible d'évoquer les migrations sans noter les risques qui l'accompagnent - l'actualité récente, concernant des migrants climatiques ou non, empruntant les routes du désert, l'illustre tristement et abondamment.

Le migrant a peu de droits. Attention, alors que l'esclavage fait rage, au risque d'être pris, surtout si on n'est pas musulman: , comme on le voit ici, à l'époque du califat de Sokoto :

« Apart from the kingdom of Borno, the Caliphate defined its neighbours... as unbeliever... they did not belong to the Muslim community, had no rights and faced the danger of being enslaved at any time. Thus, a mass migration in times of famine from the neighbouring areas towards the Caliphate was ruled out. »⁷³

Migrations dans les traditions

Les migrations sont un thème récurrent dans les traditions. C'est un thème qu'on retrouve à la fois dans les grands mythes et récits d'origine des Hausas, comme la légende de Bayyajida, et dans les récits de fondation de communautés villageoises, où ils évoquent la mise en valeur de nouveaux territoires, comme dans la chanson de Bagoda.

Migrations dans les mythes d'origine, Bayyajida, Bagauda

Les mythes d'origine évoquent des migrations (particulièrement en direction du sud) qui se seraient déroulées dans des temps anciens. Ils évoquent l'installation des premiers Hausas dans le kasar hausa.

S'il est clair qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre un certain nombre d'éléments rapportés, dont certains relèvent de la mythologie, il faut tout de même partir du principe que ces sources contiennent des informations pertinentes, au moins sous forme symbolique. Ce sont des métaphores qu'il nous appartient d'interpréter.

La légende de Bayyajida relate la naissance des états haussas. Elle fait clairement référence à une migration d'origine, et à la question de l'accès à l'eau.

Lorsque Bayyajida arrive dans ce qui va devenir le pays hausa « *Il [Bayyajida] descendit chez une femme, la nuit, elle s'appelait Awairi (ou encore Ayana), Il lui dit 'donne moi de l'eau'. Elle lui répondit 'Nous ne pouvons pas avoir de l'eau dans cette ville sauf le vendredi' »*

⁷³ WEISS, Holger. Migrations during Times of Drought and Famine in Early Colonial Northern Nigeria. *Studia Orientalia Electronica*, 2014, . 95, p.11-12. Retrieved from <https://journal.fi/store/article/view/41651>

Un serpent mythique, nommé Sarko, contrôle en effet l'accès au puits. Bayyajida lui coupe la tête, et épouse la reine. Ses sept fils (ou petits-fils, selon la version) seront les premiers rois (Sarki) des sept cités-états dites légitimes (Bayyajida aura par ailleurs sept autres enfants, qui deviendront les rois de sept autres états, dits illégitimes)

La tradition renvoie donc à l'importance de la question de l'eau, ce qui se comprend bien dans un pays aride. La légende porte à la fois l'idée d'une migration d'origine, de la libération d'une tutelle, et de la fusion d'une population autochtone avec des migrants libérateurs.

Si la légende de Bayyajida parle des fondements politiques du monde haussa, plusieurs autres récits de migration évoquent l'installation sur un territoire et la mise en valeur de celui-ci, comme la chanson de Bagoda qui en donne un exemple, pour la région de Kano. Elle dresse le portrait d'une société paysanne qui accroît ses terres, s'approprie un territoire en le mettant en valeur, à l'image d'un front pionnier.

L'archéologue Anne Haour et l'historienne Benedetta Rossi analysent dans le chapitre introductif de « *Being and Becoming Hausa* » le sens que l'on peut donner à certaines migrations dans les sources orales et écrites.

Elles s'intéressent au cas de l'Ader, zone septentrionale du pays hausa actuel, au Niger, qui a connu l'arrivée de migrations successives de groupes aznas (Hausas animistes). D'après les traditions orales, ces nouveaux arrivants trouvent sur place des habitants, présents depuis longtemps dans la région, qui partagent la même langue mais « vivent dans des cavernes ». Cela donne lieu, toujours selon la tradition, aux premières communautés villageoises (On pourra se reporter à mon mémoire de master 1 pour plus de précisions sur l'Ader, région très particulière de l'espace hausa dont il est la marge septentrionale).

A. Haour et B. Rossi interprètent l'évocation de migrations dans les traditions de l'Ader comme des métaphores de la création de nouveaux centres de peuplement au sein de la sphère culturelle hausa.

Récits d'origine et traditions locales

Les récits d'origine rapportés par les traditions doivent être considérés dans le contexte géographique dans lequel ils ont été produits : les contenus peuvent en effet différer selon la région. C'est un fait qu'une difficulté dans le maniement des traditions consiste en leurs variations. Dans « *Being and Becoming Hausa* », Anne Haour et Benedetta Rossi évoquent ainsi les difficultés auxquelles sont confrontés les chercheurs s'intéressant à l'histoire du monde Hausa :

« Firstly, and thinking back to the still considerable problems in interpreting the early sources referred to just now, we suggest that particular care should be paid to the world-view of the authors, and to the scale on which any events or developments are described »⁷⁴

Comme le soulignent à mon avis justement Anne Haour et Benedetta Rossi, les historiens peuvent donc être confrontés à des problèmes d'échelle. Les Hausas partagent des traditions communes. Mais les traditions orales sont également porteuses de récits particuliers, spécifiques aux régions, aux villes où aux villages où ils sont recueillis. Ainsi les traditions liées à une migration originelle peuvent différer selon les régions - ce qui peut s'interpréter par le fait que l'installation dans une région donnée (par exemple, l'arrivée de Hausas dans l'Ader) peut différer de celle dans une autre région.

Des différences sont notables aussi à l'échelle des villes et des villages. Si on regarde d'encore plus près, si on zoome sur un endroit précis, on peut faire une micro-histoire. Ainsi dans les récits de fondations de village, ce n'est plus l'histoire de l'ensemble du peuple hausa qui est contée mais plutôt celle d'un groupe, d'une communauté qui s'est formée autour d'un village. Une migration particulière, ayant conduit un groupe à s'installer à tel endroit, peut revêtir l'aspect d'un mythe d'origine. Il est en effet fort possible qu'une migration, suite à l'abandon forcé d'une région d'origine pour cause de sécheresse ou de guerre, soit un événement majeur pour une population, tout à fait sujette à récit - les arrivés transmettant à leurs descendants le récit de cet événement traumatique ou épique, qui eux même le transmettent à leurs descendants... Le pays d'origine - que seuls les migrants ont connu - est oublié. Seul reste le récit de la migration, voire de son arrivée à destination... Le récit dans la tradition revêt alors l'aspect d'un mythe d'origine.

Recherche des causes

Pour nos études sur le climat, nous sommes amenés à nous interroger sur les causes des migrations que nous devons interpréter.

Qu'est ce qui peut motiver une migration ? Assurément, une migration n'est pas un événement anodin. On ne quitte pas son lieu de naissance sans motif impérieux. A plus forte raison s'il s'agit du déplacement d'une population complète.

Les causes des migrations sont diverses (et on en verra plusieurs dans l'étude plus bas des sens des courants de migration) : conquête, recherche de territoires (terres nouvelles ou meilleures), raisons climatiques (assèchement), catastrophes (famines).

⁷⁴ HAOUR, Anne, ROSSI, Benedetta, Hausa Identity: Language, History and Religion in HAOUR, Anne, Rossi, Benedetta (dir) Being and becoming Hausa, 2010, p.22

Causes des migrations dans les sources écrites

Les motifs d'une migration ne sont pas toujours explicités dans les sources écrites. Elles le sont parfois (plutôt dans le cas de migrations récentes), mais ne le sont souvent pas pour les migrations anciennes liées aux mythes d'origine. A nous d'essayer de les reconstituer. Les données de paléoclimatologie et autres données historiques peuvent nous y aider, dans un contexte, rappelons le, où la question de l'assèchement et des difficultés climatiques est très prégnante. L'historien Holger Weis remarque qu'il y a une tendance des sources à être silencieuses sur les mouvements migratoires en temps de famine.

On peut néanmoins trouver des éléments de réponse dans les sources écrites. La chronique de Kano est le document écrit qui nous renseigne le mieux sur les mouvements migratoires hausas et vers le pays hausa. (Elle est presque la seule à le faire, en fait, avec la chronique d'Agadez) Je m'appuierai principalement sur ce document en tant que source écrite pour parler des causes de ces phénomènes.

Plusieurs causes sont susceptibles d'expliquer une migration : guerres, famines et sécheresses. Elles peuvent se combiner. Les sources ne sont pas forcément claires sur les motifs des migrations. Par ailleurs, elles semblent favoriser certains types d'explication plutôt que d'autres. Par exemple, une source peut mettre en avant l'importance de la pression touareg, mais cette pression a lieu dans un moment de sécheresse, qui lui-même est un des facteurs expliquant ladite pression touareg (par ex. concurrence pour les zones de pâturage ou pour les puits)

Direction des courants de migrations

Dans cette section, on envisage les différentes directions préférentielles pour les migrations vers le pays hausa. Cela nous semble utile, parce que le débat sur l'origine des Hausas s'est longtemps focalisé sur la question d'une origine « à l'est, ou au nord » (c'est à dire d'une migration originelle peuplant le pays hausa à partir du lac Tchad, ou à partir de l'Aïr).

Migrations nord-sud

La question de migrations nord-sud est liée à celle de la dégradation des conditions climatiques. On sait que le Sahara était vert il y a quelques milliers d'années, et habité. Cela implique presque nécessairement qu'il y a eu des migrations du nord vers le sud, à l'époque néolithique. Comme le dit l'historien nigérien Addo Mahaman, le courant migratoire nord-sud *« remonterait certainement au néolithique avec l'assèchement du Sahara. Il est une indication de la dégradation du climat qui affecte l'environnement africain depuis le troisième millénaire avant notre ère et pousse les populations de plus en plus vers le sud dans des zones plus hospitalières. Il serait une des causes*

qui sont à la base de l'hypothèse sur l'origine saharienne des populations qui vivent aujourd'hui au sud du Sahara en général et des Hausawa en particulier »⁷⁵

Reste ensuite à savoir jusqu'à quand de telles migrations ont eu lieu : jusqu'à une époque « historique » ?

Concernant de telles migrations nord-sud, une autre cause possible a été évoquée (comme on l'a vu plus haut chez Urvoy) : la pression touareg, elle même peut-être, causée par la pression des Arabes hillaliens.

Les traditions d'origines associent le facteur climatique et migrations aux débuts de l'histoire des Hausas. La question de l'eau, de l'accès à l'eau, y est en effet primordiale, comme on l'a vu avec la légende de Bayyajida. Ce qui n'implique pas, bien sûr, que l'origine des Hausas se situe nécessairement au nord.

On a vu plus haut la comparaison des migrations aznas et gobirawa faite par Urvoy. Il s'agit de telle migrations nord-sud, de l'Aïr vers l'Ader. On a dit que les premières entraînent dans le cadre de migrations par petits groupes, sur une longue durée. La migration des gobirawa est différente, puisqu'il s'agit de la migration de tout un groupe constitué en un état. Nous allons lui consacrer un point particulier.

Migrations du Gobir

Le Gobir est une cité-état à l'histoire singulière. C'est un état, pour reprendre le titre d'une thèse de Malam Issoufou, « à la recherche permanente d'un territoire »⁷⁶. Son histoire est celle d'une longue migration vers le sud durant laquelle le centre politique n'a cessé de se déplacer. Le Gobir est donc en quelque sorte un état itinérant, et son errance, dont la direction principale va du nord vers le sud, symbolise selon Malam Issoufou la migration d'un peuple soumis à l'assèchement de la région. Cette interprétation n'est qu'en partie partagée par Camille Lefebvre qui met en avant la conjonction de plusieurs facteurs :

«Le déplacement des lieux et des centres des pouvoirs politiques pose la question des raisons et du sens de ces mouvements. Pour le Gobir, c'est un ensemble d'éléments qui semblent déterminants : la descente des populations touarègues vers le sud, l'évolution des conditions climatiques, la volonté de contrôler les routes commerciales et les stratégies géopolitiques. Ces mouvements

⁷⁵ ADDO, Mahamane, Institutions et imaginaire politiques hausa : le cas du Katsina sous la dynastie de Korau (XVème-XIXème siècle) p.146

⁷⁶ ISSOUFOU, Malam, Le Gobir un État à la recherche permanente d'un territoire (1515–1860)

seraient donc, ici aussi, liés à une conjonction de phénomènes écologiques, économiques et politiques.»⁷⁷

Il faut noter que les sources qui sont consacrées à l'histoire du Gobir ne montrent pas, en tout cas pas de manière explicite, le rôle des facteurs environnementaux et climatiques dans le déplacement du Gobir.

Urvoy, Boubou Hama, et la majorité des historiens, situent l'origine des Gobirawas dans l'Aïr, où ils auraient constitué un état peut-être dès le XIIe ou le XIIIe siècle (sous l'impulsion de la reine Tawa). Ils tirent leur richesse du commerce du cuivre exploité à Takkada (à l'ouest de l'Aïr).

L'arrivée des Touaregs (probablement à partir du XIe, de façon encore limitée) est à l'origine d'une lutte pour la suprématie dans la région et le contrôle des ressources naturelles.

Ce que toutes les sources rapportent, et ce sur quoi les historiens s'accordent, c'est que l'on assiste ensuite à une migration gobirawa vers le sud qui, en plusieurs phases, s'étale sur plusieurs siècles.

Cela se traduit par le déplacement de l'état même du Gobir, et le transfert répété de sa capitale.

Le chemin suivi est long. Il passe par le « Gobir Tudus », ou « second Gobir », pour reprendre un terme utilisé par Urvoy, une région où il a connu plusieurs capitales, dont Birni Lallé. La destination finale sera la région de Tiberi au Niger, au nord de Maradi et du Katsina.

Il y a un débat entre historiens sur la date du début de ces migrations (peu après l'arrivée des Touaregs dans la région, ou plus tard), et c'est de difficile de trancher, d'autant que ce processus s'est poursuivi sur une longue période (ce n'est qu'au XVeme siècle que les Touaregs ont exercé un contrôle complet sur l'Aïr).

Le XVIIe siècle et le XVIIIe siècle marquent l'apogée du Gobir. qui s'implante alors dans le bassin de La Rima, région fertile jusqu'alors dominée par le Katsina et le Zamfara.

Tout cela sera détaillé dans la partie consacrée à la chronologie hausa.

Migrations est-ouest

Un courant migratoire est-ouest est une possibilité étudiée par les historiens (et proposée par Sutton comme direction de l'expansion hausa).

Parmi d'autres raisons, de tels mouvements peuvent être expliqués par le climat, par exemple via les variations de niveau du lac Tchad (il y a eu par exemple un quasi assèchement du lac qui a duré vingt ans au milieu du XVeme siècle) :

⁷⁷ LEFEBVRE, Camille. Chapitre II. Les pratiques de L'espace : mobilité, contrôle, négociations In: Frontières de sable, frontières de papier: Histoire de territoires et de frontières, du jihad de Sokoto à la colonisation française du Niger, XIX^e-XX^e siècles [online].

« *Le courant septentrional et le courant oriental sont sans doute les courants migratoires les plus anciens et les plus réguliers en direction des États Hausas. Ces deux courants s'inscrivent dans un long processus écologique qui date de l'assèchement du Méga-Chad. Ils constituent les prolongements naturels de la voie commerciale Zawila, Ghat, Ghadames, Aujila, Agades; Kawat; etc qui rapproche les États Hausas des pays Islamisés.* »⁷⁸

Le pays hausa fut une destination d'immigration privilégiée pour les populations de langue kanuri. Dans sa thèse consacrée aux états tsoébakis, l'historien Saley Maman nous indique que : « *le pays tsosebaki n'avait connu l'infiltration que de trois principaux groupes à savoir les So, les Dagra et les Koyam* ». La présence de populations kanuris est également attestée dans les cités-états (voir la chronique de Kano).

Migration sud-nord

Des migrations sud-nord tiennent également une place dans l'histoire des Hausas. Leur étude a toutefois été négligée par les historiens. Il s'agit de mouvements propres au peuple hausa. Des groupes hausaphones peuvent choisir de rejoindre des régions de peuplement plus au nord.

Si on conçoit bien les raisons de mouvements nord-sud, typiquement liés à des causes naturelles et l'assèchement, ceux en sens inverse sont a priori plus difficilement compréhensibles (hors cadre de la transhumance) : pourquoi choisir de s'établir dans des régions où les conditions climatiques sont à priori moins favorables ?

Passons le cas d'éventuelles visées hégémoniques : dans la liste dynastique du Katsina, Palmer note la conquête par le souverain du Katsina d'une ville (nommée Sawata) située dans l'Aïr.

En des temps anciens - seconde moitié du 1er millénaire - il est une raison possible d'ordre climatique à des mouvements du sud vers le nord. Cette période a été une période humide, après une période de forte aridité. La zone d'infestation par la mouche tsé-tsé a donc dû remonter (comme le note Brooks), et chasser vers le nord les éleveurs nomades.

Les migrations sud-nord peuvent aussi s'envisager dans le cadre de questions démographiques, et de disponibilité des terres cultivables, dans un moment où le climat est relativement clément. On peut en effet se demander si à un moment donné, les Hausas n'auraient pas été confrontés à des problèmes fonciers. L'accroissement endogène de la population, éventuellement augmenté de l'afflux de migrants, a pu être la cause du surpeuplement de certaines régions, conduisant ainsi à un manque de surfaces cultivables. Face à ce problème, certains groupes ont pu décider de partir à la recherche de terres vierges où très peu peuplées.

⁷⁸ voir Addo Mahamane Institutions et imaginaire politiques hausa : le cas du Katsina sous la dynastie de Korau (XVème-XIXème siècle) p146

L'historien nigérien Mahaman qui s'est intéressé aux migrations dans le Damargu soutient que ce fut une des causes du départ des populations Dagra (groupe de langue kanouri) :

«À propos des causes des migrations, les sources orales mettent l'accent sur la quête de bonnes terres de chasse et de cultures, ce qui laisse penser qu'à l'époque déjà, les problèmes fonciers commençaient à se poser dans cette région. Dès cette époque, le mode d'occupation clairsemée de l'espace par les paysans dagra a fait sentir, peut être, le besoin de nouvelles terres d'où l'expansion vers le Nord et le Nord-Ouest (Maikoréma 1979). »⁷⁹

Mahaman semble écarter cette hypothèse pour les migrations hausas. Selon lui d'autres causes ont motivé les mouvements de migrations sud-nord. Il lie cette question - nous le verrons plus en détail plus loin - avec le commerce à longue distance. Mais nous ne devons pas exclure l'idée de problèmes fonciers.

Des migrations vers le nord peuvent aussi être la conséquence de conflits : guerres, ou scission d'un groupe pour des motifs politiques.

Il y en a des exemples bien connus au cours du XIXe siècle, pendant et à la suite du Djihad peul. Les Hausas qui se sont opposés aux réformes musulmanes de Dan Fodio et à sa conquête se réfugient à Maradi et à Tsibiri, au sud de l'actuel Niger, dans l'intention de continuer la lutte (la frontière entre Niger et Nigeria, c'est à dire la limite entre les deux anciennes puissances coloniales, correspondant à peu près à la limite du califat de Sokoto)

79 ISSA, Malam, Mahaman, « Migrations, identité et construction étatique au Sahel nigérien : l'expérience des populations du Damargu précolonial [République du Niger] », Afrika Zamani, 15 et 16, 2007-2008, p. 65)
p66

Histoire des Hausas : origines et émergence des cités-états

Introduction

la question de l'origine des Hausas a été longuement débattue, comme on le verra dans l'historiographie qui va suivre, et elle reste, au moins pour partie, non résolue.

La paléoclimatologie peut-elle aider à avancer sur le sujet ? Il va falloir commencer par préciser les termes de la question - qui a plusieurs aspects - et comme le sujet est vaste et complexe, une discussion assez longue va être nécessaire.

Se poser la question de l'origine des Hausas est évidemment naturel : on a affaire à la première langue d'Afrique de l'ouest, et elle est parlée sur un vaste espace - ce qui est en soi remarquable, quand on pense que 500 langues sont parlées au Nigéria. L'incitation est forte pour engager une réflexion sur la manière dont s'est constitué cet espace.

Mais d'abord, qu'entend-on, quand on parle de l'origine des Hausas ? Parle-t-on de l'origine d'un peuple, d'une langue, d'une culture ? Voilà qui renvoie à la définition de l'identité hausa, un sujet abordé dans mon mémoire de master 1.

Cette grande question des origines, il faut donc la préciser, parce qu'elle revêt des aspects différents.

On peut se demander d'abord d'où viennent les Hausas. Est-il possible de localiser leur foyer d'origine ? l'endroit où est apparue leur culture et à partir duquel elle s'est répandue ?

On peut s'interroger sur l'émergence des cités-états : quand et comment se sont-elles développées ?

On peut aussi se demander de quand date l'expansion hausa, qu'est-ce qui l'explique et quelles ont été ses modalités.

Panorama des cultures qui se sont développées dans la région

On sait que d'autres cultures se sont développées au cours du temps dans les régions limitrophes, tout autour du kasar hausa. C'est un élément de contexte qui peut être utile, puisqu'on part à la recherche des premiers Hausas, et que la fenêtre temporelle est large.

Certaines de ces cultures ont disparu après avoir laissé des témoignages remarquables ou mystérieux.

Ainsi les Noks, au sud du kasar hausa, quand on se dirige vers les zones forestières, célèbres pour leurs sculptures de terre cuite. Des découvertes récentes ont reculé leur apparition à 1500 avant notre ère, alors qu'on la datait jusqu'alors à -500. Ils ont disparu sans que l'on sache bien pourquoi au début de notre ère.

A l'est, près du lac Tchad, une civilisation au 1er millénaire avant notre ère développe des caractères qui rappellent certains des traits considérés comme caractéristiques du monde hausa : des villes entourées d'enceintes (Zilum, 500 av JC). Plus tard, au VIIIe siècle, apparaîtra plus au nord le royaume du Kanem, islamisé dès le IXe siècle, et qui sera un état frontalier du kasar hausa. Il est un de ces « royaumes sahéliens », dont le développement ont marqué le « Moyen-Age » au Sahel.

Au nord, dans l'Aïr, l'archéologie révèle des occupations néolithiques anciennes, suivies de métallurgistes - à la fois le fait de populations berbères et noires. Les preuves d'occupation dans la région n'ont jamais cessé, les berbères prenant progressivement le dessus.

La civilisation de Bura plus à l'ouest, au Niger, proche du fleuve Niger, datée du VIe au XIIIe siècle, pourrait avoir été contemporaine des premières villes hausas. Comme les Noks, on la connaît pour ses terres cuites, associées à des pratiques funéraires.⁸⁰

Contemporaine peut-être des débuts de l'expansion hausa, mais plus éloignée, dans les zones forestières au sud : Ife, en pays yoruba.

Tout autour du kasar hausa, donc, des traces d'occupations, et du développement de civilisations. Qu'en est-il de notre région ?

De l'âge du fer aux premiers Hausas : continuité ou rupture ?

Les recherches archéologiques dans le kasar hausa ont été pour l'instant très limitées, voir ce qu'on en dit dans la section consacrée à l'archéologie. On a néanmoins des traces de l'existence de populations connaissant la métallurgie du fer au 1er millénaire.

Y-a-t-il eu continuité entre ces premiers habitants de l'âge du fer et les Hausas, ou bien rupture ?

On sait qu'il y a eu des migrations, et les traditions parlent de migrations d'origine, dans lesquelles les ancêtres des Hausas arrivent dans ce qui allait devenir le kasar hausa, et le mettent en valeur. Ces arrivants ont-ils trouvés des terres vierges ou presque ? Dans le cas contraire, se sont-ils imposés par la force aux autochtones, en conquérants ? les ont-ils remplacés, assimilés, ou se sont-ils fondus dans leur société ? leur culture s'est-elle imposée ou ont-ils adopté celle qu'ils trouvaient sur place ? Ou bien, y-a-t-il eu une forme de symbiose, conduisant à l'émergence d'une société nouvelle, combinant les techniques, les pratiques et les croyances des uns et des autres ? (on a, plus tard, ces témoignages de migrations de l'Aïr vers l'Ader, habité, selon la tradition, par des « hommes des cavernes », et l'idée d'une fusion des deux populations, avec une nouvelle organisation sociale, les arrivants apportant leur « avance technologique », mais adoptant les croyances des autochtones.)

⁸⁰ Boubé Gado, 1993 : « Un "village des morts" à Bura en République du Niger » in Catalogue de l'exposition Vallées du Niger, Paris, Réunion des Musées Nationaux, 1993

On a vu dans la section consacrée à l'archéologie que l'on n'a pas de réponse à ces questions : les archéologues n'ont pas trouvé de preuve de rupture culturelle entre les premiers habitants de l'âge du fer et l'arrivée éventuelle de Hausas.

Emergence des cités-états, rôle du commerce et de l'islam

Les études historiques situent généralement la période de l'émergence des cités-états entre le Xe et le XIIe siècle. Les sources nous donnent peu d'indications sur la manière dont elles se sont mises en place.

Deux types de théories s'opposent pour expliquer l'émergence des cités-états, et leur rôle dans l'expansion hausa.

Dans la première, un développement agricole conduit à la création de petites villes qui s'accroissent deviennent des cités-états, selon un schéma qu'on pourrait qualifier de relativement habituel pour des sociétés agricoles protohistoriques. Cela étant, la région ne peut pas être considérée, a priori, comme particulièrement favorable à une richesse fondée sur le développement agricole - en tout cas pas si les conditions étaient les mêmes qu'aujourd'hui. Par ailleurs, ce que l'on voit des développements néolithiques et de l'âge du fer dans l'Afrique saharienne et sahélienne montre que les schémas habituels - habituels au sens « observés au proche orient ou en Europe » - sont largement inadaptés à décrire la réalité de la proto-histoire africaine. Cela doit nous inciter à la prudence.

Dans le second type de théorie expliquant l'émergence des cités-états, le commerce, favorisé par la pratique de l'islam, conduit à une accumulation de richesses qui permet le contrôle et l'exploitation de la région. Les liens à longue distance issus de la pratique du commerce, les diasporas commerçantes, l'utilisation du hausa comme langue des échanges, expliquent le succès hausa et la diffusion de la langue.

Ces deux points de vue ne sont pas incompatibles, et il faut certainement prendre en compte les deux facteurs, comme le remarque Detlef Gronenborn au sujet des états sahéliens :

« l'historiographie et l'archéologie traditionnelles ont parfois vu l'émergence des états du Sahel central comme la résultante de l'expansion de l'islam et des réseaux commerciaux. Quoique les effets des influences extérieures ne puissent être négligés, il faut cependant insister sur l'importance des facteurs internes pour expliquer ces développements. »⁸¹

Il y a en fait une question de temporalité : il faut d'abord un développement local de petites structures sociales de production alimentaire, donc ayant connu un développement agricole, avant que ne puissent apparaître de premières cités qui, dans un second temps, pourront s'engager dans le commerce. Peut-être, et même probablement, que lesdites cités n'auraient pas connu le succès

⁸¹ GRONENBORN, Detlef, Du Kanem-Bornou aux cités Haussas, Empires, Islam et Commerce au Sahel Central in l'Afrique Ancienne (dir) Fauvelle, François-Xavier, Belin, Nathan, 2008 p210

qu'elles ont connu sans le commerce, et sans l'islam (qui favorise le commerce dans un espace ouvert, en établissant des relations de confiance). Mais ceci ne peut survenir que dans un second temps. Il a bien fallu commencer par un processus interne et rural, le développement de villages puis de villes dans le cadre d'un développement agricole, pour que puisse s'initier le commerce, local d'abord, puis à plus longue distance.

On doit donc probablement relativiser l'idée que l'émergence de la culture hausa résulte de la mise en place des réseaux commerciaux. Au commencement, le commerce n'est certainement qu'une activité complémentaire, permise par le développement agricole (durant le temps libre hors travaux agricoles, on peut vendre les éventuels surplus, ou essayer d'acquérir ce dont on a besoin).

Le commerce, une adaptation aux risques naturels ?

Cela dit, quand les conditions climatiques rendent les récoltes incertaines, le commerce est une activité qui peut être salvatrice. On sait que dans la zone sahélienne et soudanaise, des régions très proches peuvent, l'une être frappée d'un manque d'eau au moment critique pour la croissance de la végétation, entraînant une perte de récolte, et pas l'autre. L'habitude de commercer entre cités, l'existence de réseaux commerciaux au sein d'un espace commun peut aider à surmonter une situation qui pourrait être sinon localement catastrophique.

Une situation privilégiée pour le commerce

Par ailleurs, le commerce à plus longue distance est un flux, entre, par exemple, des régions du sud et le nord, un flux sur lequel le commerçant situé au carrefour du réseau peut s'enrichir, quelles que soient les conditions régnant sur l'endroit où il vit. Or il s'avère que l'espace hausa est justement au carrefour de grandes voies de commerce, entre Sahara (et au delà, l'Afrique du nord) et zone forestière (et au delà, la côte atlantique), et aussi entre bassin du lac Tchad et boucle du Niger. Plus qu'un carrefour : pour ce qui concerne le commerce trans-saharien, il est une tête de pont, à l'extrémité des routes du désert.

Conclusion : un processus d'abord agricole

Si islam et commerce à longue distance ont été des facteurs déterminants de l'expansion hausa, s'ils peuvent expliquer le succès hausa, peut-être même être constitutifs de ce qu'est aujourd'hui le fait « d'être Hausa », il ne faut pas négliger le contexte dans lequel ils sont survenus : sans au préalable une société prête à s'engager dans le commerce, sans marchandises à échanger, sans villes offrant un accueil aux voyageurs, et donnant aux intellectuels musulmans la motivation pour s'y installer, rien ne se serait produit.

Nous allons donc étudier ce processus qui a conduit à la formation de sociétés agricoles suffisamment prospères pour permettre une certaine accumulation de richesse, en préalable au développement du commerce.

Si les traditions évoquent ces origines agricoles, les traces archéologiques pour préciser le processus en cause sont relativement ténues. Il existe des vestiges dans l'actuelle région hausa, dont des sites datant de l'âge du fer. Ils témoignent d'une occupation au cours du 1er millénaire, mais il est impossible de les attribuer avec certitude au monde hausa. Les restes de quelques sites fortifiés sont indubitablement rattachés aux Hausas, mais les dates sont plutôt du 2ème millénaire, ou alors, de nouveau, l'attribution à la culture hausa ne saurait être certaine.

En bref, on ne sait pas grand chose de ce qui s'est passé au Kasar Hausa entre le néolithique ou les débuts de l'âge du fer et le moment où la région s'est trouvée habitée par des populations hausas.

C'est en somme ce que constate Detlef Gronenborn (dans un ouvrage dirigé par F.X. Fauvelle) :

« les vastes établissements ceints de muraille de la période de transition entre le néolithique pastoral et âge du fer ancien... mais aussi les sites Nok attestent de dynamiques profondes depuis au moins le 1er millénaire avant notre ère. Aussi est-il probable que les structures politiques hiérarchisées qui s'engagent activement dans le commerce à longue distance à partir du Moyen-Age aient été le prolongement de celles qui existaient déjà un ou deux millénaires auparavant. »⁸²

En vérité, l'idée d'un « prolongement » à un ou deux millénaires de distance est un peu hasardeuse, et ce que seraient ces « dynamiques profondes » a besoin d'être précisé. C'est ce que nous allons tenter.

Historiographie

La question de l'origine des Hausas a été posée très tôt - ce qui est légitime, compte tenu de l'importance du hausa, de par l'étendue de la région où cette langue est parlée, et par son nombre de locuteurs.

Heinrich Barth est probablement le premier à réfléchir sur l'origine des Hausas, et il n'hésite pas à mobiliser des notions de linguistique. Il rejette l'idée issue de la tradition selon laquelle les Hausas descendraient de gens venus du Bornou, en montrant qu'il n'y a pas de point commun entre les langues hausa et kanuri, hormis quelques emprunts tardifs de vocabulaire. De fait, comme on le verra dans la partie consacrée à la linguistique, le kanuri appartient à la famille des langues nilo-sahariennes, tandis que le hausa est une langue afro-asiatique : elles n'ont donc pas de lien, et Barth, qui est polyglotte et très intéressé à l'étude des langues, l'a bien vu. Barth soutient l'idée que les Hausas viennent du nord : il fait venir les Gobirawa de l'Aïr.

Le débat sur l'origine des Hausas agite l'époque coloniale, avec les travaux des administrateurs coloniaux. Si certains manifestent un intérêt réel pour l'histoire du pays, leur pensée reflète souvent les préjugés de l'époque, marqués par les thèses hamitiques.

⁸² GRONENBORN, Detlef, Du KANEM-BORNOU AUX CITÉS HAUSAS in FAUVELLE (dir) *L'Afrique Ancienne, De l'Accus au Zimbabwe (20000 avant notre ère - XVIIe siècle)*

Avec les indépendances, on examine les origines à la lumière des traditions. Or la question des origines occupe une place centrale dans les traditions orales : elle est au coeur de la légende de Bayajida, de ses variantes et de ses suites comme notamment la légende des sept Hausas Bawkai.

Ces traditions font référence à une migration originelle.

Si certains, comme Abdullahi Smith, doutent d'une quelconque véracité des traditions orales, John Sutton est de ceux qui soutiennent qu'elles ont un fondement historique. Selon lui, les récits sur Bayajida et les états hausas, certes extrêmement idéalisés, donnent néanmoins des informations sur la façon dont le monde hausa a émergé. Pour lui, ces récits laissent penser que l'espace hausa s'est constitué à partir de petits centres ruraux au 1er millénaire après JC.

John Fisher et John Hunwick s'appuient sur ces récits pour retracer les grandes étapes de la formation des cités-états. Ils distinguent quatre étapes dans le processus. Dans un temps ancien, les Hausas constituent une société agricole. Ils se regroupent pour former de petites villes (gari en hausa). Ces petites villes s'agrandissent et deviennent des cités fortifiées (birane). Fisher et Hunwick jugent aussi que l'islamisation des sociétés hausas, probablement au XVe siècle, constitue une rupture importante dans cette histoire.

Finn Fuglestad observe un changement dans l'organisation politique lorsque les villes se transforment en villes fortifiées et que l'islam commence à s'installer. Les Hausas passent d'un conseil étatique à un système de royauté sacrée. Il met en évidence une dualité dans le système monarchique : le pouvoir politique est placé entre les mains d'un musulman tandis qu'un chef animiste concentre tout ce qui relève de la sacralité traditionnelle.

Les thèses concernant l'origine des Hausas

Migration originelle et débats sur le foyer d'origine du Hausa

Un ensemble d'historiens soutiennent que les Hausas viennent du nord, et qu'ils auraient migré vers le sud, en raison de l'assèchement de la région, et/ou de la pression touareg.

Cette idée s'appuie sur les traditions et des données historiques, qui portent le souvenir de migrations venant du nord, et que semblent confirmer des vestiges archéologiques (avec des traces d'occupations abandonnées, par exemple dans l'Azawagh).

Abdullahi Smith situe ainsi l'origine des Hausas dans la bordure sud du Sahara, dans l'Aïr.⁸³ Djibo Hamani, qui a longuement étudié l'Aïr, soutient une thèse qui n'est pas très différente. Il souligne que cette thèse s'accorde avec les récits traditionnels.

⁸³ Smith.A: some considération relating to the formation of State in hausaland, Journal of historical society of Nigeria, vol 5, N3, 1970, P 332

Adamu Mahadi fait l'économie d'une migration hausa originelle : les Hausas seraient simplement les autochtones du Kasar Hausa.

John Sutton, dans des travaux qui commencent à être publiés en 1979, rejette l'idée d'une origine située au nord. Pour marquer son opposition à cette théorie, il propose ce qu'il appelle une théorie « non orthodoxe » qu'il justifie par des considérations d'abord linguistiques.

Nous allons développer plus loin le sujet des aspects linguistiques, et discuter des autres justifications que Sutton apporte pour soutenir sa théorie. Contentons nous donc de dire pour l'instant que Sutton part du fait que le Hausa est une langue tchadique, dont le foyer devrait donc se situer près du lac Tchad, comme les autres langues tchadiques. L'homogénéité du Hausa sur sa zone d'extension lui fait dire que son expansion a dû être rapide, et récente.

Sutton réfute l'idée que des migrants venus du nord puissent être à l'origine du Hausa, en particulier parce que cela impliquerait un lien perdu entre ces populations et le berceau des langues tchadiques.

De fait, pour ce qui est de ces populations noires qui quittent les régions du nord, on peut très bien imaginer qu'elles s'assimilent aux populations hausas du sud et deviennent hausa - un trait caractéristique du monde hausa étant sa faculté d'assimilation (faculté sans laquelle il ne serait probablement pas devenu la principale entité culturelle de la région). Et ne serait-ce d'ailleurs pas naturel, pour des « migrants climatiques », ou fuyant la pression touareg, que d'adopter la langue et la culture du pays dans lequel ils trouvent refuge ?

Les positions de Sutton sont très argumentées. Sa théorie d'une expansion récente, d'est en ouest a le mérite d'être économique : c'est la plus simple qui rende compte des faits constatés (langue tchadique en provenance directe du foyer des autres langues tchadiques, homogénéité du hausa sur sa zone d'expansion) : elle décrit une unique expansion du Hausa à partir du foyer d'origine des langues tchadiques, sans détours ni allers et retours.

La thèse de Sutton ne fait pas l'unanimité. et nombre d'historiens continuent à privilégier l'hypothèse d'une origine hausa située au nord, dans l'Aïr. Saley Maman, qui consacre en 1994 une thèse aux états tsotsebakis (qui appartiennent à la sphère hausa), y fait un bon résumé des thèses soutenues et des arguments de chacun⁸⁴. Il conteste l'idée de Sutton d'une origine récente située près du lac Tchad, parce que selon lui la région était alors peuplée de Kanouris. Après A. Smith et D. Hamani, il supporte l'idée d'une origine des Hausas dans l'Aïr.

Débat sur les origines et temporalité

Comme on vient de le voir, la question des origines a donc été longuement débattue, et elle n'est pas tranchée.

⁸⁴ Maman, S. (1994). *Contribution à l'étude de l'histoire des Hausa: les Etats tsotsebaki des origines au XIXe siècle* (Unpublished doctoral dissertation). Université libre de Bruxelles, Faculté des sciences sociales, politiques et économiques, Bruxelles. <http://hdl.handle.net/2013/ULB-DIPOT:oai:dipot.ulb.ac.be:2013/212656>

Il semble parfois (et je m'en étais ouverte dans mon mémoire de Master 1) que les arguments ignorent la datation des événements envisagés, ou bien que les dates sont trop imprécises pour que l'on soit sûr, en définitive, que les gens parlent bien des mêmes choses :

« Il m'a semblé parfois que des débats ont eu lieu entre historiens qui ne parlaient en fait pas de la même chose (ainsi le débat sur l'origine à l'est ou au nord des Hausas : on a parfois l'impression que les arguments et contre arguments avancés renvoient possiblement à des choses ayant eu lieu à des moments très différents). »

Je notais ainsi que les hypothèses de migrations venant du nord ou de l'est ne sont en fait pas incompatibles, si l'on parle d'événements situés à des époques différentes.

« Notons que les thèses mettant l'origine à l'est et au nord ne sont pas nécessairement incompatibles : il peut y avoir eu dans un premier temps la migration d'une population venue de l'est vers le nord, suivie, plus tard, d'une migration vers le sud, à cause d'un changement climatique. »

Cette remarque - que des thèses différentes concernant les origines ne sont pas incompatibles, si elles se rapportent à des moments différents - je l'ai depuis vue exprimée, par le linguiste Jaggar.⁸⁵

Etude linguistique

On a déjà noté que Barth avait réfuté l'idée que les Hausas descendraient des Bornouans en se basant sur une comparaison de leurs langues. Sutton appuie son idée d'une rapide et récente expansion du Hausa sur l'homogénéité de la langue au sein de son aire de diffusion. En effet, si cette expansion avait été ancienne, on constaterait aujourd'hui d'importantes variations entre divers dialectes hausas.

Depuis quelques années, plusieurs historiens et linguistes mettent la linguistique à contribution dans la discussion sur les origines des Hausas, et sur l'expansion de la langue hausa. La linguistique est susceptible en effet d'apporter des éléments, tant pour ce qui concerne l'histoire ancienne des populations - dans notre cas, l'origine des populations dont descendraient les Hausas - que pour ce qui concerne une histoire récente (telle que celle de l'expansion du hausa dans le dernier demi-millénaire, et de leurs interactions avec les autres peuples de la région, via par exemple, les emprunts ou échanges lexicaux)

Jaggar par exemple participe à l'ouvrage de A. Haour et B. Rossi *« Being and becoming Hausa »* avec un article intitulé *« The role of comparative/historical linguistics in reconstructing the past: What borrowed and inherited words tell us about the early history of hausa »* (Rôle de la linguistique comparative / historique dans la reconstruction du passé : ce que les mots empruntés et hérités nous disent de l'histoire ancienne du hausa »)

⁸⁵ The role of comparative/historical linguistics in reconstructing the past: What borrowed and inherited words tell us about the early history of hausa (Jaggar 2010)

Classification linguistique du hausa

Peut-on tirer de l'étude linguistique des informations sur les origines anciennes des Hausas ? Ce type d'analyse repose sur une difficile comparaison entre langues. Or, on ne dispose pas, pour les langues sub-sahariennes, de la même quantité d'informations linguistiques et historiques que ce qu'on a, disons, pour les langues indo-européennes. Jaggar le note, et parle aussi d'une méconnaissance des mécanismes à l'oeuvre dans leur évolution.

Le hausa est aujourd'hui classé dans le groupe des langues tchadiques, qui appartient à la famille afro-asiatique (de la classification de Greenberg de 1963). Cette classification, souligne Jaggar, n'a été actée que relativement récemment.

Il est intéressant de noter que trois des grandes familles de langues sont représentées et se côtoient dans la région qui nous concerne : en dehors de la famille afro-asiatique, la famille Niger-Congo (à laquelle appartient le peul), et la famille nilo-saharienne (à laquelle sont rattachés le zarma-songhaï et le kanuri). Ce fait illustre la complexité de la distribution linguistique dans la région. Il est à mettre en relation avec les nombreux mouvements de populations qu'elle a connus. Le berbère (auquel est rattaché le tamashek, la langue des Touaregs) est également classé dans la famille afro-asiatique, mais dans un groupe distinct du groupe tchadique auquel appartient le hausa, et qui en est séparé depuis longtemps : la relative parenté linguistique entre ces deux ensembles est sans lien avec leur proximité géographique présente. Cela invalide un certain nombre de thèses (anciennes) qui justifient une origine des Hausas située au nord par cette proximité avec le berbère.

Les langues tchadiques sont supposées avoir une origine ancienne, chez des éleveurs nomades d'Afrique de l'est ou du nord est, comme le rapporte Olivier Gosselin dans « Histoire de l'Afrique, Hausa, Kasar Hausa »⁸⁶.

Mais ceci n'a rien à voir avec les discussions sur une origine du hausa qui serait située à l'est ou au nord : on n'est pas du tout dans la même temporalité, puisqu'on parle là de faits qui auraient eu lieu plusieurs millénaires avant notre ère. Gosselin parle d'un processus vieux de peut-être 5000 ans. Il rapporte par ailleurs que des études portant sur l'ADN mitochondrial des locuteurs de langues tchadiques montreraient que leur profil génétique a émergé entre 10 000 et 5 000 avant notre ère.

Mais rien la dedans ne donne d'indication sur le berceau du hausa en tant que tel : la séparation du hausa des autres langues tchadiques est bien postérieure à ces événements. Comme Olivier Gosselin le constate :

« Le hausa, en tant que configuration singulière de l'embranchement ouest du tchadique, apparaît manifestement à une époque beaucoup plus récente [que les migrations évoquées] : un saut de plusieurs millénaires est ainsi effectué vers le présent, sans que l'on ait la moindre indication de ce à quoi correspond le processus qui va de l'arrivée putative de locuteurs tchadiques dans la région

⁸⁶ Olivier Gosselin Histoire de l'Afrique Hausa, Kasar hausa 2012

du Lac Tchad à l'émergence d'une langue singulière parlée aujourd'hui par quelques 40 millions d'individus en Afrique. »⁸⁷

Les considérations de Sutton, sur l'homogénéité du hausa et une origine, près du lac Tchad, ne sont donc ni confirmées, ni remises en cause. De même pour les théories, de D. Hamani ou A. Smith, qui parlent d'une origine au nord : elles sont en fait sans rapport.

Le groupe des langues tchadiques

Dans le groupe tchadique, sous division des langues afro-asiatiques à laquelle appartient le hausa, il y a une multitude de langues qu'on retrouve au Nigeria, au Tchad et au Cameroun. Le hausa occupe une place à part, dans un sous-groupe différent de la plupart de celles-ci (le groupe « ouest-tchadique »).

Dans « Understanding distributions of chadic languages: Archaeological perspectives » Scott MacEarchern (2018) associe les données archéologiques et paléo-environnementales aux considérations linguistiques afin d'essayer de comprendre le processus ayant conduit à la répartition actuelle des langues tchadiques. Son étude laisse largement de côté le hausa, faute de données archéologiques. Elle est néanmoins intéressante, pour cette tentative de croiser linguistique, archéologie et paléoclimatologie.

Date de séparation du Hausa des autres langues tchadiques

Le point n'est pas tranché. D'après A. Smith, elle remonterait au plus tard, au 1er millénaire avant l'ère chrétienne. Mais Gosselin observe :

« l'homogénéité linguistique observée à travers l'aire hausa laisse supposer que les divisions au sein de la branche Ouest du tchadique pourraient être récentes ; beaucoup plus en tout cas que les « quelques millénaires » évoqués par Abdulaye Smith »⁸⁸

Homogénéité linguistique du Hausa sur son aire d'extension

les éléments précédents concernant la place du Hausa dans l'arbre phylogénétique des langues ne peuvent pas apporter de réponse définitive à la question du berceau hausa - la région d'où provient cette langue et cette culture. Néanmoins, ils donnent un argument à Sutton en faveur d'une origine à l'est du kasar hausa, là où sont rassemblées les langues tchadiques.

La linguistique peut néanmoins nous apporter d'autres éléments, intéressants pour ce débat, comme le montrent par exemple les travaux de Jaggar, déjà cité. L'étude lexicale peut être particulièrement fructueuse. Par exemple, les emprunts ou échanges de mots avec les langues des populations voisines apportent des renseignements sur l'économie pratiquée à la date des contacts, etc.

⁸⁷ Olivier Gosselin Histoire de l'Afrique Hausa, Kasar hausa 2012

⁸⁸ Olivier Gosselin IBID

Pour ce qui concerne la question du berceau hausa, l'étude des variations de la langue telle qu'elle est parlée dans son aire d'expansion montre que ces variations sont relativement mineures. Cela incite à penser que l'expansion du hausa tel qu'il est parlé est récente - sinon, on constaterait des différences beaucoup plus nettes.

Ce fait est utilisé par Sutton pour supporter sa théorie d'une expansion récente du Hausa - tout au plus un millénaire.

Cependant, les linguistes constatent une plus grande diversité lexicale du Hausa à l'ouest qu'à l'est. Cela va à l'encontre de l'hypothèse d'une expansion d'est en ouest. En effet, la zone de plus grande diversité devrait être celle de plus ancienne occupation (c'est l'endroit où la langue a le plus eu le temps de se modifier)

Cela dit, on ne peut pas non plus exclure des processus de « surimpression », effaçant des traits anciens. Le Hausa étant une langue utilisée pour le commerce, éventuellement à longue distance, il existe une tendance à l'uniformisation, nécessaire à la bonne compréhension entre marchands d'origines différentes. L'homogénéité constatée du hausa pourrait en être, pour partie au moins, la conséquence.

De même, on a utilisé, en appui à la thèse d'une origine septentrionale, le fait que le hausa soit aujourd'hui parlé à Agadez et dans l'Aïr (à côté de la langue touareg, le tamashek). Mais ce pourrait n'être qu'en tant que langue introduite (ou réintroduite) tardivement, dans le cadre des échanges commerciaux :

« parmi les traces d'extension résiduelle du kasar Hausa vers le nord, il y a le fait que la langue parlée aujourd'hui à Agadez est le Hausa. Or, il s'agit vraisemblablement d'un phénomène postérieur au 17e siècle (et peut-être même plus récent encore), lié à la réorientation des voies caravanières vers l'Ouest, Agadez devenant alors la principale étape entre le nord du kasar Hausa et la façade méditerranéenne. La domination linguistique est un trait récurrent de l'histoire Hausa contemporaine. »⁸⁹

Apparition et développement des sociétés agricoles au Sahel

Vu le caractère limité des données dont on dispose pour la région hausa, on peut tenter de s'appuyer sur ce que l'on sait des sociétés qui se sont développées dans des contextes environnementaux comparables, même si elles sont éloignées d'un point de vue temporel. On connaît en effet bien le cas des premières sociétés qui se sont développées près du lac Tchad, au 2eme millénaire, qui ont été suivies au 1er millénaire de sites entourés de murailles (comme chez les Hausas !).

On peut en tout cas essayer d'apprendre des idées des historiens et archéologues qui ont travaillé sur ces sociétés, et de nous inspirer de leurs grilles d'analyse. Je pense en particulier aux travaux de

⁸⁹ Olivier Gosselin Histoire de l'Afrique Hausa, Kasar hausa 2012

Peter Breunig et Akinwumi Ogundiran, qui m'ont aidé à tenter d'appréhender ces phénomènes de développement de sociétés agricoles en milieu sub-saharien, et d'apparition de sociétés complexes.

Peter Breunig étudie l'apparition des sociétés agricoles de la zone sub-saharienne, et le développement des sociétés structurées. Je présente un résumé de ses travaux en annexe.

Akinwumi Ogundiran publie en 2005 un ambitieux papier : « *Four Millennia of Cultural History in Nigeria: Archaeological Perspectives* »⁹⁰. Il entend analyser ce que peut apporter l'archéologie à la compréhension de l'histoire des cultures du Nigeria, avec un focus sur un certain nombre de thèmes, dont la plupart correspondent exactement aux questions que l'on peut se poser concernant les Hausas :

- production de nourriture au sein de sociétés agricoles
- impact de la métallurgie,
- apparition de sociétés complexes marquées par une différenciation sociale,
- développement des cités et des états

J'ai donc craint un moment qu'il n'ait déjà largement traité mon sujet, mais il concède que son étude du cas hausa est limitée : « *Nous mentionnerons également le pays hausa, dans la savane soudanaise centrale, où de très timides et sporadiques recherches archéologiques ont été menées jusqu'à présent.* »⁹¹ [traduction personnelle]

Il reste donc bien un travail à poursuivre sur le Hausa, mais - ce que je savais déjà - le caractère limité des données va le rendre difficile.

Le précédent du bassin du lac Tchad

Je renvoie donc à l'annexe pour le détail concernant les travaux de Breunig et Ogundiran pour n'en garder ici que les points les plus utiles à l'étude de notre cas.

Pour eux, le néolithique a été introduit au sud du Sahara suite aux migrations de populations de pasteurs qui suivent leurs troupeaux vers le sud quand le Sahara s'assèche, à partir du 2^{ème} millénaire. Ces communautés s'établissent et se développent préférentiellement (uniquement ?) à proximité des grandes réserves d'eau de la région - fleuve Niger et lac Tchad en premier lieu, où elles se mêlent peut-être à de premiers occupants.

Les auteurs insistent sur l'importance de la diversité des pratiques des populations qui passent d'un mode de vie nomade à sédentaire : l'élevage et (ensuite, vers -1200) la culture ne remplacent pas les pratiques de chasse, cueillette, pêche : elles s'y ajoutent.

Aux alentours de -1000 néanmoins, une crise vraisemblablement d'origine climatique frappe la région. Les foyers sédentaires à proximité du lac Tchad semblent abandonnés et on assiste à un retour à un mode de vie nomade. Au nord du Burkina Faso, c'est le début d'une période de 1000 ans dépourvus de vestiges archéologiques connus.

90 Ogundiran, A., 2005. Four millennia of cultural history in Nigeria (ca. 2000 BC–AD 1900): archaeological perspectives. *Journal of world prehistory*, 19(2), p. 133-168.

91 - OGUNDIRAN, A, «Four Millennia of Cultural History in Nigeria (ca. 2000 B.C.–A.D. 1900): Archaeological Perspectives» in *Journal of World Prehistory*. 2006; n°19, p.134 :
« *some mention will also be made of Hausaland in the central sudanic savanna where very tentative and sporadic archaeological research has so far been carried out.* »

Les auteurs montrent ensuite que le progrès dans la maîtrise agricole permet aux sociétés de mieux résister aux conditions climatiques difficiles et au risque de sécheresse. Vers -500, les habitants de Zilum (le nom du principal des sites étudiés, à une soixantaine de kilomètres à l'ouest du lac Tchad), qui ont domestiqué le niébé, vont être capables de mieux assurer leur sécurité alimentaire et de dégager des surplus.

Le niébé est un haricot d'origine africaine, dont le rendement est bon dans les régions sahéliennes et nord-soudanaises.

Cette diversification des espèces cultivées est importante, parce qu'elle permet de mieux résister aux aléas de la pluviométrie : le manque de pluie peut condamner une récolte s'il survient à certains moments cruciaux de la croissance de la plante. Le risque est réduit lorsque l'on cultive plusieurs espèces, parce que ce n'est pas aux mêmes moments que les espèces différentes ont ces besoins vitaux en eau.

L'agriculture pratiquée a donc su s'adapter aux conditions climatiques, et est devenue capable de dégager des excédents - qu'il faut stocker, protéger, etc... : c'est la marche vers le développement de collectivités plus peuplées et plus riches.

Les greniers utilisés, dont on a de nombreux vestiges, permettent par ailleurs la conservation de grains sur plus d'un an.

Mais cette richesse accumulée dans des greniers attire les convoitises, et génère de l'insécurité. En effet, le stress climatique continue de frapper les populations plus au nord, ou celles qui n'ont pas connu les mêmes avancées en matière agricole. Les greniers sont donc une cible pour leurs attaques.

D'où le besoin de protéger ces réserves, et la construction d'enceintes - ce qu'une population nombreuse, et nourrie, peut entreprendre.

Cela étant, on produit des poteries en masse, et des réseaux commerciaux se mettent en place, pour acheminer par exemple la pierre qui manque dans la région pour l'outillage lithique. Cela annonce les réseaux à grande distance que l'on verra plus tard.

Qu'en est-il de la région qui nous concerne, située entre ces deux grandes réserves d'eau que constituent le lac Tchad et le fleuve Niger, et au sud d'une région (l'Aïr et l'Azawagh) qui reste longtemps relativement préservée de la désertification ?

Apparition et développement des sociétés agricoles en pays hausa

2eme moitié du 1er millénaire

Ce que l'on sait du climat peut-il nous donner des indications sur le moment plausible pour le développement des sociétés agricoles dans le pays hausa ?

Les paléoclimatologues, dont Maley et Brooks, s'accordent pour dire que la seconde partie du 1er millénaire a été une période favorable au développement des pratiques agricoles dans le Sahel. En effet, après une période de -300 à +300 très aride selon Books, plus aride encore qu'aujourd'hui, une longue période de rémission est marquée par une pluviosité accrue.

Cela a sans doute permis aux habitants de la région de développer une agriculture sous pluie, associée à l'élevage (celui-ci plutôt dans les zones plus au nord, à l'abri de la mouche tsé-tsé). Les conditions favorables assurent des rendements satisfaisants et réguliers (contrairement à ce qu'il arrive quand les pluies sont aléatoires). Dans ce contexte, on conçoit que ces sociétés agricoles aient prospéré, la population augmenté, et que les communautés villageoises se soient agrandies jusqu'à devenir de petites villes.

On n'a pas d'élément qui permettrait d'affirmer que les Hausas soient arrivés, suite à une migration, dans une telle société déjà constituée (pas de marque d'une rupture culturelle décelable dans les vestiges) : les premiers occupants de l'âge du fer au kasar hausa peuvent être les ancêtres (génétiques et/ou culturels) des Hausas, ou pas.

Il est impossible de se faire une idée exacte de la densité de population au premier millénaire, mais elle était certainement initialement très faible. On a les traces des sites de forgerons. Il est difficile de dire si les premiers d'entre eux étaient des sites d'occupations temporaires, ou des habitats sédentaires.

Avec le retour de conditions favorables, dans la seconde moitié du millénaire, cette zone libre devenait un espace où pouvaient se répandre des agriculteurs : les conditions étant bonnes, la culture d'espèces diverses étant maîtrisée, on peut fort bien imaginer un accroissement démographique conduisant à une expansion naturelle de ces agriculteurs dans cet espace disponible pour être mis en valeur.

Cette idée d'une région initialement peu ou pas peuplée, et, en quelque sorte colonisée lors d'une expansion territoriale à la recherche de nouvelles terres, fertiles, est compatible avec la distribution inhabituelle de la langue hausa, laquelle contraste par son étendue géographique avec les multiples langues ailleurs au Nigeria. C'est ce que remarque John Sutton dans le chapitre 12 de « Being and Becoming Hausa » : il a fallu, dit-il une dynamique puissante, qui s'explique *«that might be partly explained demographically, by imagining that Hausa rural settlement developed as a productive agricultural regime of land-clearance and crop combinations, relying on improved iron tools and husbandry techniques, altogether stimulating population growth and a frontier moving forward each generation to claim new territory⁹²»*.

Occupation et mise en valeur du territoire

Dans le cadre d'un développement agricole, l'expansion territoriale peut ainsi être vue comme une forme de conquête, ou de domestication, du territoire, l'accroissement démographique conduisant à l'occupation et la mise en valeur de nouvelles terres.

On en a une représentation dans la chanson de Bagoda qui met en scène le défrichement des terres par de nouveaux arrivants, qui sont des paysans :

⁹² voir SUTTON, John, [Being and Becoming Hausa, Chapitre 12, p279]

«These farmers, when they first came
They cut down the forest and chopped it up.
Then the rain of the hot season came down »

La chanson de Bagoda dresse le portrait d'une société paysanne qui accroît ses terres, s'approprie un territoire en le mettant en valeur, à l'image d'un front pionnier.

Conquête agricole et expansion hausa

Beneditta Rossi et Anne Haour mettent l'accent sur des migrations régionales comme processus interne ayant conduit à l'émergence de la culture hausa et à sa première expansion. Avant elles, le Britannique John Sutton avait lui aussi perçu les premières migrations hausas « *comme un processus de colonisation de terres restées en friches* » :

"L'émergence de l'identité ethnique haoussa, qui s'étend d'est en ouest dans la savane nigériane, doit être considérée d'un point de vue écologique. Il ne s'agissait pas seulement d'une migration et d'une assimilation progressives : cela impliquait également une hausaisation de la terre, la conversion de la brousse et des forêts en parcs et en savane ouverte, avec une réduction marquée des zones infestées par la tsé-tsé, et l'exploitation de plus en plus intensive de la terre pour la culture saisonnière des céréales et un certain degré d'élevage du bétail »⁹³

Akin Ogundiran dresse le tableau suivant :

" D'après les traditions orales et les études linguistiques, les groupes Mbau de langue nigéro-congolaise, habiles dans le travail du fer et impliqués dans la chasse et l'élevage, exerçaient leur influence sur le pays hausa, entre 300 et 700 après JC. Cependant, au huitième siècle après J.-C., les tchadophones, qui étaient des éleveurs et des pêcheurs, ont commencé à s'étendre dans le paysage Mbau et ont initié de nouvelles formes d'interactions qui allaient définir la complexité sociopolitique du pays hausa au cours des siècles suivants. Vers la fin du premier millénaire après J.-C., le commerce du fer, du sel et d'autres produits s'est développé ou a considérablement

93 [Traduction Personnelle] «*This emergence of Hausa as an ethnic identity expanding from east to west across the Nigerian savanna has to be viewed ecologically. It was more than a matter of gradual migration and assimilation: it involved also Hausaization of the land, the conversion of bush and woodlands into parkland and open savanna, with a marked reduction of the tsetse-infested areas, and the increasingly intensive exploitation of the land for seasonal grain cultivation and a fair degree of cattle-keeping*»

augmenté entre l'espace hausa et les populations nilo-sahariennes Zaghawa de la région du lac Tchad.»⁹⁴

Ce paragraphe dit beaucoup de choses, qui vont bien au delà de tout ce que je me suis sentie capable d'affirmer jusqu'à présent. Il dit que les premiers métallurgistes du pays hausa ne sont pas des Hausas (mais des populations de langue nigéro-congolaise) et il évoque des migrations de locuteurs de langue tchadique à la fin du 1er millénaire. Cela va dans le sens des thèses de Sutton (pour ce qui est de l'expansion d'une population de langue tchadique), et l'idée que le territoire était habité par des locuteurs de langue nigéro-congolaise est avancée dans d'autres travaux, mais on évoque là des choses, rappelons le, que l'archéologie n'a pas pu mettre en évidence, cf. la thèse de H. Siebert (en 1995), ou ce qu'en dit Anne Haour en 2010 : « *la question de la continuité ou de la discontinuité entre ces anciens travailleurs du fer et les Hausas qui ont habité la région par la suite reste ouverte.* »⁹⁵

Il dit par ailleurs que ces locuteurs de langue tchadique (proto-hausa) sont pasteurs. Ce point est discutable, et pour le coup, il contredit l'image qu'on donnait plus haut de l'expansion agricole hausa, qu'on décrivait comme reposant sur la culture de plantes variées, plutôt que sur l'élevage nomade. Pour rappel, notre argument était que les conditions climatiques favorables dans la seconde moitié du premier millénaire, avec une bonne pluviométrie, permet à des agriculteurs de dégager des excédents alimentaires. L'expansion de proto-hausas qui auraient été des pasteurs avant tout ne me paraît pas réaliste, pour plusieurs raisons. D'abord on sait que l'agriculture a été maîtrisée depuis longtemps dans la région du lac Tchad. Ensuite les Hausas par la suite se sont révélés être des agriculteurs plutôt que des pasteurs (ils sont sédentaires, et non nomades). Un monde pastoral me semble bien moins à même de fonder des communautés sédentaires destinées à prendre de l'importance qu'un monde de cultivateurs. Enfin, puisque nous sommes en une période humide, se pose probablement la question de l'infestation par la mouche tsé-tsé. Brooks nous dit que

⁹⁴ [Traduction Personnelle] : «

“ Glimpses from oral traditions and linguistic studies suggest that the Niger-Congo speaking Mbau groups, skilled in ironworking and involved in hunting and herding, held sway over Hausaland, ca. A.D. 300–700. By the eighth century A.D., however, Chadic speakers, who were cattle pastoralists and fishers, began to expand into the Mbau landscape, and initiated new forms of interactions that would define sociopolitical complexity in Hausaland during the subsequent centuries. Towards the end of the first millennium A.D., trade in iron, salt, and other commodities developed or drastically expanded between Hausaland and the Nilo-Saharan Zaghawa populations in the Lake Chad region “

OGUNDIRAN, A, «Four Millennia of Cultural History in Nigeria (ca. 2000 B.C.–A.D. 1900): Archaeological Perspectives» in *Journal of World Prehistory*. 2006; n°19, p.146

⁹⁵ [Traduction Personnelle]

« Iron-working was obviously practiced in the kasar hausa, and this perhaps from an early date (Darling 1988ab), but the question of continuity or discontinuity between these past iron-workers, and the Hausa people who later inhabited the region, remains open. »

« Au cours des quatre derniers millénaires, la modification des régimes pluviométriques a provoqué une oscillation de la ligne de la mouche tsé-tsé du nord au sud dans bande d'environ 200 kilomètres de large entre 10° et 15° de latitude nord. »⁹⁶

Cette bande entre 10° et 15° de latitude nord, elle inclut la totalité du Kasar Hausa (du sud de Zaria jusqu'au nord de l'Ader). Et donc je pense qu'au moment où Ogundiran situe la migration tchadique (VIIIème siècle), les conditions écologiques ne permettent pas à des pasteurs de se répandre dans le kasar hausa, au moins sa partie méridionale.

Si migration de pasteurs à partir du bassin du lac Tchad il y a eu, c'est vers le nord, vers a partie septentrionale du pays hausa (Ader), voire vers l'Aïr.

Au niveau du kasar hausa au Nigeria donc, je pense que s'il y a eu une migration à partir du lac Tchad, elle concerne des cultivateurs qui profitent de conditions qui leur sont favorables.

Apparition des premières villes

Certes les traces archéologiques sont limitées concernant cette prière expansion agricole en pays hausa, mais, jointes à ce qu'on sait du climat, elles laissent tout de même entrevoir l'image d'une société agricole qui se développe, qui peu à peu s'empare d'un territoire qu'elle met en valeur, et d'une population qui s'accroît, de hameaux qui deviennent des villages puis des villes, dans un schéma qui rappelle ce qu'on a connu plus tôt dans le bassin du lac Tchad, un schéma qui correspond à celui décrit par Breunig pour les premières sociétés structurées d'Afrique de l'ouest.

Cette population, peut ainsi, comme l'avaient fait les habitants de Zilum bien avant, dégager des surplus qu'elle stocke dans des greniers, et comme cela avait été le cas à Zilum, elle éprouve le besoin de se défendre et pour cela elle entoure ses villes de fortifications - ce qu'on appelle, en hausa, les biranes.

Cela dit, le processus est mal connu au point de vue archéologique. Akin Ogundiran note :

« A l'ouest du bassin du Tchad, les premières étapes du développement socio-politique du pays hausa sont archéologiquement presque inconnues. »⁹⁷

96 [Traduction personnelle]

“ The spread of pastoralism in south of the Sahara was inhibited by the tsetse fly the vector for sleeping-sickness which inhabits savanna-woodland ecologies receiving more than ca 1000 mm of annual rainfall. During the past four millenia changing rainfall patterns have caused the tsetse-fly line to oscillate north and south within an approximately 200-kilometer-wide belt between 10° and 15°N “

BROOKS, George, A Provisional Historical Schema for Western Africa Based on Seven Climate Periods (ca. 9000 B.C. to the 19th Century).. In: *Cahiers d'études africaines*, vol. 26, n°101-102, 1986. Milieux, histoire, historiographie. pp. 43-62.

97 [Traduction personnelle]

“West of the Chad Basin, the early trajectories of sociopolitical development in Hausaland are archaeologically almost unknown“

Ogundiran, A., 2005. Four millennia of cultural history in Nigeria (ca. 2000 BC–AD 1900): archaeological perspectives. *Journal of world prehistory*, 19(2), p.146

De quand datent les premières agglomérations fortifiées ?

Comme on l'a vu dans la section consacrée à l'archéologie, les sites (Kufan Kanawa au Niger, Kargi dans la région de Zaria) semblent dater de la première moitié du second millénaire.

Ce qui est tardif, et correspond à la date du contact avec l'islam, et de la mise en place du commerce. Ce qui explique qu'il y ait ce débat sur l'importance relative des fondements agricoles et de ces facteurs externes (commerce et islam) dans l'explication de la montée en puissance des cités hausas.

Quoiqu'il en soit, Anne Haour et Beneditta Rossi insistent sur le fait que la naissance et la montée en puissance des cités-états n'auraient sans doute pas été possibles sans la présence d'un arrière pays pour leur assurer un approvisionnement en produits essentiels.

Pour résumer, un scénario plausible

dans les premiers siècles du 1er millénaire, la région correspondant au kasar hausa est relativement vide de population. Les conditions climatiques étant dures, les populations sahariennes venant du nord se sont réfugiées près des zones disposant d'eau (lac Tchad, fleuve Niger, certaines survivent encore dans l'Aïr et Azawagh), et ont délaissé la région qui constitue aujourd'hui le kasar hausa. Il peut y avoir quelques habitants dans sa partie méridionale, probablement nomades, chasseurs-cueilleurs, peut-être pratiquant une certaine forme d'agriculture et la métallurgie du fer.

Les conditions climatiques s'améliorant dans la seconde moitié du millénaire, le kasar hausa se révèle alors être un espace disponible, où peut s'étendre progressivement une population maîtrisant l'élevage et une culture de plantes diversifiées - compétences acquises depuis longtemps près du lac Tchad au moins. L'élevage n'est peut-être possible que dans les régions les plus au nord, parce que l'infestation par la mouche tsétsé a dû remonter, ce qui incite les éleveurs à aller dans cette direction.

Si on suppose que cette population est partie du lac Tchad, et qu'elle parle un proto-hausa, on a un schéma du type de celui décrit par Sutton, mais alors que Sutton parle d'une progression d'est en ouest, on décrit là une extension qui va plus loin vers le nord.

C'est le succès de ces agriculteurs qui conduit à l'appropriation d'un territoire assez vaste, puis au développement de villages et de villes qui, comme 1000 ans auparavant à Zilum, finissent par s'entourer de murailles pour se défendre.

Quand les conditions climatiques commencent à se renverser, à partir du XIe siècle où revient un climat instable marqué par des épisodes de sécheresse, les populations noires qui habitaient encore l'Aïr migrent lentement vers le sud. Sur leur route, elles rencontrent des Hausas dont elles adoptent la langue.

L'Ader, au nord ouest du pays hausa actuel, région reculée, est un refuge à l'abri des influences extérieures. Moins sujette aux contacts, en particulier aux liens commerciaux qui commencent à s'établir, la langue hausa y acquiert une plus grande diversité que ce qu'elle connaît ailleurs, où les échanges commerciaux favorisent une certaine uniformisation de la langue pratiquée.

Histoire croisée des Touaregs et Hausas

Parce que le commerce joue un rôle fondamental dans la société hausa, aborder l'histoire économique des Hausas, implique de ne pas se contenter d'une étude focalisée sur le monde hausa, et conduit à décentrer le regard, à changer d'échelle pour voir ce qui se passe au niveau régional. L'histoire d'un peuple commerçant implique de regarder ses relations avec les peuples avec lesquels il est en contact et entretient des relations.

L'importance du commerce trans-saharien conduit évidemment à considérer en premier lieu les relations entre Hausas et Touaregs, qui d'une part contrôlent les routes du commerce transsaharien, et d'autre part dépendent des Hausas pour se fournir en biens dont ils ont besoin.

Comme le dit Finn Fuglestad dans son ouvrage « A History of Niger » : « *L'histoire du sud sédentaire ne peut manifestement pas être traitée de manière isolée de celle du nord et des Touaregs* »⁹⁸.

Une idée essentielle qui va émerger, c'est qu'en dépit des conflits nombreux qui ont pu exister, la relation entre nomades du nord et sédentaires au sud se caractérise en définitive par le fait qu'elle a permis des échanges commerciaux (et partant, culturels) soutenus, à longue distance. Plus, il y a une forme d'intégration économique entre monde sédentaire et nomade.

Historiographie des relations Touaregs-Hausa

Les relations entre les Touaregs et les Hausas sont relativement bien documentées tant par les sources historiques que par les études qui leur ont été consacré. C'est une thématique qui a fait l'objet de plusieurs études historiques.

Longtemps, les historiens réduisent l'histoire des relations Hausas-Touaregs à une histoire conflictuelle - razzias et pillages d'une part, contrôle du commerce transsaharien d'autre part.

L'explorateur allemand Heinrich Barth au XIXe siècle fait exception qui comprend que les Touaregs et les Hausas interagissent au sein d'un système économique étendu : celui du Soudan Central.

Le capitaine Urvoy considère que, dans la relation entre nomades et sédentaires, il y a un avantage aux populations touaregs, parce qu'elles contrôlent la route transsaharienne et qu'elles sont un intermédiaire indispensable : « *ces rapports entre peuples nomades et sédentaires auraient été moins façonnés par une nécessité vitale d'échanger des produits dont chaque groupe aurait été sans*

⁹⁸FUGLESTAD, FINN, A History of Niger, 1850-1960, African Studies Series, p.26

cela privé que par des rapports de force favorables aux nomades. Ceux-ci étaient les indispensables intermédiaires de ces circuits d'échanges dont ils maîtrisaient l'ensemble de la chaîne»⁹⁹

Gerd Spittler, dans les années 80, considère que les conflits sont moins importants que l'intérêt commun à ce que le commerce puisse se faire : on a affaire à une forme d'intégration d'un espace économique plus qu'à une zone conflictuelle : « *Les Kel Eweys contrôlent la piste transsaharienne entre Ghat et Kano. De plus, et c'est bien plus important pour eux, ils contrôlent la plus grande partie du commerce de sel entre Bilma, l'Aïr et le pays Hausa... Je voudrais démontrer dans cette conférence que l'Aïr et le pays Hausa forment une entité économique et culturelle*»¹⁰⁰

Idée avancée par Finn Fugelstad nous verrons, en particulier avec Paul Lovejoy, que l'économie régionale repose sur l'interaction et la complémentarité de deux secteurs économique :

- l'économie de la savane d'une part
- L'économie du désert d'autre part.

Bases de l'économie régionale du Soudan Central.

Des intérêts mutuels

« L'économie régionale était constituée de deux principaux secteurs géographiques divisés par la frontière écologique sahélienne, mais reliés par de forts courants d'échanges. La spécialisation était la base de cet échange, les populations du désert fournissant le sel, les dattes, l'abattage et le transport des animaux, et apportant également à la savane l'expérience du commerce et de la production artisanale. De la savane provenaient en retour les céréales et les produits de l'artisanat des villes hausas. Plus important encore, la savane servait de refuge aux populations du désert en période de sécheresse, ce qui permettait aux sociétés du désert de ne pas avoir à subvenir aux besoins d'une partie de sa population en période de pénurie.¹⁰¹»¹⁰² [Traduction personnelle]

⁹⁹ BERNUSSOU, Jérôme. Chapitre VI. Nomades et sédentaires : les relations entre les peuples du Nord et du Sud nigérien In: Histoire et mémoire au Niger: De l'indépendance à nos jours [online]. Toulouse: Presses universitaires du Midi, 2009

¹⁰⁰ Spittler, GERD« Études sur le mouvement caravanier entre l'Aïr, Bilma et Kano de 1850 à 1950 », Mu Kara Sane, 1984, vol. 3-fasc. 1, p. 1.

¹⁰¹ [Traduction Personnelle] "The regional economy [consisted of two principal geographical sectors divided by the Sahelian ecological frontier, but linked by strong currents of trade. Specialization was the basis of this exchange, with the desert people supplying salt, dates, slaughter and transport animals, and also bringing to the savanna experience in trade and craft production. From the savanna in turn came grain and the products of the craft industries of the Hausa towns. Most important of all, the savanna served as a haven for desert people in times of drought, allowing desert societies to slough off excess population in times of scarcity."

BAER, Stephen Economic History and Development : Drought and the Sahellian Economies of Niger Economic History, no. 1, 1976, p.3

Paul Lovejoy et Stephen Baier mettent au coeur de leurs analyses les interactions entre l'économie de la savane (les Hausas et Kanuri) et l'économie du désert (les Touaregs). Les deux historiens montrent l'imbrication de ces deux économies : « *L'examen de l'économie précoloniale du Soudan central permet de constater que les régions du sud du désert et du Sahel étaient étroitement intégrées à la région de peuplement hausa dans la savane.* »¹⁰³. [Traduction personnelle]

Ces deux mondes, les mondes nomade et sédentaire, sont complémentaires et chacun trouve son compte dans le commerce avec l'autre partie. C'est d'ailleurs ce que souligne Camille Lefèvre dans « *Frontières de sables et Frontières de papiers* » :

« *Les modes de production, adaptés aux différents types de milieux physiques du Sahel et du Sahara, étaient incorporés dans un système d'échanges fondé sur des relations d'interdépendance autour de plusieurs produits, dont le sel, les animaux et les dattes venus du Nord et le mil, les tissus, les produits manufacturés et les esclaves venus du Sud. La complémentarité des zones nord-sud et est-ouest est, alors, structurée par des mouvements réguliers, et le transport est au cœur de l'économie régionale, faisant sa richesse – le déplacement des produits d'un lieu vers un autre permettant de réaliser une plus-value – et sa limite – les moyens de transport étant limités par l'importance du cheptel. Dans ce contexte, les relations à l'environnement sont l'objet de dynamiques liées à la mobilité des écosystèmes en fonction desquels les populations ont établi des stratégies d'adaptation au milieu¹⁰⁴»*

Du point de vue touareg

Paul Lovejoy et Stephen Baier, spécialistes en histoire économique, montrent pourquoi les Touaregs sont impliqués dans l'économie de la savane : leur survie repose pour beaucoup sur les échanges avec le monde hausa.

La seule production de nourriture possible pour les Touaregs dans le Sahara, c'est l'élevage : « *Les Touaregs ont tiré leur subsistance du dur environnement du désert, en se spécialisant dans l'élevage. La base de leur économie était le nomadisme pastoral, une forme extrême d'adaptation à*

¹⁰³ [Traduction personnelle] «An examination of the precolonial economy of the Central Sudan yields the important realization that areas of the southern desert and Sahel were closely integrated with the region of Hausa settlement in the savanna.»

Baier, Stephen. "Economic History and Development: Drought and the Sahellian Economies of Niger." *African Economic History*, no. 1, 1976, pp. 1–16

¹⁰⁴ LEFEBVRE, Camille, "Chapitre II. Les pratiques de L'espace : mobilité, contrôle, négociations". *Frontières de sable, frontières de papier: Histoire de territoires et de frontières, du jihad de Sokoto à la colonisation française du Niger, XIX^e-XX^e siècles*. By Lefebvre. Paris: Éditions de la Sorbonne, 2015.

un environnement aride où les rares précipitations étaient très variables à la fois dans l'espace et le temps. »¹⁰⁵ [traduction personnelle]

Les Touaregs pratiquent par ailleurs le commerce. Ils se sont spécialisés entre autre dans les services de transports, et le commerce des produits du désert, notamment le sel.

Cette diversification est nécessaire et bienvenue. Elle apporte des revenus leur permettant d'acheter ce dont ils ont besoin, et elle permet de ne pas reposer sur une seule activité qui comporte un risque : une sécheresse exceptionnelle peut décimer les troupeaux.

Heinrich Barth note l'importance du commerce du sel : « *De nombreuses vallées de l'Air ou de l'Asbénî pourraient produire beaucoup plus qu'elles ne le font actuellement ; mais comme la quasi-totalité de la production est importée, ainsi que tout le matériel d'habillement, il est évident que la population ne pourrait pas être aussi nombreuse qu'elle l'est, si elle n'était pas soutenue par le commerce du sel de Bilma, qui fournit à la population les moyens de faire un troc avantageux avec les Hausas.* »¹⁰⁶ [traduction personnelle]

Cela dit, les activités des Touaregs dans le Soudan Central ne se cantonnent pas au simple commerce du sel et à la gestion des routes transsahariennes. Ils contrôlent, dans un système de type féodal, des régions de la savane où est pratiquée l'agriculture (les paysans se plaçant sous leur protection pour éviter les razzias, en général organisées par d'autres groupes touaregs). Ce contrôle indirect de la production agricole des régions de savane constitue une source de revenus majeure pour les Touaregs.

Échanger avec les populations des savanes leur permet de tirer des revenus et des moyens de subsistances complémentaires. Ils complètent leur alimentation de base (essentiellement, le lait) avec les céréales qu'ils se procurent auprès des populations sédentaires (notamment auprès des Hausas). Ces céréales acquises auprès des populations sédentaires se révèlent d'ailleurs indispensables pour assurer leur subsistance : la production de leurs troupeaux n'y suffirait pas. Paul Lovejoy et Stephan Baier le montrent dans l'article « *the Desert-Side economy* » :

« Pendant la saison extrêmement chaude ... lorsque le lait est très rare, la plupart des Touaregs mangent de la bouillie de millet avec un peu de lait ou de sauce ... et les Touaregs qui ne sont pas très riches mangent de la bouillie de millet dans une large mesure toute l'année, de sorte que la

¹⁰⁵ BAIER, Stephen. "Economic History and Development: Drought and the Sahellian Economies of Niger." *African Economic History*, no. 1, 1976, pp. 1-16

« *The Tuareg secured a living from the harsh desert environment by specializing in animal husbandry. The basis of their economy was pastoral nomadism, an extreme form of adaptation to an arid environment where scant rainfall was highly variable in both space and time* »

¹⁰⁶ BARTH, Heinrich; *Travels and Discoveries in North and Central Africa*, vol 1 p.281

quantité de millet nécessaire pour de nombreux camps est d'environ 0,5 kilo par jour et par personne, soit environ 180 kilos par an. »¹⁰⁷ [traduction personnelle]

En outre, les régions de savane sont également perçues par les Touaregs comme des zones de refuge potentielles en temps de sécheresse ou de famine. On en verra des exemples dans la partie consacrée à la reconstruction de la chronologie (en particulier au XVIIIe siècle)

Du côté des Hausas

De l'autre côté aussi ces échanges sont profitables.

Par l'intermédiaire des Touaregs, les Hausas accèdent aux produits du désert (notamment les dattes et le sel). À l'époque médiévale et moderne, le sel, seul moyen de conserver les aliments, est un des produits majeurs du commerce avec le désert. La chronique de Kano nous signale que le sel devient un produit particulièrement recherché dans le monde hausa à partir de la seconde moitié du XVe siècle, sous le règne du sarkin Yakubu (1453-1463) : «*At this time too the Asbenawa came to Gobir, and salt became commun in Hausaland*¹⁰⁸. » À cette époque, le gros de la production du sel émane du Kawar (oasis de Bilma et de Fachi) situé au Nord-Est du Niger actuel, en zone kanuri.

Et puis il y a le commerce transsaharien, dont profitent largement les Hausas, dans la mesure où ils en sont la tête de pont du côté de l'Afrique noire.

Transhumance et commerce Hausa-Touareg

Le commerce avec les Hausas s'inscrit dans le cadre de la transhumance saisonnière des Touaregs. En effet, comme le soulignent Paul Lovejoy et Stephen Baier, les besoins des troupeaux conditionnent les déplacements de ce peuple nomade. C'est entre juin et août qu'a lieu la saison des pluies, et (en principe) des précipitations permettent le verdissement des pâturages des massifs de l'Air, et recharge les points d'eau, ce qui rend plus aisée la traversée du désert. Ainsi, en octobre ou en novembre, des groupes touaregs (de l'Air ou venus du sud) peuvent entreprendre la traversée du Ténéré pour rejoindre les oasis de Bilma et de Fachi. Arrivés là-bas, ils achètent du sel et des dattes. En décembre, dès le retour des caravanes de sel, les Touaregs descendent vers le sud où les conditions climatiques sont favorables au pastoralisme.

¹⁰⁷ Lovejoy, Paul E., and Stephen Baier. "The Desert-Side Economy of the Central Sudan." *The International Journal of African Historical Studies*, vol. 8, no. 4, 1975, p.554 :

« *In the extremely hot season ... when milk is very scarce most Tuareg eat millet porridge with a little milk or sauce ... and Tuareg who are not very wealthy eat millet porridge to a great extent all the year around, so that the necessary amount of millet for many camps is about 0.5 kilo a day per person, or about 180 kilos a year.*

¹⁰⁸ voir PALMER.H.R, « The Kano Chronicle » in *Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, 1908,p 77

L'organisation sociale chez les Touaregs

Il me semble essentiel de faire un point sur l'organisation sociale des Touaregs. En effet, en parler permet de mieux comprendre la façon dont ils interagissent et cohabitent avec leurs voisins hausas. Le succès des Touaregs dans le commerce transsaharien repose sur leur capacité à tisser des réseaux d'échanges et à s'insérer dans l'organisation des sociétés sédentaires.

Ce succès peut s'expliquer par l'organisation sociale et la répartition des tâches dans la société. La société touareg est régie par une hiérarchie pyramidale. Au sommet, il y a les nobles. Finn Fuglestad les compare à des gestionnaires d'entreprises qui investissent dans différentes activités économiques (pastoralisme, transport de produits, escortes de caravanes, etc).

Des groupes de dépendants sont rattachés aux nobles. Au bas de l'échelle sociale, il y a les esclaves (iklan). Puis viennent ensuite les esclaves affranchis (Irewelen). Enfin au dessus de ces catégories sociales, il y a les vassaux (Imrad). Les nobles touareg s'appuient sur ces groupes de dépendants pour assurer leur domination sur un territoire. Les affranchis et les vassaux servent d'intermédiaires dans le cadre des affaires. Ces derniers assurent les déplacements (transports d'animaux, escortes de caravanes) lorsque les nobles passent des contrats avec des marchands nord-africains.

Par ailleurs, il est intéressant de noter que l'aristocratie touareg s'appuie à la fois sur des groupes sédentaires et nomades pour faire fructifier ses activités. Les Touaregs comptent dans leur réseaux des populations non touaregs : *Personnel for the firms was drawn from both sides of the Hausa-Tuareg ethnic frontier, and even included people of Kanuri and North African origin¹⁰⁹*»

Des groupes de dépendants sont présents dans les régions agricoles Hausas.

Appartenance ethnique dans les sociétés touareg et hausa

La question des relations entre Touaregs et Hausas me donne l'occasion de revenir sur celle de l'identité. Les régions en marge du pays hausa sont un lieu de rencontre privilégié entre la culture hausa et la culture touareg. Les frontières culturelles séparant les Touaregs des Hausas tendent dès lors à s'estomper. Il y a souvent métissage entre les deux populations.

Les Bugajés, groupes touaregs parlant hausa, côtoient au quotidien les groupes sédentaires libres. La présence de dépendants dans les régions agricoles hausas est essentielle pour les nobles puisque ces groupes veillent à leurs intérêts. Grâce à la présence de ces groupes (semi) sédentaires, l'accès aux productions agricoles est en partie assurée.

Heinrich Barth et James Richardson s'intéressent à ces populations métissées qui sont en passe d'être assimilés par les Hausas. Barth rapporte :

¹⁰⁹ Lovejoy, Paul E., and Stephen Baier. "The Desert-Side Economy of the Central Sudan." *The International Journal of African Historical Studies*, vol. 8, no. 4, 1975, p. 554.

But there is another class of people not so numerous, indeed, in A'sben itself as in the districts bordering upon it : these are the Buzawe or Abogelite a mixed race, with generally more marked Berber feature than the Kel-owi, but of darker color and lower stature, while in manners they are generally very debased, having lost almost entirely that noble carriage which distinguished even the most lawless vagabond of pure Targi blood. These people who infects all the region southward and southeastward from A'sben are the offspring of Tawarek with black people and may belong either to the Hausas or the Songhay race¹¹⁰.

Richardson dit de même : *«These two countries of Gouber and Maradee are now in alliance against the Sultan of Sakkatou of the Fellatahs, and mutually inflict razzias upon one another. Tesaoua is in close connexion with these ancient Kohlan countries, and is, indeed, a province of Maradee. There are mixed up with the population a number of people, emigrants from Aheer, called Buzai; but these Aheer Tuaricks have lost both their language and nationality, retaining merely the name, to denote their origin »¹¹¹*

Nous avons là un nouvel exemple de la capacité d'assimilation de la société hausa. Ce processus d'assimilation est néanmoins graduel et reste parfois limité. En lisant Barth et Richardson, nous avons l'impression que ce groupe est à la croisée de deux cultures et de deux modes de vie différents. Ils ne parlent pas touareg mais pourtant gardent certains traits culturels propres à la culture de leurs patrons.

Rôle des Touaregs dans les zones de peuplement hausa

Comme le fait remarquer Finn Fuglestad, l'histoire des Touaregs peut (du moins en partie) se résumer à une longue « *migration continue vers le sud* ». ¹¹² La plupart des mouvements suivent le même schéma : un nouveau groupe (ou une nouvelle confédération) pousse les groupes déjà établis hors du désert. Ces derniers trouvent refuge dans les régions plus au sud et favorables au pâturage.

On notera, en lien avec la dégradation du climat, déjà bien avancée au XVIIe et au XVIIIe siècle, des changements dans les pratiques et dans le mode de vie des Touaregs. Certains groupes finissent par se sédentariser et s'établir à plein temps dans les zones propices à l'agriculture et l'élevage (Damergu, région du Gobir Tudus etc).

Un point important qu'il faut discuter ici concerne la place des Touaregs dans les zones agricoles sédentaires hausas. Les régions en bordure du désert (notamment le Damergu et l'Alokos) sont

¹¹⁰BARTH, Heinrich, Travels and discoveries in North and Central Africa: being a journal of an expedition undertaken under the auspices of H.B.M.'s Government in the years 1849-1855, Volume 1 p281 :

¹¹¹ RICHARDSON, JAMES, Narrative of a mission to Central Africa : performed in the years 1850-51 : under the orders and at the expense of Her Majesty's government, p 105

¹¹²FUGLESTAD, FINN, a History of Niger, Afrucab Studies Series, p. [traduction personnelle] : "is partially that of a continuous migration southward »

particulièrement attrayantes pour les Touaregs. Djibo Hamani le dit de la façon suivante : *Prolongement naturel de l'Ayar, le Damargu exerçait une sorte d'attraction sur les tribus Touareg pour diverses raisons parmi lesquelles D. Hamani et al. (1999, p.102) énumèrent «la proximité géographique, l'abondance des pâturages, la faiblesse du peuplement et l'absence d'une autorité centrale structurée»*. Ces territoires fertiles suscitent la convoitise des Touaregs qui cherchent à se constituer des « véritables zones d'influences ». Les différents groupes s'affrontent pour le contrôle de villages isolés. Dans ces espaces en marge, grâce à leurs suprématie militaire, les Touaregs arrivent à imposer leur domination sur les communautés fermières.

Les grandes familles Touaregs s'attribuent ainsi des droits sur de nombreux villages éparpillés et se constituent ainsi des fiefs. Face à l'insécurité qui règnent dans les villages en bordure du désert, les sédentaires établis dans ces régions se soumettent parfois volontairement à un groupe touareg en échange de leur protections.

Les nouveaux groupes structurent l'organisation de l'économie de ces régions, comme on va le voir au travers de quelques exemples.

Les traditions notent l'arrivée des Kel-Owi, dans le Damergu au cours du XVIIIe siècle. Ce groupe touareg a été chassé de l'Aïr par d'autres confédérations touareg. Finn Fuglestad note que la sphère d'influence des Kel-Owi « *s'est déplacée vers le sud et a englobé la région relativement fertile de Damergu, par laquelle passait la nouvelle route commerciale d'Agadez à Zinder* »¹¹³

Cette région, habitée principalement par des populations hausa et dagra, est devenue sous l'impulsion des Kel-Owi « *le grenier à grain du monde touareg* ». Ce groupe fait de cette zone une région prospère qui attire de nombreux migrants. Ils encouragent l'installation de communautés d'agriculteurs libres. Finn Fuglestad constate que ces communautés d'agriculteurs qui bénéficient de la protection de ces groupes touareg « *turned Damergu into a région with a considerable grain surplus* »¹¹⁴

On note un mode de gestion assez similaire dans le Gobir Tudus. Dans les années 1770, le Gobir Tudus est un espace où affluent de nombreux groupes touaregs. Parmi eux, un groupe se distingue particulièrement : les Kel Gress. Tout comme les Kel-Owi, ce groupe met également en oeuvre une politique de valorisation du territoire. Fuglestad décrit la politique économique menée par les Kel Gress de la manière suivante :

« les Kel Gress ont fait de Gobir Tudus une région prospère qui a attiré des migrants venus de loin, déclenchant ainsi une migration interne massive. De vastes étendues de terres jusqu'alors sauvages et sur lesquelles les Imajeghen avaient acquis des droits de propriété, furent défrichées et mises en

¹¹³ FUGLESTAD, FINN, A History of Niger p.32 : [Traduction personnelle] : "the sphere of influence of the Kel Owi shifted southward and came include the relatively fertile region of Damergu through which passed the next trade route from Agadez to Zinder"

¹¹⁴ FUGLESTAD, FINN, A History of Niger, p.32

culture par les esclaves affranchis ou les Ighawellan et autres clients »¹¹⁵ À la différence des Kel-Owi, les Kel Gress s'appuient beaucoup sur leurs dépendants (les affranchis et les esclaves).

¹¹⁵FUGLESTAD, Finn, a History of Niger, p.29 ; [Traduction Personnelle] :

« *the Kel Gress turned Gobir Tudu into a prosperous region which attracted immigrant from far away, setting a motion a wholesale internal migration. Wide tracts pf land, hitherto wilderness over which the imajeghen had acquired rights of ownership were cleared and brought under cultivation by « the freed slaves » or Ighawellan and other client. »*

Chronologie

Introduction

Après avoir répertorié et étudié les informations issues à la fois des sources historiques et les travaux de paléoclimatologie, je suis arrivée à la trame chronologique suivante.

Seconde moitié du premier millénaire jusque fin XIe siècle

Les données de paléoclimatologie suggèrent que le processus de formation de l'espace hausa pourrait avoir débuté lors de la seconde moitié du premier millénaire après JC, comme on l'a vu dans la partie origine. Les articles de paléoclimatologie s'accordent en effet sur le fait qu'une grande partie de la région sahélienne connaît entre le VIIIe et le XIe siècle une période où les conditions climatiques sont favorables, et en conséquence propices à l'agriculture. Vernet et Maley notent : « *At that time, the Sahel was a very favorable place for agriculture and herding, with fewer risks of aridity than the previous millennium* »

Maley et Brooks ne sont pas totalement d'accord en ce qui concerne la date de début de cette période humide. Par ailleurs, il y a des différences selon les régions. Pour le delta intérieur du Niger, Maley la fait commencer au VIIIe siècle. Dans le bassin du lac Tchad, et toujours selon Maley, elle débiterait bien avant, vers le VIe ou VIIe siècle. Chez Brooks, cette phase climatique serait plus ancienne : IVe siècle.

Ils s'accordent pour dire que la période s'étalant de -300 à +300 est en tout cas très aride, encore plus que tout ce qu'on a pu connaître depuis. Il y a donc eu un renversement suite auquel, pour plusieurs siècles, le Sahel est redevenu une région favorable à la fois à l'élevage et la culture.

C'est ce qui explique qu'ont pu se constituer et prospérer, au cours de cette période, des sociétés agricoles, dans le delta intérieur du Niger comme dans le bassin du lac Tchad, puis les premiers royaumes sahéliens, comme le Kanem à partir du VIIIe siècle.

Il est donc parfaitement vraisemblable que les sociétés agricoles qui ont donné naissance aux cités états hausas aient commencé leur développement durant cette période.

fin XIe- XIIe siècle

Amorce d'un changement climatique, brèves périodes d'aridité

Après des conditions climatiques optimales du VIIIe au XIe siècle, Maley et Vernet repèrent un changement au cours du XIe siècle : de brefs épisodes d'aridité touchent tout le nord de la région sahélienne, tant le Mali que le bassin du lac Tchad.

Maley et Vernet relèvent un épisode particulièrement notable : « *La plus importante en termes d'impact historique est peut-être intervenue dans la seconde moitié du siècle, sans doute autour des années 1070, à la fois à l'ouest et vers le centre de la zone sahélienne.* »

Des mutations culturelles et politiques importantes, telles que l'affirmation d'un nouveau groupe ou d'une nouvelle dynastie sur un territoire, semblent pouvoir être imputés à ces oscillations, qui auraient donc eu un impact parfois crucial sur l'histoire du Sahel. C'est du moins ce que rapporte Maley au sujet de la Mauritanie et du Kanem.

Ces épisodes de sécheresse touchent des sociétés qui, après plusieurs siècles de climat favorable, ne sont certainement pas préparées. On conçoit donc bien que les effets aient pu être très déstabilisateurs.

Pour ce qui est de notre région, on a pas de sources nous permettant de faire de rapprochement, sauf pour un point : il s'agit de migrations de l'Aïr vers le sud, mentionnées dans les chroniques d'Agadez.

Or, comme on va le voir, les conditions climatiques en Mauritanie, au Kanem et dans l'Aïr ont de bonnes chances d'être semblables.

Donc nous allons commencer par dire un mot des régions étudiées par Maley et Vernet (à savoir Mauritanie et Kanem), avant de voir ce que l'on peut en déduire pour l'Aïr.

Mauritanie

Maley et Vernet notent qu'à partir du milieu du XIe siècle « *Awdaghost a commencé à être affectée par la baisse des précipitations, même si la pression anthropique a probablement joué aussi un rôle* ». Ils mettent en relation cette situation climatique avec les événements politiques qui touchent la région :

« *Sur le territoire de l'actuelle Mauritanie, les Almoravides, mouvement politico-religieux sunnite né dans le milieu sanhadja (en particulier chez les Lamtouna), deviennent une force essentielle dans la région au milieu du siècle. En 1054-1055, ils s'emparent à la fois de Sijilmassa, au nord, et d'Awdaghost, au sud, ce qui leur offre le contrôle de l'un des principaux axes d'échanges à travers le Sahara. Peu après, dans les années 1070, ils semblent avoir eu une influence notable sur le*

royaume de Ghana même si ce point, assez obscur, fait l'objet de débats¹¹⁶. Au-delà des aspects géopolitiques, l'expansion et l'influence des Almoravides sont peut-être liées à un bref épisode aride. »¹¹⁷

Kanem

Parallèlement aux événements subvenues en Mauritanie au cours de cette deuxième moitié du XI^e siècle, Maley et Vernet notent qu'au Kanem, le renversement de la dynastie en place peut également être liée à la brève phase aride survenue dans la région sahélienne.

Ces deux événements survenus en des points éloignés semblent suggérer que ce bref épisode climatique a touché un vaste espace. Qu'en est-il dans l'Aïr ?

Déduction du climat l'Aïr de celui de la Mauritanie et du Kanem

Mais que savons nous des conditions climatiques en Aïr à la même époque? En absence de données de paléoclimatologie, à priori rien. Mais Aïr, Mauritanie et Kanem sont à des latitudes voisines, et l'Aïr est entre les deux. Si une détérioration se fait sentir à la fois en Mauritanie et au Kanem, il y a une forte probabilité qu'il en soit de même en Aïr. Djibo Hamani fait un raisonnement similaire en comparant les anciennes capitales du royaume du Ghana (en Mauritanie) et l'Azawagh (voisin de l'Aïr) :

« Cette région est en effet située à la latitude des anciens centres de Ghana, d'Awdagost, de Walata et nous savons que la situation pluviométrique de la Mauritanie du Centre et du Sud s'est fortement dégradée depuis les premiers siècles de ce millénaire. Il a probablement été de même pour le Sahel nigérien. Les populations qui y vivaient ont dû être confrontées à des difficultés d'ordre climatique peut-être avant que la pression touareg ne précipita leur mouvement vers le sud »¹¹⁸

(Hamani se contente du climat en Mauritanie pour inférer celui de l'Azawagh : nous avons dans notre cas un élément supplémentaire, qui est la situation au Kanem, qui vient renforcer la déduction : l'Aïr est pris en tenaille entre deux sécheresses !)

Fin de cette période d'instabilité

Pour Maley, cette période d'instabilité climatique prend fin, dans le bassin du lac Tchad, au XII^e siècle. Il note le retour d'une phase humide, avec de bonnes pluies dans la région (il parle bien de la région du lac, pas des zones qui l'alimentent) :

¹¹⁶ MALEY, Jean, VERNET, ROBERT, Peuples et évolution climatique en Afrique nord-tropicale, de la fin du Néolithique à l'aube de l'époque moderne p.

¹¹⁷ ¹¹⁷ MALEY, Jean, VERNET, ROBERT, Peuples et évolution climatique en Afrique nord-tropicale, de la fin du Néolithique à l'aube de l'époque moderne p.

¹¹⁸ voir HAMANI, Djibo, l'Adar Précolonial (République du Niger), p 26

«Les données polliniques obtenues sur la carotte de Baga-Sola montrent qu'au XIIe siècle, la végétation sahélienne autour du lac Tchad était nettement plus développée qu'actuellement, et donc associée à des pluies régionales plus importante»

Il note le même phénomène pour le delta intérieur du Niger.

La chronologie de Maley ne s'accorde pas en revanche avec celle de Brooks (qui concerne, rappelons le, la région de Sénégambie située plus à l'ouest). Nous sommes une fois de plus confrontés à un décalage entre les deux chronologies. Chez Brooks, la période d'aridité se poursuit jusqu'au XVe siècle.

Quoiqu'il en soit, le XIe siècle, pour l'un et l'autre, est une période marquée par des moments de grande aridité, qui semblent avoir touché une grande partie de la région sahélienne.

Ces éléments nous laissent envisager que la région qui nous intéresse en a été affectée.

Impact de ces oscillations arides

Le XI eme siècle, avec ces périodes d'aridité, semble donc être un moment de bascule, ou du moins, annonciateur de l'assèchement qu'on va connaître par la suite, à coup sûr à partir du XIIIeme siècle.

L'impact des épisodes de sécheresse peut avoir été assez traumatique pour les sociétés concernées - plus que celui qu'auront, par la suite, des sécheresses devenues (hélas) habituelles : c'est qu'on est là au sortir d'une phase où le climat était clémente. Les populations n'étaient donc probablement pas préparées à faire face à ces dérèglements.

On sait qu'il y a eu des migrations nord-sud à partir de l'Aïr. Ceci me conduit à penser qu'il y a pu y avoir de premières vagues de migrations dès le XIe siècle.

Début des migrations nord-sud

Si, comme nous l'avons déjà dit plus haut, les origines du monde hausa sont très peu documentées dans les sources écrites, il n'en reste pas moins que la chronique d'Agadez nous signale la présence de populations noires dans l'Aïr, qui auraient été délogées par l'arrivée des Touaregs : « *Quatre tribus : les Itissines, les Ijadaranines, les Iza'aranes et les Ifa-da Unes, sortirent du pays d'Aoudjila et chassèrent les tribus noires de l'Aïr.* »¹¹⁹

La chronique ne nous fournit aucune indication sur l'ethnie de ces populations. Les traditions touaregs et azna affirment par ailleurs que les Hausas étaient les premiers habitants de l'Aïr, mais on ne peut avoir de certitude. Toujours est-il qu'ils étaient noirs, et qu'ils ont quitté la région pour descendre vers le sud.

¹¹⁹ voir URVOY, Yves. « Chroniques d'Agadés » in *Journal de la Société des Africanistes*, vol 4 n°2, p154

La chronique ne livre pas plus d'information sur la période au cours de laquelle se serait déroulée l'arrivée des Touaregs. Mais plusieurs auteurs et historiens la font débiter au plus tôt au XIe siècle. C'est le cas d'Yves Urvoy :

« Les Touaregs, venus surtout de Tripolitaine (Aoudjila) et en partie du Hoggar, y apparurent à une date indéterminée mais qui ne peut descendre plus bas que le XIe, ils mirent en tout cas très longtemps à dominer le pays et leur triomphe ne fut complet qu'à la fin du XIVe siècle. Une partie des Noirs fut soumise et forma le fond des captifs des Touaregs, Bellas ou Bouzous ; la plus grande partie formant le peuple des Gobirs émigra vers le sud et finit par s'installer dans l'actuelle région de Madaoua. Ils ne cessèrent dans ce nouvel habitat de lutter avec les Touaregs et leur nom revient fréquemment dans les chroniques. »¹²⁰

D'après la chronique, le repli des Hausas n'aurait été causé que par la pression touareg. La question climatique ne doit cependant pas être écartée, car le mouvement migratoire a bien pu être (en partie) motivé par la dégradation climatique.

XIIIe siècle : phase aride

Pour le siècle suivant, il y a un consensus. Les deux chronologies mettent en évidence une phase d'aridité qui semble toucher de nombreuses régions d'Afrique de l'Ouest y compris le bassin du lac Tchad et le delta intérieur du Niger. Les deux auteurs notent d'ailleurs de nombreux phénomènes migratoires. Maley constate que cette phase d'aridité semble avoir plus particulièrement impacté la zone nord sahélienne. Il note ainsi qu'au cours du XIIIe siècle, « *un hiatus s'est produit dans l'occupation de la ville d'Awdagost* ». En s'appuyant sur les sources, il constate que l'empire du Ghana connaît une phase de déclin au XIIIe siècle.

Plus proche de notre région, on constate une vague migratoire de Zarmas jusqu'alors implantés dans l'Azawagh en direction du sud-ouest. Comme nous l'avons vu plus haut, le fait que les anciens centres de Ghana soient situés à la même latitude nous incite à penser que l'Aïr a été également impacté par cette période d'aridité. Il est donc fort probable que de nouvelles vagues de migrations vers les zones hausas plus au sud ont résulté de cette phase aridité. Selon Maley, cette phase d'aridité prend fin au XIVe siècle. En revanche George Brooks soutient que cette période d'aridité se poursuit bien au delà du XIVe siècle.

XIVe siècle : conditions plutôt favorables

Selon Maley le XIVe siècle est une période marquée par des conditions plutôt favorables. Comme nous l'avons dit plus haut, la chronologie de Maley ne coïncide pas avec celle de Brooks qui évoque un épisode aride qui perdure (sans interruption) jusqu'au XVIe siècle.

¹²⁰ URVOY, Yves. « Chroniques d'Agadés » in *Journal de la Société des Africanistes*, vol 4 n°2, p149

Dans l'histoire du monde hausa, le XIV^e siècle est une époque charnière, où le monde hausa se trouve engagé dans des contacts à longue distance. En témoignent les dates probables pour l'arrivée de l'islam en territoire hausa, et les tombes de Durbi Takusheyi (voir la section sur l'archéologie), qui montrent clairement que dès cette époque, le monde hausa commence à être intégré dans le commerce transsaharien.

Je ne trouve pas d'élément flagrant dans les sources à ma disposition à mettre en lien avec les conditions climatiques.

De manière générale, les sources décrivent un monde qui a l'air plutôt prospère, et qui pratique effectivement le commerce. C'est le cas dans les récits de Ibn Battuta (il parle du cuivre transporté de Taccada vers le Gobir, « *situé à une quarantaine de kilomètre de Taccada* » - ce qui laisse entendre que le Gobir, dont la localisation a changé, était encore situé dans l'Aïr). C'est aussi le cas dans la chronique de Kano qui note des premiers contacts avec d'autres régions d'Afrique de l'Ouest sous le règne de Yaji (1349-1385). Le règne de Yaji est marqué par l'arrivée des marchands Wangaras qui apportent avec eux l'islam et qui pourraient avoir joué un rôle dans la constitution des réseaux de commerce avec le monde hausa. Les sites de l'ancien royaume du Kebbi ont dévoilé des artefacts similaires à ceux qu'on trouve dans les sites du Mali.

Néanmoins, les sources historiques laissent penser qu'à la fin du XIV^e siècle, les conditions climatiques se dégradent. On le voit notamment dans le bassin du lac Tchad. Le Diwan évoque l'arrivée d'un nouveau peuple qui séjourne à l'Est du Kanem, les Bulalas, et qui provoquent l'expulsion des souverains du Kanem.

XV^e siècle : un épisode très aride au nord

Les chronologies de Maley et de Brooks s'accordent. Il semblerait qu'au cours du XV^e siècle une grande partie des régions d'Afrique de l'ouest soient touchées par un épisode particulièrement aride. Cet épisode a particulièrement concerné le bassin du Tchad. Cet épisode y a été tellement aride que le lac a semble-t-il été pendant un temps complètement asséché (il n'est pas complètement clair si l'assèchement a effectivement été complet ou pas. Maley parle parfois d'un assèchement complet, parfois d'un assèchement de sa partie méridionale) :

« Vers le début du XV^e siècle, le climat s'est dégradé à nouveau. Les écoulements du Chari et du Logone ont fortement diminué, et ils ont été si faibles vers le milieu du siècle que la partie méridionale du lac Tchad s'est complètement asséchée. » ¹²¹

Notons que la période d'aridité qui sévit dans le bassin du lac Tchad coïncide avec celle qui sévit dans le delta intérieur du Niger. Les archéologues notent durant cette période : « *l'abandon des habitats dans le Mema et de la majorité des sites au sud du delta intérieur, dont Jenné.-Jeno, de*

¹²¹ MALEY, Jean, VERNET, Robert, *Peuples et évolution climatique en Afrique nord-tropicale, de la fin du Néolithique à l'aube de l'époque moderne, Afrique, débats, méthodes et terrains*

même que des sites du Gourma. »¹²² Maley pense par ailleurs que cette période d'aridité expliquerait le déclin du royaume du Ghana qui survient au milieu du XVe siècle.

Le XVe siècle est pour beaucoup de sociétés d'Afrique de l'Ouest une période importante. Au Sahel le XVe siècle est une période agitée, marquée par les migrations nord-sud, des crises politiques et économiques causées par l'assèchement climatique. On le voit en premier lieu dans le bassin du lac Tchad.

Bassin du lac Tchad : déclin du Kanem, naissance du Bornou

Nous avons vu au cours de la période précédente qu'à la fin du XIVe s'amorce pour le Kanem une phase de déclin. Sous le règne du souverain Omar Ibn Idris (1382-1387), les Seyfuwa sont chassés de l'est de Lac Tchad. Ils sont contraints de s'établir à l'ouest. Les Kanouri ne sont pas au bout de leur peine. Le Diwan montre que la lutte contre les Bulalas se poursuit. En outre on constate que le XVe siècle est aussi marqué par des guerres. Maley résume ainsi la situation : « *Il semble donc y avoir eu au Bornou au 15e s., jusqu'à l'avènement du sultan Ali, une période de marasme et de déclin.* »¹²³

C'est une période d'errance pour le Bornou, qui change plusieurs fois de capitale (dans l'ordre : Garumélé, Garumaru, Garu Kimé) Gasugarmo). Ces changements semblent être liés au contexte climatique dégradé.

Landeroin nous rapporte en effet la chose suivante :

*«De Birni Njimé, les Toubbas n'allèrent pas directement au Bornou où régnaient les Sos : ils s'installèrent d'abord à Woudi ou Garou m'Melé (Garumelé) sur la rive occidentale du Tchad et y restèrent trois ans d'après les uns, ou huit ans d'après d'autres. Ils ne tardèrent pas, en effet à trouver cette région très malsaine : ils avaient fréquemment la fièvre et la mortalité était très grande chez les vieillards. Sur ces entrefaites, une femme magoumi vient se plaindre à Ali Ben Dounama que des Touaregs avait pillé son village et qu'en réponse à ses récriminations ils avaient dit : « Si ton chef peut se contenter de boire du sable, il pourra venir dans notre pays pour te venger mais s'il ne peut se passer d'eau nous ne le craignons pas »*¹²⁴

Le récit rapporté par Landeroin nous donne des informations intéressantes sur la situation du Bornou au milieu du XVe siècle. Le récit laisse entendre que les souverains bornouans sont à la recherche d'un territoire viable où les conditions climatiques et environnementales sont favorables.

¹²² MALEY, Jean, VERNET, Robert, Peuples et évolution climatique en Afrique nord-tropicale, de la fin du Néolithique à l'aube de l'époque moderne, Afrique, débats, méthodes et terrains

¹²³ - MALEY, Jean, *Études palynologiques dans le bassin du Tchad et paléoclimatologie de l'Afrique nord-tropicale : de 30000 ans à l'époque actuelle*, Office de la recherche scientifique outre-mer, 1981, p.68

¹²⁴ voir LANDEROIN, «Notice historique» in TILHO, Jean M, Documents scientifiques de la Mission Tilho, 1906–1909, Volume 2, 1911, p.355

Le Manuscrit A des chroniques d'Agadez semble rejoindre sur ce point le récit de Landeroin. Ces deux sources se réfèrent aux événements ayant conduit à la création de la nouvelle capitale du Bornou dans la deuxième moitié du XV^e siècle : N'gazargamo.

Dans une note de bas de page, Urvoy contextualise le document :

« La dynastie Kanouri était bien jusqu'au XV^e siècle installée dans le Kanem avec capitale à N'guigmi. A cette époque, à une date imprécise, elle fut chassée et partit pour le Bornou à l'ouest du Lac Tchad. Quant à la date de la fondation par Mai-Ali-Ghazi-Dounamani de N'gazargamou en 1470 elle est certaine. Cette ville resta la capitale du Bornou jusque vers 1810. Birni-Bornou veut dire en haoussa : la forteresse du Bornou et désigne souvent les capitales: Birni-n'-Konni, Birni-n'-Ader. etc. N'gazargamou est bâtie sur les bords de la Lobé entre les eaux, c'est-à-dire dans les méandres de la rivière. »¹²⁵

Le Manuscrit A donne un point de vue touareg, et donc différent sur ces événements. Nous avons vu plus haut que sous la pression des Bulalas, les souverains du Kanem n'ont guère eu d'autre choix que de s'établir à l'ouest du lac Tchad. Selon le manuscrit, c'est grâce aux Touaregs que le Mai Ali Dounama se serait établi à l'endroit où il fonde sa nouvelle capitale :

«Ils se transportèrent au pays de Kanem, et après qu'ils furent arrivés chez le sultan du Kanem, la tribu des Saoutantane (qui se tient maintenant chaque année pendant l'hiver devant Birni-Bornou) fut raziée par le sultan du Bornou, d'où s'ensuivit une période de luttes entre eux. Un membre de la tribu des Saoutantane alla trouver le sultan du Kanem et lui dit : « Si tu me donnes un cadeau je te montrerai une terre entre les eaux ; ce pays est entouré complètement par l'eau. » Le sultan lui donna le cadeau et dit aux tribus Amikitanes « Vous êtes venus à moi de la direction de l'ouest et vous seuls pouvez m'y mener. ». Les tribus Amikitanes le transportèrent au pays du Bornou qui est entre les eaux et lui creusèrent un fossé appelé Birni-Bornou. »¹²⁶

Même s'il peut y avoir une exagération dans ce que dit le manuscrit sur le rôle des Touaregs dans l'établissement de la nouvelle capitale du Bornou, il va dans le sens de ce que dit Landeroin concernant des raisons d'ordre climatique pour les changements de capitale du Bornou. Le manuscrit montre clairement que le sultan du Bornou est à la recherche d'un territoire aux conditions environnementales favorables, et les Touaregs promettent au sultan une terre où l'eau est accessible.

L'historien britannique Graham Connah décrit le lieu où s'implante le souverain du Bornou Ali Dunama en 1470, à savoir la vallée du Yobé. En dépit des nombreux inconvénients de ce lieu, il y fonde Birni Garuzargamo, parce qu'il y a de l'eau, grâce à la rivière Yobé. L'eau est le facteur déterminant qui explique le choix du site :

¹²⁵ voir URVOY, Yves, Chronique, d'Agadès In *Journal de la Société des Africanistes*, 1934, tome 4, fascicule 2, p.158

¹²⁶ voir URVOY, Yves, Chroniques Ibid p 157

«Yobe River, often called the furthest north all-season river (although it ceases to flow in the dry season it does not dry up) mitigated these conditions to a considerable extent. The river could be used to irrigate the relatively fertile alluvium on its banks and the river could also supply a good deal of fish to supplement the diet. Irrigation was by shadoof, a device probably learnt from the Arabs of North Africa, and amongst the crops latterly so grown was wheat⁴³, a crop not commonly found in West Africa »¹²⁷

Ces deux documents montrent que l'accès l'eau est devenu un problème crucial (du fait des conditions climatiques) et que le Bornou se trouve par conséquent dans une situation difficile.

Nord du Niger : période aride

Le deuxième aspect que mettent en évidence ces deux sources concerne la situation climatique plus au nord, elle même dégradée. Comment expliquer sinon que les Touaregs descendent aussi loin vers le sud pour piller des villages ? Garumelé (évoqué plus haut par Landeroin) est à plus de 900 kilomètres de l'Aïr !

Le manuscrit relatif à la création du sultanat de l'Aïr nous donne d'autres informations sur la situation climatique au début du XVe siècle. Là encore, une affaire de changement de capitale, celle du sultanat de l'Aïr. Le manuscrit rapporte, comme noté par Fuglestad, que le titre de souverain était formellement confié, par les tribus touaregs qui contrôlaient le pays, à un sultan dont le pouvoir n'était d'ailleurs que théorique. Le premier de ces souverains s'appelle Yanous, et sa première capitale Tadeliza (que l'archéologie n'a pas permis de localiser). Selon le manuscrit, les Touaregs auraient décidé de déplacer souverain et capitale, à cause des conditions, trop difficiles : *«Par la suite ils pensèrent qu'il n'était pas bon pour lui d'habiter Tadeliza, car les boeufs qui apportaient le mil en Aïr souffraient beaucoup. »¹²⁸*

La Chronique de Kano nous donne par ailleurs un élément qui confirme cette hypothèse d'une détérioration climatique dans l'Aïr. L'auteur relate, sous le règne du Sarki Abdulahi Burja, une l'expédition du souverain du Bornou contre l'Aïr, expédition avortée à cause du manque d'eau : *Sarkin Bornu left his country at this time and went to attack Asben, but as he could not find any water for his army he returned home.»¹²⁹* Mal informé ou mal préparé, le sultan semble avoir été surpris par l'aridité de la région.

Ce détail de la chronique de Kano, comme le manuscrit A et le récit donné par Landeroin, montrent que l'Aïr est touché par une phase aride, et tous ces documents vont donc dans le sens de ce que disent Maley et de Brooks concernant un assèchement à cette époque.

¹²⁷ Connah Graham. Man and a Lake. In: 2000 ans d'histoire africaine. Le sol, la parole et l'écrit. Mélanges en hommage à Raymond Mauny. Tome I. Paris : Société française d'histoire d'outre-mer, 1981. p.170-171

¹²⁸ URVOY, Yves. « Chroniques d'Agadés » in *Journal de la Société des Africanistes*, vol 4 n°2, 1934, p154.

¹²⁹ PALMER.H.R, « The Kano Chronicle » in *Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, 1908, p75

Un élément, peut-être évident, mais qu'il convient de noter, c'est que cette aridité n'affecte pas que les populations noires : les Touaregs eux-même en pâtissent (même si on les a vus plus haut se moquer du souverain bornouan incapable de « boire du sable »). En tout cas, on les voit suivre les populations kanouris ou haussas qui se dirigent vers le sud : que ce soit pour les razzier, commercer ou accéder aux ressources dont ils ont besoin (eau, pâturages, denrées alimentaires). On reviendra dans la partie consacrée aux relations entre Touaregs et Haussas sur la forme des relations qu'entretiennent ces deux peuples.

Concernant les Touaregs, notons également les conflits entre leurs différentes confédérations (clans), qui s'opposent pour le contrôle de l'Aïr, ou simplement pour l'accès aux ressources naturelles nécessaires à leur survie. Ainsi un groupe, peut-être parce qu'il est à la recherche de meilleures zones de pâturage pour ses troupeaux, peut en pousser un autre, dans une sorte d'effet de dominos - les ressources disponibles, en eau ou en pâturages, ne sont pas illimitées, et si la sécheresse les réduit, elles ne peuvent subvenir aux besoins de nomades en trop grand nombre.

Dans l'histoire des populations du Soudan Central, Urvoy signale par exemple l'arrivée des Immakitanes dans le Damergou (zone hausa et kanouri) : « *Les premiers à apparaître furent probablement les Amakitans (ou Immakitanes). Pourchassés en Aïr, ils finirent par être expulsés au XV^e siècle.* »¹³⁰ Si Urvoy et les traditions n'évoquent que des raisons politiques ou militaires, il ne faut pas sous estimer l'importance de la détérioration climatique dans les motifs réels.

Les sources nous disent ainsi que le XV^e siècle se caractérise par de vastes mouvements migratoires dans le Sahel, affectant tant le monde touareg que les mondes hausa et kanouri.

L'historien Finn Fuglestad résume l'histoire du monde touareg en quelques lignes : « L'histoire des Touaregs est pour partie celle d'une migration continue vers le sud. »¹³¹. De fait, fondé au début du XV^e siècle, le sultanat de l'Aïr est, tout le long de son histoire, le théâtre de conflits entre confédérations touaregs, lesquels ont pour conséquence un mouvement global vers le sud.

Mais, on pourrait probablement ajouter : l'histoire des mondes touaregs, kanouris et hausas, qui se sont côtoyés ou affrontés dans cette vaste zone allant de l'Aïr au kasar hausa, est, pour partie au moins, celui de vagues de migrations vers le sud, sous l'effet de la pression climatique. Les traditions attestent ainsi d'une migration massive des Gobirawas vers le Sud, migration qui, selon certains auteurs, aurait eu lieu au cours du XV^e siècle.

Migrations gobirawa

L'historien Malam Issoufou est l'auteur d'une thèse intitulée : « Le Gobir, un état à la recherche permanente d'un territoire (1515-1860) ». Il y décrit comment l'histoire du Gobir, un des sept états

¹³⁰ URVOY Yves, Histoire des populations du Soudan Central (colonie du Niger), 1936, p265

¹³¹ FUGLESTAD, Finn, A History of Niger p.29

« *Tuareg history is partially that of a continuous migration southward.* »

dits « légitimes », est une marche du nord vers le sud, à la poursuite d'un territoire viable : la migration de tout un état, par étapes successives. Le Gobir est donc un état en quelque sorte itinérant, et son errance, dont la direction principale va du nord vers le sud, symbolise, à notre avis, la migration d'un peuple soumis à l'assèchement de la région.

Une sous-partie est consacrée aux migrations du Gobir dans le chapitre « migrations »

Au XIVe siècle, le Gobir est encore dans l'Aïr. Les historiens sont partagés quant à la question de la date du début de sa migration. D'après Boubou Hama, les Gobirawa auraient commencé à descendre vers le sud vers 1450. Edmond de la Rivière nous donne une date proche de celle de Boubou Hama, 1430.

Ces dates correspondent au pic d'aridité constaté dans la région du lac Tchad

Urvoy propose une date plus ancienne, puisque dans l'histoire des populations du Soudan Central que vers «1400, le second Gobir est vraiment fondé », (il s'agit du Gobir Tudus).

Malam Issoufou, soutient une autre hypothèse. Il affirme que ce n'est qu'au début du XVIe siècle (plus précisément en 1515) que les Gobirawa se seraient établis à Birni Lallé (dans le Tudus). Jarry qui s'est intéressé à cette question semble aller dans le même sens. Il indique que Birni Lallé devient la capitale du Gobir au cours du XVIe siècle.

Quelle que soit la date d'arrivée des Gobirawa dans le Gobir Tudus, le mouvement semble avoir été amorcé au cours du XVe siècle : c'est en accord avec l'aridité du moment, et avec l'affermissement de la domination touareg sur l'Aïr, que les Touaregs finissent par contrôler complètement au cours du XVe (le sultanat de l'Aïr, entité politique touareg, est fondée au début du XVe). Les causes politiques ne doivent pas être dissociées des raisons climatiques pour expliquer le phénomène de la migration du Gobir. Des raisons économiques ont pu s'ajouter (fin de l'extraction du cuivre)

Damergou quitté par les Hausas

Les traditions orales nous signalent également la présence de groupes Hausas établis depuis longtemps dans le Damergou. Sous la pression touareg, ces groupes ont repris la marche pour aller plus au sud. On assiste alors à un dépeuplement d'une partie du pays. Dans ce cas précis, la piste de la détérioration climatique doit probablement être écartée. En effet on ne comprendrait pas pourquoi les Touaregs n'auraient pas choisi de suivre les populations sédentaires sur le départ.

Cités-états du sud : prospérité apparente

La forte aridité du XVeme siècle, indiquée dans les chronologies de Maley et de Brooks, et dont on vient de voir les effets au nord, ne semble pas atteindre avec la même intensité les cités situées plus au sud. Si sécheresse il y a, cela n'y pose pas les mêmes difficultés.

Si nous nous fions à la chronique de Kano, cette période est en effet une période placée sous le signe de la prospérité. À partir de la fin du XIVe siècle, le royaume de Kano entreprend une politique d'expansion territoriale. Cette politique atteint son apogée au début du XVe siècle, sous le règne du Sarki Kanajeyi : « *He was a Sarki who engaged in many wars. He hardly lives in Kano at all but Scoured the country round and conquered the town.* »¹³² Le succès de ces expéditions semble s'expliquer par le perfectionnement technique des armes. André Salifou nous dit que ce roi « *passé pour avoir introduit en pays hausa, les caparaçons (lifida), les heaumes et les cotes de mailles* ». Comme son prédécesseur, Kanajeyi réussit à maintenir sa domination sur le Kwararafa, confédération multi-ethnique qui a émergé au XIIIe siècle. A part ça, la chronique note pour l'année 1452 que deux souverains se sont succédés dans un court intervalle, et plusieurs ont été déposés. En l'absence d'autres sources écrites, aucune indication donc que la période ait été affectée par des problèmes climatiques.

Analysons cependant ce qu'on apprend concernant cette politique guerrière.

Un premier point est de noter qu'à partir de cette époque, les cités-états manifestent un intérêt croissant pour les esclaves. La chronique de Kano montre que la ville est de plus en plus demandeuse d'esclaves, tant pour les travaux agricoles que pour servir de main d'oeuvre domestique.

D'après la chronique, Kano se procure des esclaves au sud du Kasar Hausa, dans la région forestière. Des expéditions militaires sont menées contre le Kworafa et le Nupe : « *He sent to the Kworarafa and asked why they did not pay him tribute. They gave him two hundred slaves.* »¹³³

La chronique note que c'est également la stratégie adoptée par Zaria, cité la plus méridionale du Kasar Hausa, et qui a donc l'avantage d'être à proximité des régions en question. On apprend qu'à Zaria la reine Amina, « *conquered all the towns as far as Kworarafa and Nupe. Every town paid tribute to her. The Sarkin Nupe sent forty eunuchs and ten thousand kolas to her. She first had eunuchs and kola In Hausaland.* »¹³⁴ Cette mention des noix de cola est intéressante, dans la mesure où on sait que son commerce vers les régions du nord, qui en sont dépourvues, sera florissant.

Il semble qu'il y ait une confusion dans la chronique de Kano, puisque la plupart des auteurs pensent qu'Amina n'a pas régné au XVe siècle, mais au XVIe siècle. Il n'empêche que la chronique nous fournit des renseignements sur la provenance des esclaves emmenés en pays hausa. Les chroniques du Katsina nous apprennent par ailleurs que le Katsina a lui aussi mené des guerres et des raids contre ces régions méridionales, malgré la distance plus grande.

¹³² Palmer, H. R. "The Kano Chronicle." *The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, vol. 38, 1908, p.51

¹³³ Palmer, H. R. "The Kano Chronicle." *The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, vol. 38, 1908, p.73

¹³⁴ Palmer, H. R. "The Kano Chronicle." *The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, vol. 38, 1908, p.75

Fin XVe - XVIe siècle

Les chronologies de Maley et de Brooks s'accordent sur la situation climatique au XVIe siècle. Les régions d'Afrique de l'Ouest qu'ils étudient connaissent une période climatique favorable. C'est le cas par exemple du lac Tchad étudié par Maley.

On verra que ce n'est pas le cas partout.

Le retour de meilleures conditions climatiques selon Maley et Brooks débiterait à la fin du XVe siècle.

On le constate dans les événements affectant le Bornou. L'installation des souverains kanuris à N'Guizargamo marque la fin d'une longue période d'errance causée en grande partie, comme on l'a vu, par la désertification. Ce retour à une période climatique plus clémente a des répercussions sur le plan politique. Au Bornou, les souverains renouent avec une politique expansionniste. Ils réussissent à reprendre le Kanem aux Bulalas.

Cette amélioration climatique ne semble pas être générale et la situation est différente dans le Nord du Niger (Aïr), comme on va le voir.

Migrations touareg vers le sud

Les sources mettent en évidence au XVIe siècle d'importants mouvements touaregs à partir de l'Aïr, et en direction du sud, en particulier des zones périphériques de l'empire du Kanem-Bornou, comme le Damargou. Le Damargou est une région située au nord de Zinder, et peuplée de Hausas et de Dagrass (de langue kanuri).

Urvoy décrit un afflux important, et parle de migration : « *l'immigration des Touareg (Kel Tamajaq) sur les marches septentrionales du Borno devint importante, dès le XVIe siècle comme le laisse penser l'intensification de leur activisme guerriers.* »¹³⁵ Il note par exemple l'arrivée des Immuzurag, « *groupe réputé très pauvre* » dans le Damargou.

Pour Issa Mahaman, la dégradation du climat est une des causes qui expliquerait ce départ des groupes touaregs pour le Damargou. Celui-ci s'appuie sur des traditions orales :

« *Un passage de la tradition orale sur l'émigration des Immuzurag évoque le séjour à Baban Birni (près de Sabonkafi) de Amumun considéré comme l'ancêtre du groupe migrant. Il serait venu dans la région à la recherche de ses chameaux égarés. Ce fait nous conduit à penser que les Immuzurag ont pris pied au Damargou en tant que pasteurs-nomades ce qui accrédite l'hypothèse d'un repli motivé par la dégradation des conditions climatiques, l'activité pastorale étant très sensible au changement climatique.* »¹³⁶

¹³⁵ MAHAMAN, MALAM, ISSA, Migrations, identité et construction étatique dans l'espace nigérien.

¹³⁶ MAHAMAN, MALAM ISSA, Migration, identité... ibid p 92

Cet afflux de Touaregs n'est pas sans conséquences. Comme le laisse entendre la chronique d'Ahmed Fartua¹³⁷, ces groupes sont à l'origine de nombreux désordres. Ils sont décrits comme

*« les maraudeurs du désert, les ravageurs qui se livrent au brigandage à l'égard des musulmans, semant le désordre dans le pays et ne faisant aucun bien, les attaquant perfidement de jour comme de nuit, sans relâche. »*¹³⁸

Les motivations des Touaregs pour s'en prendre à ces régions sont doubles : il y a d'une part la question des pâturages, nécessaires à leurs troupeaux. En outre, les territoires en marge des entités politiques sont des cibles faciles pour les razzias.

La chronique nous apprend que, face à ces désordres, le souverain du Bornou Idris Alomas engage pas moins de trois expéditions punitives contre ces groupes touaregs. *« As for the three expeditions which we have mentioned, the first is the expedition called Siktala or Butris and the second expedition called Dankir or Targira, the the third is the expeditions which took place between the country of Air and the country of Tadás. »*¹³⁹

La dernière expédition est celle qui attire le plus mon attention. Ahmed Fartua signale l'itinéraire de l'expédition organisée par le sultan du Bornou : *« Il tomba sur un grand nombre de gens de l'Aïr dans les terres ouvertes entre le pays de Tadsa et le pays de l'Aïr. Il tua les hommes jusqu'au dernier et aucun d'entre eux ne s'échappa, sauf ceux dont l'heure n'était pas encore venue. »*¹⁴⁰ L'auteur nous indique que l'expédition du sultan contre les Touaregs est un succès. Il défait les Touaregs, mais fait preuve finalement d'une certaine mansuétude :

« par le grand nombre de raids qu'ils ont menés, [les soldats du sultan de Borno] ont entièrement expulsé [les Touaregs] et les ont chassés loin jusqu'à ce qu'une extrême misère les frappe, eux et leurs troupeaux, et ils auraient souhaité qu'il n'y ait jamais eu de combat entre eux et les musulmans [les soldats du sultan de Borno]. Ainsi, lorsque la perte des pâturages leur pesa lourdement et qu'ils furent ainsi affligés, ils demandèrent la paix au sultan dans une humiliation abjecte, afin que leur bétail ne soit pas totalement détruit et qu'ils ne périssent pas eux-mêmes en conséquence. La paix

¹³⁷ voir LANGE, Dierk, *A Sudanic chronicle : The Borno expeditions of Idrīs Alauma (1564-1576) according to the account of Aḥmad b. Furṭū Arabic text, English translation, commentary and geographical gazetteer*, Franz Steiner Verlag, 1987, 174p.

¹³⁸ voir LANGE, Dierk (trad) *a sudanic...*, open cit, p70

« the marauders of the desert, the ravagers who commit robbery towards the Muslims committing havoc in the land and doin no good, attacking them treacherously by day and night, without slackening »

¹³⁹ LANGE, Dierk, *A Sudanic chronicle : The Borno expeditions of Idrīs Alauma (1564-1576) according to the account of Aḥmad b. Furṭū Arabic text, English translation, commentary and geographical gazetteer*, Franz Steiner Verlag, 1987 p.70

¹⁴⁰ LANGE, Dierk, *A Sudanic chronicle : The Borno expeditions of Idrīs Alauma (1564-1576) according to the account of Aḥmad b. Furṭū Arabic text, English translation, commentary and geographical gazetteer*, Franz Steiner Verlag, 1987 p.70

« He came upon a larger number of the people of Air in the open land between the country of Tadsa and the country of Air. He killed the men to the last one and none of theme escaped except those whose hour was not yet come. »

fut donc conclue entre lui et eux et il leur donna la permission de retourner dans la région qui leur était auparavant inaccessible et ils y retournèrent. »¹⁴¹

Ce texte montre plusieurs choses. Il atteste que les Touaregs sont extrêmement présents en dehors de l'Aïr, et qu'ils recherchent des pâturages et, le cas échéant, des occasions de razzias. Il montre que la situation climatique est mauvaise dans l'Aïr : sans la mansuétude du Sultan qui finalement accorde aux Touaregs l'autorisation de laisser pâturer leurs troupeaux, ceux-ci, contraints de regagner leur pays d'origine, auraient été décimés.

Il est donc vraisemblable qu'une situation de sécheresse catastrophique frappe l'Aïr.

Il serait cependant hasardeux d'en tirer des conclusions trop définitives concernant la tendance climatologique générale en Aïr pour la période en question (rappelons que Maley et Brooks, pour les régions qu'ils ont étudiées, la considère comme favorable). Même en une période relativement favorable sur la durée, on peut avoir affaire à une sécheresse, éventuellement catastrophique. Mais tout de même, les indications de mouvements touareg vers le sud qui ressemblent plus à des migrations qu'à de simples incursions laissent penser que les conditions sont difficiles dans l'Aïr, et dans le nord de la zone hausa durant cette période.

Migrations vers le sud de Hausas de l'Aïr

On a déjà discuté de la présence de Hausas dans l'Aïr, généralement admise (mais contestée par certains) : Gobirawa, Aznas, etc. Dans *Histoire des populations du Soudan Central*, Urvoy note aussi qu'il y avait vers 1440, une colonie de commerçants Katsinawa implantée à Agadez.

Certaines communautés choisissent de migrer vers le sud au XVIème siècle. Ces migrations peuvent renforcer l'idée que les conditions climatiques ne sont pas favorables.

Les Tazarawas sont un des groupes qui entreprend la migration vers le sud. Ce groupe aurait fondé la ville de Tessawa (ou Tessaoua). Voici ce que nous en savons d'après les traditions orales : « *De nombreux communautés des Katsinawa prétendent qu'elles viennent de l'Aïr. Au nord-est de Katsina la ville de Tasawa est fondée par les Tazarawa qui se sont d'abord installés à Birnin Tazar (la ville de Tazar), au nord-est de la ville de Tasawa avant de fonder celle-ci. Selon la tradition des Tazarawa leur installation dans le Katsina remonterait au XVIe siècle* »¹⁴²

¹⁴¹ Ibid p. 73

« *by the great number of the raids [the soldiers from Borno] expelled [the Tuaregs] entirely and drove them far away until extreme hardship befell them and their herds and they wished that their had never been any fighting between them and the Muslims [soldiers of the Sultan from Borno]. Thus, when the loss of the pasture grounds weighed heavily on them and they were thus distressed, they sought peace from the Sultan in abject humiliation, in order that their cattle should not be totally destroyed and they themselves perish in consequence. Peace was therefore concluded between him and them and he gave permission to them return to the region which were previously inaccessible to them and they returned* »

¹⁴² MAHAMANE, Addo, Institutions et imaginaire politiques hausa : le cas du Katsina sous la dynastie de Korau (XVème-XIXème siècle), p. 146

Marasme dans le bassin du lac Tchad au milieu du XVIe siècle.

Dans le bassin du lac Tchad, on l'a dit, la situation climatique est plutôt favorable à l'activité humaine, et le Bornou est alors au sommet de sa puissance. On note néanmoins, pour reprendre l'expression de Maley, « *une période de marasme* » survenue peu de temps avant l'avènement du souverain Idris Aloma. Le Diwan mentionne deux famines majeures. La première, « *la famine « B.wah.f.n »*¹⁴³, aurait eu lieu sous le règne du sultan Dunama (1539-1557). Sous le règne de son successeur, on note une autre famine : « *De son temps sévit la famine Sima Adhahu qui dura sept ans* »¹⁴⁴

Ces difficultés semblent passagères, car Idris Aloma reprend la politique d'expansion territoriale amorcée quelques décennies plus tôt par ses prédécesseurs. Ces expéditions sont motivées par plusieurs raisons. D'après certains historiens c'est « *l'impératif de sécurité et la nécessité de garantir un espace vital à son peuple qui vont guider l'action militaire d'Idris Aloma au cours des premières années de son règne* ». Idris Aloma comprend qu'il doit sécuriser ses frontières et s'assurer du contrôle des terres fertiles. Il mène des expéditions contre plusieurs peuples et royaumes du bassin du lac Tchad (Sao, Bulalas). La politique d'expansion territoriale d'Idris Aloma est un succès. Il parvient à soumettre et vassaliser ses adversaires. La chronique d'Ahmed Fartua rapporte même une expédition menée par Idris Aloma contre Kano

Kano

Le XVIe siècle est une période riche en événements pour la cité-état de Kano. Mais il est difficile au regard des éléments disponibles d'établir des liens directs entre le climat et les événements mentionnés par les sources hormis la famine abordée plus bas.

Léon l'Africain nous dépeint le royaume de Kano comme un royaume prospère et qui semble ne pas connaître de difficultés :

*«Kano est une grande province distante du Niger environ cinq cents milles du côté du Levant, où habitent plusieurs peuples dans des villages. Une partie d'eux conduisent au pâturage les vaches et brebis et les autres s'adonnent à cultiver la terre qui produit du grain, riz et cotons en grande abondance (...) Les habitants sont riches marchands et civils artisans. »*¹⁴⁵

La chronique de Kano nous signale de nombreux conflits avec les cités-états voisines en particulier avec le Katsina avec qui elle rivalise pour le contrôle des routes du commerce.

¹⁴³ LANGE, Dierk. *Le Dīwān des Sultans du (Kānem-) Bornū Chronologie et histoire d'un royaume africain (de la fin du Xe siècle jusqu'à 1808)*, [édité par] Dierk Lange, Franz Steiner Verlag, 1977., p.80

¹⁴⁴ LANGE, Dierk, *Le Dīwān des Sultans du (Kānem-) Bornū Chronologie et histoire d'un royaume africain (de la fin du Xe siècle jusqu'à 1808)*, [édité par] Dierk Lange, Franz Steiner Verlag, 1977, 174 p.80

¹⁴⁵ Léon l'Africain,

Nous pouvons noter une brève période d'instabilité politique dans les années 1560. Peut-on lier cet événement à des conditions climatiques difficiles ? Non. La chronique suggère qu'il y a sous le règne du Sarki Yacubu (1565-1565) une guerre civile. Yacubu et son successeur sont tous deux déposés. La chanson de Bagoda donne une toute autre interprétation des événements. D'après ce document, Kano aurait été frappée par une autre calamité, qui n'a rien à voir avec les conditions climatiques : la peste.

La chanson nous le dit à travers les vers suivants :

*« Quatre mois que Sheshe était sur son trône.
Il y eut une peste, et les gens tombaient morts.
Cela a tué Sheshe. Yacubu, son jeune frère, lui succéda.
Puis, six mois plus tard, vint la mort du buffle. [?] »¹⁴⁶*

Il y a une certaine incertitude dans la chanson de Bagoda en ce qui concerne la datation et l'identification des souverains. Gérard Choin commentant le poème nous dit ceci : *« Le verset suggère une crise dynastique puisque la peste tue au moins deux rois dans un intervalle de six mois, à une période que Hiskett situe entre 1373, sur la base de la chronologie interne du Chant de Bagauda, et vers 1582, sur la base de la Chronique de Kano. »¹⁴⁷*

Il est possible que le passage du poème se réfère à cette période d'instabilité. Plusieurs auteurs que j'ai lus à ce sujet la place en effet à cette période :

« Une fois de plus, Kano a été l'hôte d'une peste mortelle (waba) qui a ravagé la métropole pendant environ quatre ans, causant la mort de nombreuses personnes, dont celle du Sarkin Kisoke (Kisoki) (1509-1565 AD) et de deux de ses successeurs, Yakubu (Yakufu) (1565 AD) et Dauda Abasama (1565 AD) »¹⁴⁸

Avec les sécheresses et les famines, les épidémies constituent un facteur majeur de déstabilisation des sociétés. La vie économique est perturbée. Les routes commerciales qui passent par les zones concernées sont coupées. Les épidémies peuvent se traduire par un effondrement démographique

¹⁴⁶ Hiskett, M. "The 'Song of Bagauda': A Hausa King List and Homily in Verse--II." *Bulletin of the School of Oriental and African Studies, University of London*, vol. 28, no. 1, 1965, pp. 112-35

« Four months Sheshe was on his throne.

There was a plague, and the people were dropping dead.

It cut down Sheshe. Yacubu his younger brother succeeded

Then after six month came death the buffeter »

¹⁴⁷ CHOIN, Gerald, « Reflections on plague in African history (14th–19th c.) », *Afriques* [En ligne], 09 | 2018, mis en ligne le 24 décembre 2018, consulté le 04 mai 2022. URL : <http://journals.openedition.org/afriques/2228> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/afriques.2228>

¹⁴⁸

" Again, Kano was host to a deadly plague (waba) that ravaged the metropolis for about four years, causing the death of many people, including those of Sarkin Kisoke (Kisoki) (1509–1565 AD) and two of his successors, Yakubu (Yakufu) (1565 AD) and Dauda Abasama (1565 AD) "

(les archéologues ont pu le montrer pour l'épidémie de peste qui frappe durement l'Afrique subsaharienne au XIV^e siècle). Les gens meurent massivement. Les survivants tentent de s'établir ailleurs le temps que cela se passe (en risquant de répandre le mal). L'épidémie peut même être à l'origine d'une famine.

Si Kano a été touché par la peste à cette époque, on devrait donc pouvoir en déceler des conséquences par ailleurs dans le pays, ce qui n'est pas le cas.

Bref, difficile de tirer une conclusion. Les auteurs, sur la base de ce texte issu de la chanson de Bagoda, parlent d'une peste au XVI^e siècle, mais on n'en a pas de trace ailleurs.

Première famine signalée à Kano

Néanmoins, la chronique de Kano signale, pour la première fois, une famine à Kano, causée par une sécheresse.

Curieusement, la chronique ne mentionne guère de calamité climatique avant le XVI^e siècle. (Notons par ailleurs que nous pouvons faire le même constat avec le Diwan Satine de Bornou)

Cela peut paraître étonnant compte tenu de la fonction de la chronique, qui est censée enregistrer les éléments marquants. Une sécheresse ou une famine sont susceptibles d'avoir d'importantes répercussions au niveau du pays ou de la région (sans compter sur la vie des gens). Il arrive d'ailleurs que famines, sécheresses ou autres événements climatiques soient enregistrés dans les traditions orales (ainsi, les traditions peules conservent la mémoire de l'assèchement du lac Tchad au cours du XV^e siècle, comme rapporté par Maley. Il peut donc sembler surprenant qu'il n'y ait pas plus de calamités naturelles mentionnées dans les chroniques. On peut envisager plusieurs raisons : pour les périodes anciennes, l'oubli, tout simplement, ou l'effacement par des événements similaires plus récents. Par ailleurs, les chroniques sont avant tout consacrées à la vie des souverains, des grands personnages, et relatent surtout les événements politiques. On peut aussi émettre l'hypothèse qu'une famine soit somme toute quelque chose d'assez banal...

Toujours est-il que cette première famine mentionnée dans la Chronique aurait eu lieu sous le règne de Mohammad Zaki (1582-1618). Lovejoy estime que cet épisode aurait eu lieu fin XVI^e, tandis que Nicholson, qui est une des figures majeures de la paléoclimatologie en Afrique de l'ouest, pense qu'elle s'est plutôt déroulée entre 1600 et 1610.

Clairement, elle a été causée au départ par la guerre (le Sarki du Kworarafa a attaqué Kano et ravagé le pays « *Kworarafawa ate up the whole country and Kano became very weak* »¹⁴⁹, Le Katsina aussi fait la guerre à Kano). Sa durée (onze années) suggère qu'il y a peut-être des raisons supplémentaires - une sécheresse ? Mais on n'arrive pas à en trouver mention par ailleurs. Les

¹⁴⁹ PALMER, H,R, « The Kano Chronicle » in *Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, 1908, p82

documents relatifs aux royaumes situés à proximité sont en effet silencieux, ce qui nous laisse penser que cet épisode de sécheresse serait localisé à Kano. Paul Lovejoy note ainsi :

« The reign of Mai Idris b. Ali of Borno,.. ruled for over fifty years, beginning in about 1563. If this chronology is correct, then the eleven year drought at Kano toward the end of Idris' term may have not reached Borno. This would suggest that the drought was localized and not as severe as some others that affected the region as a whole. »¹⁵⁰

Par ailleurs, la chronique de Kano nous dit que la population fuit vers Daura, cité-état plus au nord. On peut supposer que la population n'aurait pas quitté Kano pour Daura, si la situation climatique y avait été similaire.

La chronique ne dit rien d'explicite qui pourrait relier la famine à la situation climatique à Kano. Une sécheresse, longue, semble étrange dans une période décrite comme globalement plutôt favorable.

Relations tendues avec le Bornou

La période est marquée par des relations conflictuelles entre Kano et le Bornou (voir le chapitre qui leur est consacré), sans qu'il y ait de lien avec la question climatique.

Gobir

À la fin du XVe siècle, début du XVIe siècle au plus tard, l'état gobirawa a entamé sa marche vers le sud, et n'est plus situé dans l'Aïr. Il s'implante dans le Gobir Tudus, région pourtant peu favorable à l'agriculture. Mallam Issafou résume la situation de la manière suivante :

« En quittant sa zone d'origine, le Gobir se retrouva sans territoire viable. Le Gobir tudu se situe dans la bordure méridionale du Sahara. Les conditions climatiques étaient encore médiocres car les pluies ne permettaient pas une bonne marche des activités agropastorales. Les précipitations étaient aléatoires et les sécheresses étaient cycliques contrairement à la zone de Gulbin Maradi et au bassin de Rima mieux arrosés en eaux de surface et en eaux de pluie. »¹⁵¹

Climat et géographie du Gobir Tudus

Qu'est-ce que le Gobir Tudus ? Jusqu'où s'étend cette région ? Quelle est la situation climatique de cette région ? Sa pluviométrie ? Le Gobir Tudus est une région qui est délimitée au nord par les plaines d'Agadez, au sud par le village Konya, à l'ouest par le village de Galmi et à l'Est par Tsibiri. Le Gobir Tudus correspond aujourd'hui aux départements de Dakoro (région de Maradi) , Madawa (région de Tahoua) et de Mayahi (région de Maradi)

¹⁵⁰LOVEJOY, Paul, and BAIER, Stephen. "The Desert-Side Economy of the Central Sudan." *The International Journal of African Historical Studies*, vol. 8, no. 4, 1975, p.573

¹⁵¹ ISSOUFOU, Mallam « *Le Gobir, un état à la recherche permanente de son territoire* »

Le Gobir Tudus reçoit en moyenne entre 200 et 500 mm de pluie par ans. La région est donc nettement plus arrosée que l'Aïr situé plus au nord. En dépit de certains avantages qu'offre le territoire (présence de cours permanents et semi permanents), sa situation climatique ne permet pas d'assurer la sécurité alimentaire des Gobirawa.

Comme nous l'avons dit précédemment, plus on s'éloigne du sud, moins la pluviométrie est importante et moins les conditions climatiques sont favorables à l'agriculture. La partie la plus septentrionale qui est située à la lisière du désert ne reçoit qu'environ 200 mm de pluie par an, c'est à dire moins que ce qui est nécessaire à l'agriculture sous pluie (350 mm).

Dans le Gobir Tudus, Issoufou distingue deux espaces où l'agriculture est possible: « *une zone agricole jusqu'au sud de Birnin Lallé avec une pluviométrie qui peut être supérieure à 400 mm par an. Une zone agro pastorale à climat sahélo-sahélien à partir de l'actuel Ajje Kwarya jusqu'à Birni Lallé. La pluviométrie est comprise entre 300 et 400 mm par an.* »¹⁵²

Avec la dégradation climatique, le seuil pluviométrique permettant l'agriculture est de moins en moins atteint. Même si les conditions sont meilleures que dans l'Aïr, on voit qu'elles ne sont tout de même pas idéales, et on comprend que le Gobir ne restera pas là.

Une escale en définitive pas très réussie pour le Gobir, qui reste menacé par les Touaregs, et qui connaît une crise politique (Boubou Hama rapporte que « *À Birni-Lallé, onze princes tous fils de Tawa nommés les uns après les autres rois du Gobir furent tués au cours de révolution de palais* »)

XVIIe-XVIIIe : aridité et malheurs qui s'en suivent

Maley et Brooks indiquent qu'il y a une tendance à l'aridité pour toute l'Afrique de l'ouest, au cours du XVIIe siècle. Maley note néanmoins quelques variations. Certaines régions connaissent des épisodes de déphasage climatique qui concernent le delta intérieur du niger pour lequel la documentation abondante parlent d'inondations. Les manuscrits de Tombouctou (Tarikh el Sudan, Tedziret en Nisan, etc) foisonnent de références aux calamités qui touchent la région au cours du XVIIe et du XVIIIe siècle. Pour le bassin du lac Tchad, la tendance à l'aridité selon Maley concerne toute la période.

Selon Brooks la période d'aridité ne débute qu'autour des années 1630, mais pour une longue durée : « *Around 1630 there began a long dry period which extended until ca 1860.* »¹⁵³

¹⁵² Le Gobir un État à la recherche permanente d'un territoire (1515–1860), p.179

¹⁵³ Brooks George E. A Provisional Historical Schema for Western Africa Based on Seven Climate Periods (ca. 9000 B.C. to the 19th Century).. In: Cahiers d'études africaines, vol. 26, n°101-102, 1986. Milieux, histoire, historiographie. pp. 43-62.

Crise économique, insécurité, guerres et esclavage

Les deux auteurs s'accordent à dire que le XVII^e siècle, comme les périodes qui vont suivre, sont des siècles particulièrement agités pour les sociétés africaines. C'est une période marquée par les crises économiques et politiques, par les guerres, les razzias et l'esclavage. Brooks relève une corrélation entre les crises politiques et économiques et l'essor de la traite atlantique et transsaharienne :

« Tragiquement, pour des millions de personnes en Afrique de l'Ouest, la demande européenne et nord-africaine de captifs a coïncidé avec la détérioration de la situation économique et sociale dans de nombreuses régions d'Afrique de l'Ouest, ce qui a eu pour conséquence de rendre les groupes africains plus disposés à vendre captifs de guerre, esclaves domestiques, criminels et autres déviants sociaux. »¹⁵⁴

Effets sur le Bornou

Après la mort d'Idris Alomas (1565-1612), le Bornou connaît une phase de déclin, qui s'explique en grande partie par les sécheresses qui touchent la région à plusieurs reprises. Le Diwan note à cette époque deux famines particulièrement marquantes.

La première aurait eu lieu sous le règne d'Ali Ibn Idris (1639-1677), et la chronique du Bornou lui a donné un nom : « Dala Dama » (je ne suis pas sûre de la signification, peut-être « famine viande »)

La deuxième famine aurait eu lieu sous le règne de Dunama Ibn Ali (1696-1715) : « *De son temps sévit une grande famine qui dura sept ans* ». Ces périodes de sécheresses ont un profond impact dans le monde kanuri.

Perte du Kawar

Ces nombreuses sécheresses affaiblissent considérablement le Bornou. L'empire perd une grande part de son influence dans la région. Les oasis du Kawar, dont l'oasis de Bilma, qui ont longtemps été sous sa domination, échappent à son contrôle à partir de la seconde moitié du XVII^e siècle :

« Face à une période de sécheresse accrue au Sahel, les souverains du Borno ne réussirent pas à conserver le contrôle sur le sel du Kawar. Le détournement des routes commerciales du sel vers l'Aïr permet de mettre en valeur une caractéristique négligée du Sahara. Aux côtés des routes nord-sud, des itinéraires horizontaux ou diagonaux irriguaient le Sahara. Ces routes permettaient aux marchands et aux puissances politiques de varier les partenaires, dans un contexte de concurrence

¹⁵⁴BROOKS George E. A Provisional Historical Schema for Western Africa Based on Seven Climate Periods (ca. 9000 B.C. to the 19th Century).. In: *Cahiers d'études africaines*, vol. 26, n°101-102, 1986. Milieux, histoire, historiographie. pp. 43-62.

« Tragically for millions of people in Western Africa the 'pull' of European and North African demand for captives coincided with the 'push' of worsening economic and social circumstances in many parts of Western Africa, the consequences of which made African groups more willing than otherwise to sell war captives domestic slaves and criminals and social deviants however defined »

où acteurs étatiques, non étatiques, locaux ou internationaux s'opposèrent ou s'associèrent au gré d'alliance très versatile. »¹⁵⁵

Mouvement migratoire koyam et islamisation en pays tsosébaki

Il faut noter en lien avec les catastrophes climatiques des mouvements migratoires en provenance de la région du lac Tchad. Les sources orales et écrites parlent de mouvements migratoires est-ouest en direction du monde hausa. La sécheresse, conjuguée à d'autres facteurs (afflux des Touaregs, guerres, etc) contraignent de nombreux groupes de langue kanuri, comme les Dagrars ou les Koyam, à s'établir en territoire hausa.

L'installation des Koyam en territoire tsosébaki au cours du XVII^e siècle est un exemple intéressant, parce que des problèmes liés à la détérioration climatique ont pour effet indirect la diffusion de l'islam en un pays jusqu'alors relativement peu islamisé.

Mais qui sont ces Koyam ? Les sources historiques dressent le portrait d'un peuple fervent et prosélyte, particulièrement préoccupé de propager l'islam. Ils seraient ainsi les fondateurs de nombreux centres islamiques dont celui de Kulumfardu. On a pu en retrouver les vestiges à l'ouest du Bornou, à 200 kilomètres de la ville tsosébaki Mirriah. Les circonstances de sa fondation sont décrites par Landeroin :

*« Avec l'autorisation du chef Toubba Mai Ari ou Ali (Alib ben el Hadji Omar 1645-1684, 1631-1670 d'après Niachtial), ils [les Koyams] s'installèrent au sud de l'emplacement actuels de Diéraoua (le village de ce nom n'existait pas encore), où ils créèrent le village de Belbelec, appelé aussi village des Kouloumfardos. Ils construisirent une mosquée et fondèrent une école. (...) Alors beaucoup d'étudiants, de cultivateurs, de chasseurs et de commerçants vinrent s'établir à Belbelec et la ville prit une grande extension. Elle prospéra quelques années dans la paix et l'abondance »*¹⁵⁶

La prospérité de ce centre diffusion de la culture islamique est néanmoins éphémère. Les Touaregs mènent de fréquentes razzias dans la région, ce qui précipite le départ des Koyam vers l'ouest. Landeroin relève les famines et les catastrophes qui résultent à la fois des razzias touaregs et des sécheresses qui touchent la région : *« les Touareg Imakiten du Koutous dirigèrent contre elle de fréquents rezzous et des famines vinrent éprouver la région »*¹⁵⁷

Selon Landeroin, le départ des Koyam vers le pays tsosébaki aurait lieu autour de 1688. Cette date est peut-être tardive, on aurait pu s'attendre à ce qu'il ait eu lieu au moment de la famine Dala Dama (sous le règne d'Ali ben el Hadji Omar (1639-1677)),

¹⁵⁵ Dewière, R. 2017. Conclusion. In Du lac Tchad à la Mecque: Le sultanat du Borno et son monde (XVI^e - XVII^e siècle). Éditions de la Sorbonne

¹⁵⁶ LANDEROIN, documents scientifiques de la Mission Tilho, p397

¹⁵⁷ LANDEROIN, ibid

Les traditions notent au cours du trajet une scission du groupe, qui se disperse. Certains se dirigent vers les états tsosebaki tandis que d'autres vont plus vers le sud. Landeroïn relève un détail qui montre la rudesse de l'impact pour ces religieux lettrés : « D'autres se dirigèrent vers le sud et, abandonnant l'étude se firent pasteurs : ceux-ci devinrent riches tandis que les autres restèrent pauvres. »¹⁵⁸ Ce qui est frappant dans ce passage c'est qu'on se trouve devant un cas où une population change de mode de vie, ou en tout cas retrouve, au moins temporairement, un mode de vie semi-nomade.

Les traditions orales laissent penser que la vie de ces religieux « depuis le sac du Kulumfardu à la fin du XVIIe siècle jusqu'au XIXe siècle s'est faite de déplacements successifs à la quête d'un lieu sûr pour mener leur travail de dévotion¹⁵⁹. »

Les sources font le récit d' « une longue période de pérégrination et aussi de dissémination progressive qui conduisit les rescapés de la communauté religieuse de Kulumbardu au Munyo, au Kutus, au Damagaram, à Kano, Katsina et même au delà jusqu'au Nupé »¹⁶⁰

L'arrivée des Koyam en territoire tsosebaki est notable dans la mesure où ce groupe contribue à l'islamisation d'un territoire peu islamisé. Ils y fondent de multiples centres religieux, comme l'école coranique d'Illéla qui est évoquée dans les traditions : « beaucoup d'entre eux, fatigués, s'arrêtèrent le long de la route et se fixèrent en divers points : c'est ainsi que le village d'Illéla au dud de Guidimouni fut créé par quelques-uns d'entre eux. »¹⁶¹

Les Koyams, groupe composé de personnes pauvres, cherchent à convertir les catégories de populations modestes. Saley Mamane nous dit :

« Dès la fin du XVIIe siècle, on peut parler d'un début d'islamisation horizontale avec l'arrivée des Mokaddem koyam qui fuyaient Kulumfardu suite à sa destruction par les Touareg en 1688. Les Malumay (lettrés musulmans) de Kulumfardu quadrillèrent l'espace tsosebaki et fondèrent de prestigieuses écoles dont certaines existent encore : Illala, Diddiki, etc. »¹⁶²

L'éparpillement des groupes koyam est aussi une attitude prudente : ils se mettent ainsi à l'abri d'éventuelles persécutions. Maikoreïma Zakari note que « la proximité des pouvoirs politiques forts n'est pas sans causer de problèmes aux hommes de religion soucieux d'un certain rigorisme dans leurs tâche de prédication »

¹⁵⁸ LANDEROÏN, open.cit p.396-387

¹⁵⁹ ZAKARI, Maïkoréma, *L'Islam dans l'espace nigérien*, tome 1 : Des origines (VIIe siècle) à 1960, Paris, l'Harmattan .p.76

¹⁶⁰ ZAKARI, Maïkoréma, ibid

¹⁶¹ LANDEROÏN,

¹⁶² Les États Tsosebaki des origines au XIXe siècle, Tome 1

Cela conduit à l'apparition dans l'espace nigérien de centres religieux secondaires, éloignés des grands centres politiques et religieux du Sahel central. Maïkoréma Zakari constate qu'à partir du XVIIe siècle, on assiste « à la multiplication de centre religieux secondaires éloignés (...) des capitales d'État ou centre politiques. »¹⁶³

Situation dans l'Aïr et répercussions sur le monde hausa

Les sources orales et écrites mettent en évidence une intensification des mouvements migratoires touareg en direction du sud. Urvoy en dit que « la descente régulière des nomades marque en ce siècle un nouveau pas. Toute la steppe est alors occupée [par les différentes tribus] »¹⁶⁴ Au cours de cette période, l'Aïr, frappé par les catastrophes climatiques et les épidémies, est agité de conflits incessants.

Les sources orales et écrites concordent avec les données de paléoclimatologie. Les chroniques d'Agadez enregistrent à la fin du XVIIe siècle, une famine provoquée par une sécheresse alors que des guerres sévissent entre les différentes confédérations :

« L'histoire des troubles et des guerres entre les Kel-Oui et les Itissines arriva en l'année 1107 (1696). Alors Dieu fit descendre sur les gens qui se battaient le meurtre, la calamité, la famine, les guerres, les combats et le manque de pluie. Les routes étaient coupées, il n'arrivait ni ne partait personne, et cela dura une année complète. »¹⁶⁵

La sécheresse qui frappe l'Aïr coïncide avec celle, plus longue, qui touche le Bornou sous le règne du sultan Dunama (1696-1715) : « De son temps sévit une grande famine qui dura sept ans¹⁶⁶ » Elle peut aussi coïncider avec la famine qui frappe Oualata, ville Mauritanienne signalée dans la chronique de Nema et de Oualata.

L'absence de pluie a une grande répercussion sur la vie en Aïr. Il est important de faire un point sur la situation géographique et hydrologique de l'Aïr qui du fait de l'altitude, et malgré des précipitations limitées, peut faire figure de région verte par rapport aux régions qui l'entourent. Comme l'indique Aboubacar Adamou, « la situation particulière de l'Aïr par rapport aux autres massifs sahariens permet l'arrosage régulier par les pluies d'hivernage qui alimentent un nombre considérable de vallées. Celle-ci reçoivent ainsi directement l'eau des pluies lors des orages mais aussi des torrents provenant des pluies tombées des sommets rocheux. »¹⁶⁷ Lors de la saison des pluies, des cours d'eau temporaires se forment. Ces cours d'eaux nourrissent les nappes phréatiques

¹⁶³ ZAKARI, Maïkoréma, *L'Islam dans l'espace nigérien*, tome 1 : Des origines (VIIe siècle) à 1960, Paris, l'Harmattan .p.75

¹⁶⁴ Urvoy, *Histoire des populations...* p.178

¹⁶⁵ voir URVOY, Yves, *Chroniques d'Agadès*. In: *Journal de la Société des Africanistes*, 1934, tome 4, fascicule 2. p.175

¹⁶⁶ voir LANGE, Dierk, *Diwan du Bornou*, p 81

¹⁶⁷ Agadez et sa Région, Contribution à l'étude du Sahel et du Sahara nigérien

«qui sont pour les populations les seuls réserves importantes d'eau pour leurs consommation ou pour celle du bétail » C'est ce régime qui, en temps normal, permet la vie des groupes touaregs dans l'Air. En absence de pluie, il n'y a pas suffisamment d'eau pour survivre, et la situation peut devenir catastrophique.

Toujours est-il que cette famine est terrible, si l'on en croit la chronique d'Agadez :

«Des gens d'Agadès, des Kel-Oui, des Itissines, et de leurs bellas de la race des Bawady y périrent au point que les maisons devinrent vides et les gens étaient las des cadavres. On en arriva à payer une pièce (mithqal d'or), dix mesures de graines de cram-cram et d'épines d'agrouf et même six mesures seulement. Tous dévorèrent leurs troupeaux. On vendit les livres pour en manger le prix. Et on finit par rester sans rien, espérant seulement en la miséricorde de Dieu. »¹⁶⁸

Le fait que les habitants finissent par abattre leurs troupeaux montre à quelle extrémité ils en sont arrivés. La survie des Touaregs repose sur l'élevage. Normalement, ils consomment très peu de viande (ils boivent le lait de leurs animaux). Si là il les mangent, c'est pour éviter de mourir de faim, et probablement aussi, parce que le cheptel est de toute façon condamné, par manque d'eau et de nourriture.

La gravité de la situation entraîne des migrations massives vers le sud.

Les répercussions dépassent le cadre de la région. La chronique nous dit en effet que sous l'effet conjugué des guerres, de la sécheresse et de la famine, les routes commerciales sont coupées.

Nous savons qu'au XVIIe siècle, Agadez est une étape importante sur l'axe commercial reliant la Libye au pays hausa. Les routes étant coupées, certains produits deviennent inaccessibles aux populations sédentaires : les Hausas n'ont accès aux produits du désert que par l'intermédiaire des Touaregs. Parmi ces produits, le sel est particulièrement important, pour la conservation de la viande.

Il est difficile de mesurer l'impact de cette famine et de l'arrêt du commerce sur le pays hausa et son économie. La chronique de Kano ne nous livre aucune indication.

Cruellement, trois ans plus tard, ce sont des pluies diluviennes qui causent de nombreux dégâts :

« Quand Dieu nous envoya la 1re et la 2e pluie, il détruisit beaucoup de maisons du quartier de Imourdane jusqu'au grand marché. Les maisons furent remplies ; beaucoup de marchandises y furent gâtées, et on ne peut compter et dénombrer le sel, le mil, le riz, le blé, le miel, le beurre et les marchandises qui furent perdues. J'ai entendu les lettrés dire qu'il y eut 300 maisons et plus détruites et j'ai entendu par certains vieillards dire que jamais il n'était arrivé pluie semblable à

¹⁶⁸ Y. Urvoy Le capitaine. Chroniques d'Agadès. In: *Journal de la Société des Africanistes*, 1934, tome 4, fascicule 2. pp. 145-177.

Agadès et qu'ils n'avaient pas entendu parler qu'il y en eut auparavant. Mais Dieu avait préservé les gens dans le village.¹⁶⁹»

Razzias et migration touareg vers le pays hausa

Un effet de ces conditions climatiques dégradées dans l'Aïr, c'est l'infiltration de groupes touareg dans les régions hausas où les conditions climatiques sont meilleures que dans l'Aïr.

Urvoy décrit la situation à la fin du XVIIe siècle :

«À la fin du siècle, la répartition des tribus est approximativement la suivante : Tammesgida dans l'Azaouac, Lissaouane dans l'Ader, Immezouregs dans le Teggama sud, les Itisines occupent le nord de Teggama et ont par conséquent abandonné le massif, les Kel-Gress en occupent alors le sud et laissent le nord-est aux Kel-Oui »¹⁷⁰

Les traditions orales et les sources écrites notent ainsi que de nombreux groupes touareg migrent en pays hausa. Certains groupes décident de s'implanter dans le Damargou, espace réputé fertile. Une fois arrivés, ils imposent leur domination sur les groupes de paysans sédentaires hausas. L'afflux touareg au sud se poursuit au cours des XVIIIe et XIXe siècles.

Conflits dans le monde hausa au XVIIe

Le XVIIe siècle est une période particulièrement agitée pour le monde hausa. C'est une période marquée par des conflits, au nord comme au sud. De nombreux et violents affrontements opposent les cités-états concurrentes (Katsina et Kano, Katsina et Gobir, Gobir et le Zamfara...) Les Hausas rentrent également en conflit avec les états et les populations voisines (Kanem-Bornou, état du Kwararafa, etc).

Au regard des sources disponibles, il est de prime abord difficile d'apprécier dans quelle mesure le climat a un impact sur la politique des souverains.

George Brooks et Maley ont pu mettre en évidence, sur les régions qu'ils étudient, que la dégradation climatique a un impact important sur la vie politique et économique.

Les effets des catastrophes sont extrêmement bien documentés pour le delta intérieur du Niger pour lequel on dispose d'une abondante documentation qui couvre la période allant du XVIe au XIXe siècle. Cela permet de voir comment les catastrophes naturelles et climatiques peuvent orienter la politique des souverains.

¹⁶⁹ URVOY, Yves, Manuscrit J, Chroniques d'Agadès. In: Journal de la Société des Africanistes, 1934, tome 4, fascicule 2. p 176

¹⁷⁰ Urvoy, Histoire des populations, p.179

Dans l'article intitulé : « Famines et épidémies au Soudan nigérien du XVIe au XIXe siècle » l'historien Micha Tymowski s'attache à étudier « l'influence des facteurs extérieurs et intérieurs sur l'apparition des calamités au Soudan Nigérien ».¹⁷¹ Cet article est particulièrement important parce que l'auteur parvient à lier le facteur climatique à la situation économique, sociale et politique du pays. Mais pouvons nous le faire pour le monde hausa ?

Hélas non, pas vraiment, car la situation au niveau des sources disponibles est très différente. Celles-ci sont rares, et elles restent très vagues sur les causes des conflits. Les sécheresses et les crises climatiques qui ont frappé le pays hausa sont bien souvent occultées dans des sources qui s'attachent surtout à mettre en avant les aspects marquants d'un souverain et d'une époque. Nous avons tout de même examiné les sources pour voir ce que l'on pouvait en tirer.

Kano

Que se passe t-il à Kano au cours du XVIIe siècle ? Les sources nous disent que Kano est bien souvent en conflit avec le Katsina. La chronique de Kano note pas moins de quatre souverains engagés dans la guerre avec le Katsina : Muhammed Kisoki (1582-1618), Muhammed Nazaki (1618-1623), Kutumbi (1623-1648), Shekkarau (1649-1651). La chronique note que sous le règne de ce dernier, la paix est signée avec le Katsina.

Comment peut-on expliquer une telle inimitié? Dans l'historiographie du monde hausa, les conflits opposant Kano à Katsina ont souvent été associés à la question du commerce transsaharien, Kano et Katsina s'affrontant à plusieurs reprises pour le contrôle de ce commerce fructueux. La plupart des historiens, dont André Salifou défendent cette hypothèse.

Il est difficile de distinguer des traces pouvant suggérer une crise climatique. En l'absence d'éléments solides nous ne pouvons nous prononcer avec certitude.

Peuls en pays Hausa

Le monde hausa a connu de nombreuses vagues de migrations peules.

Le pays Hausa est une région particulièrement attrayante pour ces pasteurs. Cette région a l'avantage d'être située en dehors de la zone de la mouche tsé-tsé depuis maintenant longtemps. Les auteurs comme John Sutton saisissent l'importance de cette région dans la stratégie de survie des pasteurs peuls. Le pays hausa dispose de bonnes terres de pâturages.

Un point important sur lequel Sutton insiste, c'est le rôle des Peuls dans la « hausaïsation » du territoire. En effet, les Peuls ont été extrêmement réceptifs à la culture hausa au point qu'une nouvelle identité a émergé, constituant le groupe hausa-fulani qui parle un dialecte hausa. Beaucoup de Peuls se sont assimilés à la culture hausa, et adopté sa langue.

¹⁷¹ TYMOWSKI, Michal, Famines et épidémies au Soudan nigérien du XVIe au XIXe siècle : Causes locales et influence extérieures p.6

John Sutton note à ce propos :

« L'élevage dans le pays hausa a généralement été l'apanage des Fulanis plus ou moins transhumants, dont le bétail, dans de nombreuses régions, broute le chaume pendant la saison sèche tout en labourant les champs des cultivateurs haussas. Cet arrangement a dû devenir de plus en plus important au fur et à mesure que le Hausaland s'étendait et surtout que la colonisation et la culture s'intensifiaient. On peut donc s'attendre à ce qu'une présence marquée des Fulanis dans le pays hausa ait commencé avant le milieu de ce millénaire et qu'ils aient ainsi joué un rôle essentiel dans la hausaisation du pays. »¹⁷²

Au cours de la saison sèche, les Peuls traversent les frontières des états pour trouver des terres de pâturage. La région étant particulièrement attrayante, certains Peuls finissent par s'établir durablement en pays hausa. Des relations de nature pacifique se tissent entre ces deux peuples. Bien que l'élevage fasse partie des activités des Hausas, se sont essentiellement les pasteurs peuls qui s'y consacrent dans la région. Les Hausas et les Peuls - comme le note plus haut John Sutton - avaient une sorte d'accord.

Quand auraient pu commencer les mouvements migratoires peuls en direction du pays hausa ? Samuel Nwabara explique qu'il est difficile de dater les premières arrivées : *«The precise date of the Fulani appearance on the Nigerian scene is uncertain, but it would appear that they entered Northern Nigeria in small packets¹⁷³»*

De nombreux auteurs estiment cependant qu'elles auraient pu commencer aux alentours du XIII^e siècle-XIV^e siècle. C'est le cas de l'historien nigérian Akachi Odoemene qui dit la chose suivante : *«Les Peuls ont commencé à migrer depuis les régions montagneuses du Futa Jalon et du Futa Toro en Sénégambie et à s'installer de façon permanente dans les villes haoussa depuis la fin du XIII^e siècle.»¹⁷⁴ [traduction personnelle]*

Cette hypothèse va dans le sens de ce que dit George Brooks dans son article :

¹⁷² *«Herding in Hausaland has been generally the preserve of more-or-less transhumant Fulani, whose cattle in many areas graze the stubble in the dry season while manuring the fields of the Hausa cultivators. This arrangement must have become increasingly important as Hausaland expanded and especially as settlement and cultivation became more intensive. One might expect therefore that a marked Fulani presence in Hausaland would have begun before the middle of this millennium and have played thus an essential role in the Hausaization of Hausaland. »*

voir SUTTON, JOHN, "Towards a Less Orthodox History of Hausaland", The Journal of African History, 1979, Vol 20, no. 2, p 187

¹⁷³ voir NWABARA Samuel N, The Fulani conquest and rule of the Hausa Kingdom of Northern Nigeria (1804-1900). In: Journal de la Société des Africanistes, 1963, tome 33, fascicule 2. p.242

¹⁷⁴ voir ODOEMENE, Akachi, Patterns of Migration and Population Mobility in Sudan West Africa : Evidence from Ancien Kano, C.800-1800 AD, p.18 :

«The Fulani began migrating from the Futa Jalon and Futa Toro mountain areas of Senegambia country and settling down in permanent quarters in the Hausa towns since the end of the thirteenth century »

«Les groupes peuls qui gardaient des troupeaux de zébus en Afrique de l'Ouest ont dû faire face à des conditions écologiques changeantes pendant la période humide d'environ 700 à 1100, alors que la ligne des mouches tsé-tsé d'environ 1000 mm avançait progressivement vers le nord, en direction du fleuve Sénégal. Par conséquent, les Peuls qui pratiquaient un pastoralisme indépendant avec des troupeaux de zébus ont été obligés de migrer vers l'est. Les Berbères et les Soninkés, propriétaires de chevaux, pouvaient défendre les pâturages sahéliens, tandis que la progression de la mouche tsé-tsé empêchait toute migration vers le sud Les Peuls et leur bétail ont donc entamé une épopée Volks-und-Zebuwanderung qui s'est terminée des siècles plus tard dans le nord du Cameroun, à plus de 3000 km de Futa Toro.»¹⁷⁵ [traduction personnelle]

D'après Brooks les mouvements peuls en direction de l'est sont donc liés à des causes écologiques. Les Peuls, devant la progression de la mouche tsé-tsé, bloqué au nord par les Berbères, n'ont d'autres choix que de se diriger vers l'est pour atteindre des zones de savanes, où la mouche tsé-tsé est absente.

La chronique de Kano note au cours du XVe siècle l'arrivée de Peuls originaires de Mali à Kano : *«A l'époque de Yakubu, les Peuls vinrent au pays hausa depuis le Mali, apportant avec eux des livres de Divinité et d'Etymologie, nos docteurs n'avaient, en plus du Coran, que les livres de la Loi et des Traditions. Les Fulanis passèrent et se rendirent au Bornou, laissant quelques hommes au pays hausa, ainsi que des esclaves et des gens qui étaient fatigués de voyager.»¹⁷⁶*

Le document semble suggérer qu'il s'agit exclusivement de lettrés musulmans s'attachant à propager l'islam. Mais il est fort probable qu'il y avait également parmi eux des pasteurs nomades en quête de pâturages. Des communautés peules finissent par se constituer un peu partout dans le monde hausa.

¹⁷⁵ voir BROOK George. E A Provisional Historical Schema for Western Africa Based on Seven Climate Periods (ca. 9000 B.C. to the 19th Century).. In: *Cahiers d'études africaines*, vol. 26, n°101-102, 1986. Milieux, histoire, historiographie. p.50-51 :]

"Fula groups herding zebu cattle in Western Africa were especially challenged by changing ecological conditions during the ca 700-1100 wet period as the ca 1000 mm tsetse-fly line advanced progressively northwards towards the Senegal river see Map Consequently Fula practicing independent pastoralism with zebu cattle were obliged to migrate eastwards As shown on the Map eastward migration across the savanna zone was the only viable option horse-owning Berbers and Soninke could defend sahelian pastures while the advancing tsetse-fly line precluded southward migration Fula and their cattle thus began an epic Volks-und-Zebuwanderung that ended centuries later in northern Cameroon more than 3000 km from Futa Toro »

¹⁷⁶ voir PALMER, H. R. "The Kano Chronicle. » In *The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, vol. 38, 1908, p.76

"In Yakubu's time the Fulani came to Hausaland from Mele, bringing with them books on Divinity and Etymology, our doctors had, in addition to the Koran, only the books of the Law and the Traditions. The Fulani passed by and went to Bornu leaving a few men in Hausaland together with some slaves and people who were tired of journeying."

À partir du XVII^e siècle l'infiltration peule devient importante à tel point qu'à la fin du XVIII^e siècle à Kano «*they were numerous enough to have doubled the walled area of the town*». ¹⁷⁷

Les Peuls se sont implantés dans plusieurs régions du monde hausa. On les trouve notamment au Kebbi, au Zamfara et dans certaines parties du Katsina mais également dans le Gobir. Ils sont particulièrement nombreux. Les immigrants ont leurs propres représentants auprès du pouvoir. La chronique de Kano mentionne plusieurs chefs de clan fulani.

La Chronique de Kano signale peut-être les premiers signes de tensions entre les Hausas agriculteurs et les pasteurs peuls au cours du XVII^e siècle. On relève le passage suivant:

«Il fut le premier Sarki de Kano à collecter le Jizia auprès des Fulanis, appelé Jangali. Il a collecté cent vaches chez les Jafunawa, le clan principal des Fulani, soixante-dix chez les Baawa, soixante chez les Dindi Maji, cinquante chez les Danneji et d'autres trop nombreux¹⁷⁸». [Traduction Personnelle]

Il semble qu'on assiste là à un tournant dans les relations Peuls et Hausas : les souverains Hausas commencent à vouloir taxer les pasteurs peuls, en instituant un impôt sur le bétail. L'auteur de la chronique met l'accent sur ces taxes qui paraissent extrêmement lourdes. M.G Smith donnent quelques éléments pour interpréter le passage de la chronique :

« La dîme musulmane sur le bétail était perçue en nature auprès des Peuls résidents ; cependant, la Chronique la décrit comme la jizya, l'impôt punitif prélevé sur les païens, suggérant ainsi que Kutumbi était oppressif ou que les pasteurs étaient païens »¹⁷⁹

Des mesures similaires sont prises dans d'autres cités états. Au Kebbi, les pasteurs devaient payer la taxe kudin haki (droit de pacage).

¹⁷⁷ Whittlesey, Derwent. "Kano: A Sudanese Metropolis." *Geographical Review* 27, no. 2 (1937): 177–99. <https://doi.org/10.2307/210089>.

¹⁷⁸ PALMER, H. R. "The Kano Chronicle." *The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, vol. 38, 1908, p.85

« He was the first Sarki of Kano who collected the Jizia from the Fulani which is called Jangali. He collected a hundred cow from the Jafunawa, the chief clan of Fulani, seventy from the Baawa, sixty from Dindi Maji, fifty from the Danneji and other too numerous »

¹⁷⁹ voir SMITH, Michael, Garfield, *Government in Kano, 1350-1950*. Boulder, Colo: Westview Press, 1997. Print, p.52 :

« However the chronicle describes it as jizya, the punitive tax levied on heathen thus suggesting either that Kutumbi was oppressive or that the pastoralist were heathen »

[Traduction

«The Moslem tithe on cattle collected in kind from resident Fulani; however the Chronicle describes it as jizya, the punitive tax levied on heathen, thus suggesting either that Kutumbi was oppressive or that the pastoralists were heathen. »

Le Gobir

Au XVII^e siècle, la dégradation du climat continue d'influencer les politiques des souverains du Gobir. Alors situé à la lisière du désert, le Gobir Tudus pourrait avoir connu au cours du XVII^e siècle un climat assez similaire à celui signalé dans l'Aïr. C'est du moins ce que défend Mallam Issoufou qui soutient que le Gobir Tudus pourrait avoir été concerné par les sécheresses et famines mentionnées dans les manuscrits d'Agadez.

L'histoire du Gobir au XVII^e siècle se résume à un état de guerres permanentes. Tout au long du XVII^e siècle, il n'a de cesse de mener des guerres à l'encontre des cités-états voisines pour s'étendre où occuper des territoires plus fertiles. Les sources orales et écrites dressent le portrait d'un état guerrier prêt à tout pour occuper des territoires où les conditions climatiques et environnementales sont plus favorables. Il passe son temps à lancer des razzias et faire la guerre aux populations voisines (les Touaregs par exemple) et aux cités-états concurrentes.

Mallam Issoufou résume l'histoire du Gobir en quelques phrases:

« En Ayar, au Gobir tudu dans la vallée de Gulbi Maradi où dans la vallée de Rima, les Gobirawa ont dû se battre âprement contre leurs voisins Touareg, Katsinawa et Zamfara pour se garantir un territoire. »¹⁸⁰

Nous avons vu plus haut que depuis la fin du X^e ou le début du XVI^e siècle au plus tard, le centre politique de l'état Gobirawa n'est plus dans l'Aïr mais dans le Gobir Tudu. Birni Lallée devient sa première capitale. Les troubles politiques conjugués aux problèmes climatiques ont raison de la patience des Gobirawa qui reprennent la marche vers le sud au cours de ce siècle.

Les traditions notent que dans le Gobir Tudus, l'état Gobirawa connaît deux autres capitales après Birni Lallée. Ses capitales sont (dans l'ordre) : Birni Magale et Gwararram. D'après les traditions, l'État Gobirawa aurait souffert des conditions climatiques arides qu'offrait la région.

Selon Mallam Issoufou le transfert de la capitale vers Birni Magale survient au milieu du XVII^e siècle sous le règne de Mohammed N.Guitti qui aurait régné entre 1660 et 1685. La nouvelle capitale se trouve dans la vallée de Maradi (Gulbi Maradi) qui apparaît comme un endroit fertile. Le Gobir s'établit donc dans un endroit déjà habité. Les traditions disent que l'installation du Gobir dans ce nouveau territoire s'est faite dans un premier temps pacifiquement. Landeroin nous en raconte la chose suivante :

« Mohammed May Guitti [Mohammed Chiroma] s'installant dans la région où se trouve actuellement Tibiri et y construisit Birni-n'Naya. Le pays s'appelait «Kassa-m'Mazoum»(Pays de Massoum) et ses habitants, les Mazoumaouas étaient des «Aznas » ou Païens obéissant au « Sarki-

¹⁸⁰MALAM ISSOUFOU, Djardaye, Gobir :Un État à la recherche permanente d'un Territoire, Niamey, Université Abdou Moumouni de Niamey, Faculté des Lettres et Sciences Humaines
E.D.L.A.S.H.S p.52

n'Gayo » qui dépendaient lui même du sultan Bornou et régnaient sur de nombreux villages. Les Mazoumaouas n'opposèrent pas de résistance et Mohammed May Guitti put s'installer sans difficulté dans le pays qui prit le nom de Gober¹⁸¹»

L'espace occupé est jugé insuffisant pour les Gobirawa qui s'attaquent par la suite aux cités-états voisines. L'état gobirawa s'intéresse de très près au bassin de la Rima, région proche de la vallée de Maradi qui offre des potentialités économiques et agricoles importantes.

Cette région est occupée depuis plusieurs siècles par le Katsina et le Zamfara. Le mouvement nord-sud du Gobir finit par inquiéter ces cités-états. En effet celui-ci affiche de plus en plus ouvertement ses velléités d'expansion territoriale. Les Gobirawa sont les investigateurs de nombreuses razzias.

Les Gobirawa se heurtent aux Katsinawa avec qui ils rentrent en guerre en 1685. Comme le souligne Mallam Issoufou *« l'enjeu de la bataille était le contrôle du Gulbin Maradi bien plus fertile que le Gobir Tudu »*.

Landeroin rapporte les événements suivants :

« Peu après son arrivée, Mohammed May Guitti fut attaqué par son voisin le sultan de Katsina, Changarana, vassal du sultan de Bornou. Mais comme il savait que Muhammed était rendu invincible par la possession du « guitti [un talisman], il usa de ruse pour le lui dérober : il fit offrir de riches présents à la femme préférée de Mohammed, lui exposant qu'il comptait attaquer une caravane très importante mais bien défendue et la suppliant de lui prêter l'amulette de son époux pour être sûr du succès. Il s'engageait d'ailleurs à la restituer aussitôt après l'attaque. La femme tentée par les riches présents et peut-être par l'espoir d'une part importante du butin, déroba le « guitti » et le fit remettre au sarki du Katsina. May Guitti saisit ses armes, monta à cheval et demanda « son guitti » mais on ne pu le trouver. Désespéré et se croyant incapable de vaincre sans son talisman, il préféra la mort à la honte d'une défaite¹⁸²»

Un passage du récit de Dan Tafaan pourrait faire écho à cet événement :

« Après la mort de Muhammad, son fils Soba fut nommé chef. Une fois établi, il attaqua le pays de Zabarma et poursuivit ses attaques pendant trois ans ; il fit des raids, tua et pillà à l'envi ; puis il rentra chez lui, prépara une armée et traversa le Niger pour attaquer Gurma. Après cela, il s'est préparé à attaquer Katsina et a harcelé Maradi pendant sept ans, mais il n'a pas réussi, et les

¹⁸¹ TILHO, Jean, Documents scientifiques de la mission Tilho, vol II, Paris, 1911, imprimerie nationale, p.470

TILHO, Documents scientifiques de la mission Tilho, vol II, 1911; Paris, imprimerie nationale, p.471

Katsinawa l'ont épuisé, alors il s'est retourné et a attaqué Asben qui est une ville importante.»¹⁸³
 [Traduction personnelle]

Bref, le Gobir justifie sa réputation d'état belliqueux, mais les souverains du Gobir essuient à la fin du XVIIe siècle un premier échec contre le Katsina.

Suite à la destruction de sa capitale, l'état gobirawa se déplace à nouveau vers le sud. Gwaramé en devient la nouvelle capitale. C'est depuis cette ville que le Gobir lance son offensive contre le Zamfara au cours du XVIIIe siècle.

Le Gobir parvient à l'envahir. Les écrits de Dan Tafaan nous renseignent une nouvelle fois sur les circonstances ayant conduit à l'invasion du Zamfara :

«Barbari régna onze ans. Il attaqua le Zamfara ; un grand carnage s'ensuivit ; les Zamfarawa furent vaincus et leur armée s'enfuit. La ville principale fut ouverte et le Sarki de Jafara, Maliki Dan Gigama Dan Yacubu Dan Babba fut tué. Lorsque Barbari eut ainsi pénétré dans leur chef-lieu, les Zamfarawa se soumirent tous. Puis Barbari se rendit à Alkalawa, qui était autrefois très éloignée des autres villes de Zamfara, et construisit la ville et l'établit¹⁸⁴»

Ader

Une région convoitée

Les chroniques d'Agadez notent qu'au cours du XVIIe et du XVIIIe siècle l'Ader est l'objet de la convoitise à la fois des populations nomades et des cités états hausas voisines. Nous allons voir les raisons qui ont poussé Touaregs et Hausas à se faire la guerre pour le contrôle de cet espace.

On pourra se reporter à mon mémoire de Master 1 pour une description de l'Ader, région qui occupe une situation géographique tout à fait particulière, à l'extrémité nord de l'espace hausa (région de Tahoua au Niger). Cette position en fait à la fois une zone de contact, et de frictions,

¹⁸³PALMER, H,L., Western Sudan History: The Raudthât' ul Afkâri in *Journal of the Royal society*, Vol 15, n°59, April 1916, p267

«After Muhammad died his son Soba was made ruler. When established, he attacked the land of Zabarma and continued his attacks for three years he raided, and slew, and looted to his heart's content. Then he returned home, prepared an army, and crossed the Niger to raid Gurma. He took many prisoners, and slew many, and then with much spoil returned to his own country. After this he prepared to attack Katsina and harried Maradi for seven years, but he was unsuccessful, and the Katsinawa wore him down, so he turned and attacked Asben which is an important city»

¹⁸⁴ Traduction Personnelle :

« Barbari ruled eleven years. He attacked Zamfara much slaughter ensued; the Zamfarawa were defeated and their army ran away. The chief town was opened, and the Sarki of Jafara, Maliki Dan Gigama Dan Yacubu Dan Babba was slain. When Barbari had thus entered their chief town, the Zamfarawa all submitted. Then Barbari set out to Alkalawa which formerly was very distant from the other towns of Zamfara and built the town and established it »

Voir PALMER, H,L., Western Sudan History: The Raudthât' ul Afkâri in *Journal of the Royal society*, Vol 15, n°59, April 1916, p268

entre Hausas et Touaregs, et une zone de migration. Elle offre par ailleurs un environnement protecteur vis à vis des menaces extérieures.

A partir de la fin du XVI^e siècle, le sultanat de l'Aïr s'est affirmé comme un pôle économique et politique important du Sahel central, suite à la chute de l'empire songhaï en 1591, sous les coups des Marocains. La route commerciale de l'ouest, qui passait par l'empire songhaï, est devenue incertaine du fait de l'absence d'un état fort. On assiste à une reconfiguration des axes commerciaux au profit du sultanat de l'Air et des cités-états hausa.

Comme Djibo Hamani le note : « *l'Aïr était un point de passage obligatoire pour les caravanes « qui transportaient de l'or de Tombuktu et les étoffes d'Égypte*¹⁸⁵».

Djibo Hamani fait remarquer aussi que « *Le rôle commercial des pays hausa prit une ampleur encore plus grande par suite de la décadence des routes menant de la Méditerranée au Soudan nigérien*¹⁸⁶»

Les routes les plus sûres passent désormais par l'Aïr. La région qui nous intéresse dispose de deux routes caravanières, et leur contrôle des routes revêt dès lors une importance majeure pour les Touaregs et les Hausas.

La route caravanière principale part d'Agadez pour rejoindre Kano via la ville de Tasawa (Tessaoua).

La seconde passe par l'est de l'Ader et relie le Gobir et le Kebbi. Moins empruntée que la première, cette route va tout de même prendre de l'importance à partir du XVI^e siècle. « *L'Ader revêt (..) une certaine importance stratégique, parce que sa domination peut aider à contrôler l'extrémité d'une route qui traverse le désert. Cela attire des convoitises, mais d'un autre côté, personne n'a intérêt à ce qu'une telle route soit coupée*¹⁸⁷»

La position stratégique de l'Ader suscite donc la convoitise du Gobir, du Zamfara et du Kebbi. Contrôler ces routes, c'est s'assurer un approvisionnement continu en chevaux et en armes venus du nord. Cela est d'autant plus crucial pour ces cités-états que leur puissance se fonde en grande partie sur les conquêtes militaires.

C'est ce que note André Salifou à propos du Kebbi : « *le pays du Kanta se préoccupe de doter son armée d'une nombreuse et puissante cavalerie. Or les chevaux descendent de l'Aïr. À cause de sa situation géographique entre le Kabi au Sud, l'Air au nord d'où proviennent aussi des armes,*

¹⁸⁵ Hamani, Djibo, Contribution à l'étude de l'histoire des États Hausa, l'Adar précolonial p.90

¹⁸⁶HAMANI, Djibo, Contribution à l'étude de l'histoire des États Hausa, l'Adar précolonial p.90

¹⁸⁷ SERVANT, Maria

l'Adar ne laisse pas indifférent les Kanta qui mettent tout en oeuvre pour contrôler les routes caravanières menant en Aïr à partir de l'Adar oriental¹⁸⁸ »

Le belliqueux Gobir, qui est à la recherche d'un état viable, a besoin de ces armes pour entreprendre la conquête des territoires fertiles qu'il rêve de s'approprier. Comme déjà indiqué, il mène une politique d'agression envers les cités états de Katsina et de Zamfara.

Le contrôle de cette route commerciale reliant le kasar hausa à l'Aïr, voilà l'a raison qui a poussé les trois royaumes hausas à s'intéresser à l'Adar.

L'Adar au XVIIe

Le XVIIe siècle est marqué par l'arrivée de Touaregs dans l'Adar. Ceux-ci sont à l'origine d'une nouvelle organisation politique : le sultanat de l'Adar. La chronique d'Agadez nous donne de précieux renseignements sur les circonstances de sa création.

D'après les manuscrits, le sultanat de l'Aïr mène au cours du XVIIe siècle une politique d'expansion en direction de l'Adar. Ce territoire fut pendant longtemps sous la domination du Kebbi. Il aurait été conquis au début du XVIe siècle par Kanta, grand souverain de ce royaume. Vers la fin du XVIIe siècle, le Touareg Moubarek soustrait l'Adar de l'influence du Kebbi.

Qu'est ce qui peut expliquer cette entreprise de conquête? Finn Fuglestad note qu'Agababa, fils de Moubarek conquiert « une région relativement fertile et vallonnée ».

Comme nous l'avons dit dans le mémoire de M1, l'Adar est une région qui aussi bien sur le plan de la géographie que sur le plan climatique occupe une position particulière : *« L'Adar est à la limite nord de la zone dans laquelle la culture du mil est possible : au delà de cette limite, la pluviométrie est insuffisante, et seul le pastoralisme reste possible. C'est en quelque sorte une zone frontière entre Sahara et Sahel, une enclave permettant une certaine agriculture sédentaire, entourée d'étendues utilisées par les Touaregs pour nourrir leurs animaux.¹⁸⁹»*

On comprend tout l'intérêt que représente cette région pour les Touaregs. L'Adar est une région où l'agriculture est possible. En temps de sécheresse, l'Adar pouvait servir de refuges à des groupes touareg. C'est également la région la plus accessible puisqu'elle est située juste à la bordure du désert.

XVIIIe-XIXe siècle : aridité sévère

Maley et de Brooks s'accordent sur la période allant du XVIIIe au XIXe siècle. L'ensemble de l'Afrique de l'ouest subit une forte aridité. Le delta intérieur du Niger comme le bassin du lac Tchad et la Mauritanie sont fortement touchés.

¹⁸⁸SALIFOU, André, Histoire du Niger, p.

¹⁸⁹ voir SERVANT, Maria, Écrire l'Histoire des Hausas du Niger

Nous pouvons dire la même chose pour le monde hausa grâce aux sources qui sont à notre disposition.

Une sécheresse généralisée touche le Soudan occidental de 1738 et 1756 (1760 selon certains auteurs). Michael Watt note que la « *Famine ravaged Tombouctoo and the Niger Bend during this period and probably affected all of the western Soudan, from Hausaland to Wolof (i.e. western Nigeria to Senegal)* »

Les sources historiques montrent plus clairement les effets du climat sur la vie des populations, nomades et sédentaires : migrations, sédentarisation des populations nomades (notamment les Touaregs), coût de la vie et augmentation des impôts, tensions entre agriculteurs et éleveurs.

Bassin du Lac Tchad

Dans le bassin du Lac Tchad, les populations vivent une époque troublée. Le Diwan nous signale deux famines qui sévissent dans le Bornou, dans un intervalle de temps court. La première aurait eu lieu sous le règne de Muhammed Ibn Hamdun (1729-1744)., la seconde sous celui de son successeur Dunama le jeune (1744-1747).

Migration kanouri et fondation du Damagaram

Dans le bassin du Lac Tchad, de nouveaux mouvements migratoires s'enclenchent. Au milieu du XVIIIe siècle, nous savons que des populations de langue kanuri arrivent dans la région de Zinder. Ces groupes kanuris fondent un nouvel état qui s'affirme et fera parler de lui au cours du siècle suivant : le sultanat du Damagaram (plus de détail dans le mémoire de M1). Le mouvement migratoire est impulsé par un dénommé Mallam. Selon Landeroin :

«Après avoir erré longtemps, Mallâm serait venu s'installer au village de Damagaram habité par des Daguéras, ses compatriotes, chassés du Koutou par les Touareg. Il y résidait à peine depuis un an qu'un rezzou partir de l'Aïr, enleva son troupeau de boeufs, bien que son fils Babba ait réussi à le reprendre presque aussitôt, Mallâm, rendu méfiant, quitta Damagaram et s'installa sur le plateau de Guéza, région accidentée et rocailleuse, moins exposée aux surprises. Il y trouva des chasseurs gobéraouas, campant dans la brousse et avec leur aide, il construisit le village de Guéza. »¹⁹⁰

Ces mouvements de migration en direction de Zinder et de l'espace tsosebaki pourraient être évoqués par ailleurs dans un manuscrit traduit par Palmer intitulé « *The Children of Tuba'ul Awwal* » :

« So they consulted, seeking out one place after another, till they heard of a people who lived afar from them, and dwelt in a land called Sosa Baki. There are the forefathers of the original people of Gumel, who afterwards migrated to Dingas. They found no one in those parts except the inhabitants

¹⁹⁰ TILHO, Documents scientifiques de la mission Tilho, vol II, 1911; Paris, imprimerie nationale,p.471

of Wushek and Miria, who were a people. At that time no one lived in the land of Zinder, except in the hills, here and there. »¹⁹¹

Ce passage s'avère difficile à interpréter. Je pense qu'il peut faire référence à une migration kanuri au XVIIIe siècle, bien que l'identité ethnique des migrants ne soit pas très claire et qu'il n'y ait de possibles anachronisme (région de Zinder vide de population, mention de la cité-état de Mirriah fondée en 1774, et de Ouacha, un état Tsosébaki qui n'est créé qu'au cours du siècle suivant, en 1836).

1740-1760 : sécheresse généralisée

La période de sécheresse en Afrique de l'ouest mise en évidence par les paléoclimatologues concerne également le monde hausa. Le XVIIIe siècle est une période particulièrement agitée pour les cités-états. La chronique de Kano relève deux famines majeures. Ces deux famines ne coïncident pas, en terme de date, avec la période de sécheresse généralisée signalée plus haut (1738-1756). Il n'empêche que nous avons des indications que cette dernière est également associée à un assèchement dans le nord du Nigéria, comme le constate le spécialiste de l'étude des changements climatiques, Nick Brooks, dans l'article *Drought in the African Sahel : Long term perspective and future prospect*. Il cite à ce sujet le travail de son homonyme George E. Brooks intitulé *Climate and History in West Africa* :

« La Sénégambie a subi des sécheresses dans chaque décennie des années 1710 aux années 1750, dans les années 1770 et 1780, et des famines fréquentes entre 1790 et 1840. Le lac Tchad a connu des baisses rapides de son niveau vers 1680-1690, 1740-1760 et 1800-1840, ce qui témoigne de la désertification de la région du nord du Nigeria. »¹⁹² [traduction personnelle]

Il y a-t-il des indices dans les sources historiques classiques qui permettraient d'affirmer que les conditions climatiques sont effectivement dégradées dans le monde hausa ? On peut chercher un début de réponse dans la chanson de Bagoda traduite par Hiskett au début du XXe siècle. Voici ce qui est dit :

*« Then came a killing famine
And there was no corn to be had; only by coming to them
Could it be had, and they doled it out in small quantities
They became well off in slaves and horses too;
They were the great traders.
From the east they came; from the west, even unto the north;*

¹⁹¹ PALMER, H,L, Manuscrit XV, the Children of Tuba'ul Awwal, p.56

¹⁹² Brooks, N., 2004. Drought in the African Sahel: long term perspectives and future prospects. Tyndall Centre for Climate Change Research Working Paper, 61, p.37.

“Senegambia suffered droughts in each decade from the 1710s to the 1750s, in the 1770s and 1780s, and frequent famines between 1790 and 1840. Lake Chad experienced rapid falls in lake levels around 1680-1690, 1740-1760, and 1800-1840, attesting to desiccation in the area of northern Nigeria.”

*From the south the pagan Hausa forced their way in,
The Bornu people and the Katsina people, (people) from Daura,
And from Zangara of the Habe and the men of Gobir ;
They began to come and establish habitations.
Kabal people, Kambarawa,¹⁹³ and people from Adar.
When the famine was at its height it extended to Asben.
They fled to Kano where there was relief »¹⁹³*

Ce passage fait référence à une famine très étendue, touchant une grande partie du Soudan central (des gens viennent de tous les points cardinaux, des Hausas comme des Bornouans et des Touaregs. Il cite plusieurs des cités hausa, du Niger et du nord du Nigeria, et dit qu'elle s'étend jusqu'à Asben, c'est à dire l'Air). Tous vont à Kano (qui serait donc épargné ?) La chanson présente un grand intérêt mais la difficulté réside dans la datation de cette famine.

La chanson dit qu'elle a eu lieu au moment de l'installation de Bagauda dans l'actuelle région de Kano, soit au XI^e siècle. Ce qui est évidemment peu plausible. Certaines sources par contre me laissent penser que la chanson se réfère en réalité à un épisode climatique survenu au milieu du XVIII^e siècle. On en trouve des indices dans les chroniques de Kano et d'Agadez.

Les deux chroniques notent des migrations en direction de Kano durant les années 1750-début années 1760. Les manuscrits d'Agadez mentionnent très brièvement l'établissement de groupes touaregs à Kano : « *Ensuite les Kel-Oui* » partirent pour Kano en 1762 ». De tels mouvements de migration sont confirmés par la chronique de Kano qui note que sous Yaji (1753-1768): « *Many men came and settled in Kano Land* ». Ces mouvements de migrations massifs vers Kano ne peuvent s'expliquer que par des raisons liées à la famine dans les régions au nord de Kano. Il semble plausible donc que les événements décrits par la chanson de Bagoda se rapportent à ces mouvements de migration des années 1750-1760.

La liste dynastique du Bornou va dans le même sens. Nous avons dit plus haut qu'à peu près au même moment (1743-1747), le Bornou était également touché par la sécheresse et la famine. Il y a donc tout lieu de croire que ce que dit la chanson à propos de l'arrivée de migrants bornouans soit vrai. Nous avons vu plus haut qu'il y a bien eu des mouvements migratoires kanuri en direction du monde hausa.

D'après la chanson de Bagoda, la sécheresse aurait touché l'ensemble de l'espace nigérien (depuis l'Air jusqu'au sud du Niger) et jusqu'au moins au nord du Nigeria. Les traditions orales rapportées par Landeroin viennent étayer cette hypothèse.

¹⁹³ HISKETT, M, The 'Song of Bagauda': A Hausa King List and Homily in Verse—II in Bulletin of the School of Oriental and African Studies, University of London , 1965, Vol. 28, No. 1 (1965), p.114.s

Landeroin évoque le passé historique de l’Arewa (ouest du pays hausa au Niger, à la limite avec la région zarma de Dosso, entre Dogondoutchi et Gaya). L’Arewa est le coeur historique des Maouri, sous-groupe hausa. Ils parlent à la fois hausa et zarma.

Au XVIIIe siècle, les Maouri ont constitué un royaume, le royaume de Matankari. Mato (qui aurait régné entre 1767 et 1786) est considéré comme étant le fondateur de cette entité politique. L’histoire de ce royaume a été pour le moins chaotique, le royaume ayant été, en effet, frappé par plusieurs sécheresses :

«À partir de Tamma, l’ordre de succession des chefs est connu. Dam Baji, lui succéda et résida à Birni, où il régna seize ans. Son règne ne fut troublé par aucune guerre extérieure, les récoltes furent très abondantes, trop abandonnantes, même, si l’on en croit la légende, en effet, chacun récoltant la Calebasse qui avait contenu le plus de mil et de haricots qu’il n’en pouvait consommer dans l’année, il n’y avait plus d’acheteurs et par suite plus de cauris pour les autres achats. Une partie des Maouris rendit le chef responsable de cet état de chose et se mit en rébellion, Dan Baji; blessé à mort dans la lutte, maudit ses sujets avant de mourir, leur disant que puisque l’abondance des récoltes avait causé cette guerre civile, il prit Dieu avant de mourir, de leur envoyer la disette. Son voeu fut exaucé et pendant le règne de Dako, successeurs de Dan Baji, des Maouris subirent plusieurs famines consécutives¹⁹⁴»

Il semble peu vraisemblable que la «surabondance des récoltes» évoquée dans la tradition puisse être responsable de révolte. Mais quoiqu’il en soit, on a là une confirmation supplémentaire de sécheresses et de famines au cours du XVIIIe siècle.

La première sécheresse ayant frappé les Maouris aurait eu lieu sous le règne de Dako : *«Pendant le règne de Dako, successeur de Dam Baji, les Maouris subirent plusieurs famines consécutives. Dako régna sur le Maouri Nord pendant dix-sept ou dix-huit ans. Il était fils de Tasso¹⁹⁵»* Si nous nous basons sur la date attribuée à son successeur Mato (1767-1786) alors Dako aurait régné entre 1749 ou 1750 et 1767, ce qui confirme l’étendue de la sécheresse.

D’autres éléments peuvent nous aider à appréhender la situation climatique en pays hausa. Certains documents montrent l’impact des sécheresses sur la vie politique et économiques des sociétés hausa : augmentation des taxes par les souverains, conflits avec les populations nomades, et affrontements entre cités états.

On relève qu’au milieu du XVIIIe siècle, le contexte est particulièrement agité à Kano. C’est une période riche en événements politiques et militaires. Kano est en conflit avec de nombreux états dont le Gobir, qui cherche à s’implanter dans le bassin de la Rima, région propice à l’agriculture. D’après Paul Lovejoy et Stephen Baer ces événements peuvent être liés à une sécheresse : *«À Kano,*

¹⁹⁴ TILHO, Jean, Documents scientifiques de la mission Tilho, vol II, 1911; Paris, imprimerie nationale, p.496

¹⁹⁵ TILHO, Jean, Documents scientifiques de la mission Tilho, vol II, 1911; Paris, imprimerie nationale, p.497

on se souvient de cette période comme d'une période de troubles, principalement en raison de la guerre prolongée avec le Gobir, mais la sécheresse a probablement contribué à alimenter les souvenirs »¹⁹⁶ [Traduction personnelle]

Sous les souverains Kumbari (1731-1743) et Kabe (1743-1753), Kano est en conflit ouvert avec les Gobirawa. La Chronique de Kano parle d'une série de conflits réguliers : *«The name of Sarkin Gobir was Sobah. If the Gobirawa defeated the Kanawa one day, the Kanawa defeated them the next. This state of affairs continued for a long time »¹⁹⁷*

Notons que ce passage est un peu problématique, parce qu'il y a une incohérence concernant le nom souverain du Gobir. D'autres sources (Palmer, Landeroin) indiquent que Sobah a régné à la fin du XVIIIe siècle. Je pense que la chronique de Kano peut confondre avec Baabari.

Les attaques contre Kano s'inscrivent dans le cadre de la période de sécheresse généralisée. Comme nous l'avons vu dans le chapitre consacré à la méthodologie, une période de sécheresse se traduit souvent par l'insécurité. Les conflits opposant Kano au Gobir durant cette période ont été incessants, ce qui conduit à penser qu'il s'agit de conflits de prédation, en réponse aux difficultés d'approvisionnement, ou, opportunistes, pour tenter de profiter de la faiblesse de l'adversaire.

La chronique de Kano note à quel point les conflits ont été violents : *«The Gobirawa went on slaughtering the Kanawa and the Kanawa slaughtered the Gobirawa in frequent wars»¹⁹⁸[traduction Personnelle]*

Le règne de Kumbari est un règne particulièrement agité. Le document signale d'autres faits marquants comme par exemple la venue du sultan du Bornou à Kano : *«A l'époque de Kumbari, le Sarkin Bornu May-Ali vint à Kano pour faire la guerre. Il campa à Faggi pendant trois nuits sans qu'une bataille soit livrée, car Shehu Tahiru et Shehu Bunduu l'empêchèrent.»¹⁹⁹*

¹⁹⁶ «At Kano, this period is remembered as a time of trouble, principally because of the protracted war with Gobir, but the drought probably contributed to the memories »

LOVEJOY, Paul, BAER, Stephen, The Desert side Economy of the Central Sudan in *The International Journal of African Historical Studies*, 1975, Vol. 8, No. 4, p573

¹⁹⁷ PALMER, H. R. "The Kano Chronicle." *The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, vol. 38, 1908, p.90

¹⁹⁸PALMER, H. R. "The Kano Chronicle." *The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, vol. 38, 1908, p91 :

"The whole army of the Gobirawa came charging up to the Sarkin Kano. The Kwinkele withstood them until their chief was killed. Then Yakidoka said, "Sarkin Kano, all the men of Kano have run away and left you alone with your slaves"

¹⁹⁹PALMER, H. R. "The Kano Chronicle." *The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, vol. 38, 1908, p91 ;

"In Kumbari's time Sarkin Bornu May-Ali came to Kano to war. He encamped at Faggi for three nights without a battle being fought, since Shehu Tahiru and Shehu Bunduu prevented it."

(D'après la chronique du Bornou, le souverain en question serait Dounama le jeune - May Ali est un nom générique utilisé dans la chronique de Kano pour désigner le souverain bornouan)

L'auteur prête des intentions belliqueuses au souverain du Bornou vis à vis de Kano. Ce passage de la chronique nous pousse à nous interroger sur ses motivations. Pourquoi serait-il venu jusqu'à Kano ? Nous avons vu u'à la même époque, le Bornou était également frappé par un épisode de sécheresse. Il est donc probable que la encore, ce soit la situation climatique qui ait poussé le sultan à organiser cette expédition militaire.

Le climat et les conflits ont un impact important sur la vie politique et économique du pays. La chronique note au cours du XVIIIe siècle une augmentation drastique des impôts, comme sous le règne de Kumbari :

*« Mohammna Kumbari s'employa à collecter la Jizia à Kasua Ku-rmi, si bien que le marché fut presque anéanti. L'année suivante, il collecta la Jizia à Kano et fit payer même les mallams [religieux]. Les troubles étaient tels que les Arabes quittèrent la ville et retournèrent à Katsina, et la plupart des pauvres de la ville s'enfuirent dans le pays de Katsina. »*²⁰⁰ [Traduction Personnelle].

Le règne de Kumbari semble avoir laissé un très mauvais souvenir au peuple de Kano, accablé d'impôts : *« his counsellors like him but the common people hated him »*²⁰¹.

Dans ce passage, la chronique mentionne un lieu particulièrement important dans la vie de la cité : le marché Kurmi, un des plus importants marchés de Kano. C'est sous le règne du grand souverain Muhammed Rumfa que ce marché a été fondé, au XVe siècle, au moment où Kano à commencer à s'affirmer comme un centre régional de commerce de produits agricoles. Le marché est composé de commerces et d'entrepôts pour les activités grandissantes de la ville : industrie de tissage, poterie et artisanat du cuir, etc. Tout cela contribue à attirer les marchands itinérants, dont certains viennent de loin - jusque de Tripoli et de Ghadamès - pour acheter leurs marchandises.

C'est ce coeur de la vie économique et commerçante de Kano que touche la politique de taxation menée par Kumbari, dont les effets sont loin d'être anodins. En effet l'augmentation des impôts sur les négociants déstabilise le marché, et paralyse l'activité économique : les marchand arabes quittent la ville. Même les pauvres s'enfuient vers le Katsina ! Le comportement de Kumbari s'explique en grande partie par les conflits militaires incessants avec le Gobir. Pour mener la guerre, il faut de l'argent, et les caisses du souverain sont vides.

²⁰⁰ [Traduction Personnelle]. "Mohammna Kumbaii was active in collecting, Jizia from the Kasua Ku-rmi, so that the market was nearly killed. The next year he collected Jizia in Kano and made even the mallams pay. There was so much disturbance that the Arabs left the town and went back to Katsina, and most of the poorer people in the town fled to the country of Katsina »
in PALMER, H. R. "The Kano Chronicle." *The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, vol. 38, 1908, p90

²⁰¹ PALMER, H. R. "The Kano Chronicle." *The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, vol. 38, 1908, p89

Kumbari n'est certes pas le premier auquel on a pu reprocher des impôts excessifs à cette époque. La chronique dit ainsi de son prédécesseur, Mohamma Sharfa (1703-1731) que ce sarki a « *introduit sept pratiques à Kano, qui étaient toutes des vols, à savoir : Karo, Rinsua, Matafada, Yan Dawaki, Kuaru, Jizia des jeunes filles lors du mariage et Jizian Kasua Kurmi. Il a inventé bien d'autres méthodes d'extorsions*²⁰² » [Traduction personnelle]

Sécheresse des années 1780

Landeroin rapporte une deuxième période de famine dans l'Arewa : « *Mato (fondateur de Matankari) [l'état Maouri] lui succéda; il régna dix-neuf ans, qui ne furent qu'une longue période de famine, et eut pour successeur Goga, fils de Chékaro. Osmane, fils de Kossagourou, lui succéda et son règne dura dix-huit ans.* »

Cette période de famine et de sécheresse pourrait coïncider avec celle mentionnée dans la chronique de Kano sous le règne du Sarki Awali (1781-1807): « *Le quarante-troisième Sarki était Mohamma Alwali, fils de Yaji. Le nom de sa mère était Baiwa. Dès qu'il devint Sarki, il rassembla des réserves de "Gero" et de "Dawa" en cas de guerre et de famine. Néanmoins la famine l'a envahi.* »²⁰³ [traduction personnelle]

La famine frappe donc le pays, malgré la politique prudente mise en oeuvre par le Sarki dès son arrivée au pouvoir : il constitue des stocks de sorgho (dawa en Hausa dans le texte) et de mil (Gero).

Ce passage est donc très significatif, à double titre : le souverain sait que la menace existe, qu'il faut s'y préparer (ce qui montre la fréquence des sécheresses). Il le fait, sagement. Et malgré cela, malgré ses efforts, la sécheresse est telle que « *la famine l'a envahi* ».

Air

A la même époque, les manuscrits d'Agadez décrivent un contexte politique troublé, marqué par plusieurs expéditions touaregs à l'encontre du Gobir. On note par exemple le passage suivant : « *Ensuite le sultan Muhammed-Homad avec toutes les troupes de l'Air partir contre (Le Roi du) Gobir. Dan Godi et le sultan El-Adel (Que Dieu l'assiste contre ses ennemis au moment où il avance contre eux avec ces troupes) les mit en fuite en 1184 (1770)* »²⁰⁴

²⁰² [Traduction] *he introduced seven practices in Kano all of which were robbery namely, Karo, Rinsua, Matafada, Yan Dawaki, Kuaru, Jizia of maidens on marriage, and Jizian Kasua Kurmi. He invented many other methods of extortion* » PALMER,H.R,The Kano Chronicle." *The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, vol. 38, 1908, p

Voir PALMER,H.R,The Kano Chronicle." *The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, vol. 38, 1908, p93 :

"The forty-third Sarki was Mohamma Alwali, son of Yaji. His mother's name was Baiwa. As sooi as he became Sarki he collected stores of "Gero" and « Dawa" in case of war and famine. Nevertheless famine overtook him"

²⁰⁴ Chroniques d'Agadès. In: *Journal de la Société des Africanistes*, 1934, tome 4, fascicule 2. pp. 145-177.

Nous avons vu plus haut que les expéditions des Gobirawa à l'encontre des Touareg l'Aïr étaient principalement motivées par des considérations d'ordre stratégique et commerciale. Dans le cas présent, ce sont les Touaregs qui prennent l'initiative. On peut se demander quelles sont les raisons qui poussent les Touaregs à s'attaquer au Gobir, dont le centre politique est depuis les années 1760 dans la région du Zamfara. L'auteur de la thèse sur le Gobir, Issoufou, nous dit à ce sujet la chose suivante : *Quant aux Touareg, ils cherchaient les riches pâturages de la zone du Bassin de Rima et voulaient aussi contrôler les voies de passage des caravanes en direction du sud* » (p.251). Les Touaregs pourraient être à la recherche de nouvelles terres en raison des conditions climatiques particulièrement difficiles.

Heinrich Barth nous livre des choses fort utiles qu'on peut relier à l'épisode de sécheresse évoquée plus haut :

«Au temps de sa plus grande splendeur, c'est à dire avant la conquête par Mohammed Askia, Agades avait un pourtour de trois milles et demi, et pouvait bien compter une population d'au moins cinquante mille âmes. A la fin du dernier siècle, soit vers 1790, c'était encore une ville considérable. On dit que depuis lors la plupart des habitants ont émigré vers les localités voisines du pays des Haoussa, telles que Katsena, Tessaoua, Maradi et Kano. L'époque de cette regrettable désertion ne peut être rapportée à celle de la grande révolution dont le Soudan central fut le théâtre, à l'avènement de Djihadi ou du réformateur Othman Da N Fodie, car elle la précéda d'au moins une quinzaine d'années. Par contre, elle suit à peu de distance la conquête de Gogo par les Aouelimmiden, conquête qui, par la destruction complète de cette ville, dut porter un grand coup à Agades, en lui coupant son principal débouché commercial. »²⁰⁵

Heinrich Barth indique qu'à la fin du XVIIIe siècle, il y a eu des mouvements de migrations massifs en direction des régions hausas. Ces mouvements se comprennent, en tant que conséquence de la période de sécheresse évoquée plus haut.

Richardson fait également référence à ces mouvements migratoires survenus à la fin du siècle :

"Aghadez est maintenant aussi grande que Tripoli, ou compte entre huit à dix mille habitants. Dans un temps passé, elle était quatre fois plus grande. Un grand nombre d'habitants ont émigré au Soudan, où il faut moins de travail pour cultiver le sol, et où la nature est plus prodigue dans ses productions. Aghadez est une ville fortifiée, mais sans force particulière ; les maisons n'ont qu'un étage, construites en terre et en pierre."²⁰⁶

Ces mouvements de migrations en direction du sud indique que la situation climatique était extrêmement mauvaise dans l'Aïr.

²⁰⁵ BARTH, Heinrich, Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale pendant les années 1849 à 1855, Trad de l'allemand. Par Paul Ithier.- Paris : Borné, 1860-1861, Vol.1, p. 249

²⁰⁶ RICHARDSON, p.144

XIXe siècle

La période d'assèchement constatée dans de nombreuses régions d'Afrique de l'Ouest par les climatologues touchent également l'ensemble du Soudan central (la famine a eu raison des réserves de grains constituées par le Sarki Alwali). La période d'aridité observée au sud du pays hausa a également touché les régions au nord du Niger.

Cette période d'aridité semble se poursuivre au cours du XIXe siècle, période pour laquelle on est mieux renseigné car les sources historiques sont plus nombreuses et plus fiables. Le souvenir de ces calamités est vivace. La chronique de Kano signale « une très grande famine » à la fin des années 1840. Le document se réfère très probablement à la famine connue dans la tradition sous le nom de Dawara.

Curieusement, l'abondante littérature produite par les Peuls qui ont mené le djihad de 1804 ne semble pas faire référence à ces questions, en tout cas je n'en ai pas vu.

Par contre, les récits des explorateurs et ceux des esclaves ou anciens esclaves sont susceptibles de nous livrer beaucoup d'informations sur le comportement des sociétés face aux crises politiques ou climatiques. Le témoignage de Dorugu, le serviteur de Barth, est souvent saisissant. Originaire de la région de Kantché, au nord de Zinder, il dépeint la vie des agriculteurs aux prises avec l'insécurité et les conditions climatiques hostiles. Ce qui est très intéressant, et troublant, c'est qu'on a un témoignage intime sur la façon dont des gens du peuple peuvent vivre et ressentir les événements :

«A cette époque, il y avait une famine. Un homme d'un autre village [le grand-père de Dorugu], dont mon père avait pris la fille pour épouse, est venu voir mon père et lui a dit : "Je ne peux pas permettre à ma fille de rester dans ta maison, car elle va mourir de faim." Il la saisit et l'emmena loin de la maison de mon père, dans une ville appelée Bangasa. Mon jeune frère et moi avons pleuré parce que notre mère avait été enlevée à notre père. »

Frise climatique hausa

- **2e moitié du premier millénaire : conditions climatiques favorables**
- **XIe siècle** : brèves phase arides
 - début de migrations nord-sud et pression touaregs
- **XIIIe-début XIVe siècle** : phase aride
 - départ des Zarma de l'Azawagh
- **début XIVe siècle-début XVe siècle** : phase humide
 - tombes de Durbi Takusheyi (1295-1395)
- **XVe-XVIe siècle : aridité au nord (Aïr, Ader), pas d'info au sud**
 - **Milieu XVe siècle** : début migration du Gobir
 - **XVIe siècle : aridité au nord (Aïr, Ader), pas d'info au sud**
 - NOTE : Brooks et Maley considère cette période comme favorable : « brief but eventful wet period »

- Famines dans le Bornou
- Famine à Kano sous le règne de Mohammad Zaki (1582-1618)
- Migrations touareg vers le sud.
- **XVIIe SIECLE AU XIXe SIECLE : ARIDITE**
- **XVIIe siècle**
 - Gobirawa en guerre contre le Katsina et le Zamfara et les Touaregs.
 - Fondation du sultanat de l'Ader en 1685
 - Migrations de groupes touareg vers le sud.
 - Famine à Agadez (1696)
- **XVIIIe siècle**
 - migrations kanouri et fondation du sultanat de Damagaram en 1736
 - migration de groupes touareg vers le sud
 - **1740 à 1760** : période de sécheresse généralisée
 - Famines au Bornou début des années 1740
 - arrivée de groupes touareg à Kano en 1762
 - À Kano :
 - « *Many men came and settled in Kano Land* » ((souverain, 1753 à 1768)-
 - nombreux conflits avec le Gobir entre 1731 et 1753
 - amine sous le règne du Sarki Awali (1781-1807)
 - Gobir
 - Invasion du Zamfara
 - Sud-Ouest du Niger :
 - Première famine signalée dans le royaume de Matankari, sous le règne de Dako (entre 1749/50 et 1767)
 - Deuxième famine signalée dans le royaume de Matankari (Mato entre 1767 et 1786)
- **XIXe siècle** : période aride

Conclusion

L'objectif initial de ce travail était d'essayer d'établir une « chronologie climatique » du monde hausa en croisant les données historiques et ce qu'on sait du climat de la région (grâce aux travaux de paléoclimatologie consacrés au Sahara, au Sahel et à l'Afrique de l'ouest). L'entreprise était périlleuse, entre autre à cause du montant limité des sources. Périlleuse, mais tentante, parce que si des études de ce type ont été menées au Sahel, il n'y en avait pas pour la zone hausa, à ma connaissance. Tentante aussi parce que j'avais la conviction que l'eau et les pluies sont un élément crucial de la vie des gens dans un environnement semi-aride, et que je savais que le climat avait changé : d'où l'espoir de trouver des traces de ce changement dans les données historiques. Je pensais aussi que le climat était un angle d'approche pertinent pour tenter d'interpréter des traits de l'histoire hausa.

Aux termes de ce travail, il me semble que de fait, le climat a joué un rôle important dans l'histoire du Soudan Central - ne serait-ce que parce qu'il a un impact fort sur la vie des gens : il est cause de famines et de migrations. Les sociétés ont dû s'adapter à ces conditions climatiques - en trouvant des solutions diverses, parfois complémentaires (pensons aux relations Hausa - Touaregs). L'organisation des sociétés, l'économie, les modes de vies sont adaptés et modelés pour répondre aux contraintes climatiques. Je pense que la façon même qu'on les gens de concevoir l'existence est impactée : quand une sécheresse potentiellement dévastatrice est susceptible de se produire tous les 5 ou 7 ans, il faut que la société soit préparée à y faire face, et chaque individu aussi. Face à des longues périodes d'aridité, la vie est souvent, pour reprendre l'expression de Maley et Vernet, « sur le fil du rasoir ». Le risque pour soi-même de connaître la famine un jour prochain incite à développer l'altruisme - l'habitude de donner quand on peut à qui en a besoin. Mais les sécheresses qui déclenchent les famines vont souvent de pair avec les guerres, l'insécurité et l'esclavage, comme le remarque Brooks.²⁰⁷

Cela dit, pour ce qui a été d'établir une « chronologie climatique » du monde hausa, les choses n'ont pas été simples. Après croisement des données, je suis arrivée à la conclusion que les données historiques disponibles ne suffisent pas à établir une chronologie précise et globale de l'histoire climatique du monde hausa. Il y a trop de variations entre le nord et le sud, et trop peu de sources historiques disponibles. Quant aux données directes sur le climat, elles sont inexistantes.

Quelle est ma contribution ?

²⁰⁷ BROOKS George E. A Provisional Historical Schema for Western Africa Based on Seven Climate Periods (ca. 9000 B.C. to the 19th Century).. In: *Cahiers d'études africaines*, vol. 26, n°101-102, 1986. Milieux, histoire, historiographie. pp. 43-62.

« Tragically for millions of people in Western Africa the 'pull' of European and North African demand for captives coincided with the 'push' of worsening economic and social circumstances in many parts of Western Africa, the consequences of which made African groups more willing than otherwise to sell war captives domestic slaves and criminals and social deviants however defined »

J'ai effectué une lecture attentive des sources disponibles, issues du monde hausa (chronique de Kano, traditions telles que rapportées par Landeroïn, Urvoy, etc, chanson de Bagauda) et externes (chroniques d'Agadez, Diwan du Bornou, Dan tapant). J'ai, autant que j'ai pu, confronté les diverses mentions qu'elles contiennent ayant un rapport avec des événements climatiques - sécheresses et famines essentiellement, de façon à essayer de déterminer l'étendue des sécheresses, leurs fréquences, etc.

Cela m'a permis, pour certaines périodes et certaines régions, de déterminer si la période était perturbée par un climat difficile. J'ai en ai dressé un tableau.

Sauf exception, il n'y a pas moyen d'inférer à partir des conditions à un endroit donné, les conditions en un autre endroit - ce à quoi on pouvait s'attendre, de par la nature même du climat sahélien, qui est caractérisé par une forte imprévisibilité de la pluviométrie. On peut parfois repérer qu'une sécheresse en une ville s'étend aussi à une autre, mais on ne peut pas déduire de la date connue d'une sécheresse en un endroit, la date d'une sécheresse mentionnée ailleurs. Qui plus est, pour le pays hausa, il y a une grande variation du nord au sud.

Les seules informations qu'on peut véritablement obtenir concernent donc des tendances - et encore, je dirais que les seules choses dont on puisse être sûr, c'est que lorsqu'on trouve des informations qui disent qu'il y a un problème lié à la sécheresse, alors on sait qu'effectivement, les choses vont vraiment mal.

Ces tendances (qui, je le répète, ne sont jamais que régionales), j'ai pu les confronter à ce que disent les deux principaux articles de paléoclimatologie concernant l'Afrique de l'ouest (Brooks et Maley/Vernet). Sur certaines des périodes pour lesquelles j'ai effectivement réussi à me prononcer sur la tendance climatique, il y a accord. Pas sur d'autres - ce qui confirme la justesse de « *la deuxième mise en garde de Maley et Vernet - à savoir que les séquences climatiques élaborées à partir de preuves indirectes situées à des centaines de kilomètres de distance ne peuvent être appliquées à des situations éloignées qu'avec une grande prudence.* »²⁰⁸

Autre contribution : dans la partie consacrée aux origines, on a présenté un schéma plausible pour le développement des communautés agricoles qui ont conduit à l'apparition des premières villes puis cités fortifiées hausa - ce en utilisant ce que nous ont apporté les connaissances sur l'évolution du climat fournies par les études de paléoclimatologie.

Nous n'avons pas assez parlé du succès hausa - mais nous avons déjà été bien longs. Bien entendu, le commerce et islam sont des éléments déterminants dans ce succès - dans l'expansion de la langue hausa et de sa culture. Mais cela est aussi moins directement lié aux questions climatiques. Encore

²⁰⁸ McIntosh, R.J., Maley, J. and Vernet, R., 2015. African palaeoclimate and human response: a special issue of the African Archaeological Review. *African Archaeological Review*, 32(2), pp.167-177.

« *Maley and Vernet's second cautionary—that climate sequences developed from proxy evidence some hundreds of kilometers away can only be applied to distant situations with great caution.* »

que : nous avons fait la remarque que le commerce est une activité alternative à l'économie agricole, qui permet d'assurer des revenus - et éventuellement, de façon très prosaïque, la nourriture : puisqu'il suppose des réseaux commerciaux entre cités, l'existence de ces réseaux permet d'éviter l'effet catastrophique d'une sécheresse locale. Le commerce est une forme de gage contre les sécheresses. On a d'ailleurs fait une remarque similaire au sujet des Touaregs : pour eux aussi, le commerce est une assurance de revenus.

Ainsi, en dépit de la dureté de la région, il ne faut pas oublier la remarquable réussite hausa. Et après cette dissertation qui évoqué tant de sécheresses et de famines, terminons avec les propos de Barth qui rendent un bel hommage à ce succès :

« Kano doit être une des plus heureuses places du monde »

BIBLIOGRAPHIE

Études de Paléoclimatologie

- BROOKS, G., «A Provisional Historical Schema for Western Africa Based on Seven Climate Periods (ca. 9000 B.C. to the 19th Century) » in *Cahiers d'études Africaines*, Vol. 26, N°101-102, 1986. Milieux, Histoire, Historiographie.
- MALEY, Jean, *Études palynologiques dans le bassin du Tchad et paléoclimatologie de l'Afrique nord-tropicale : de 30000 ans à l'époque actuelle*, Office de la recherche scientifique outre-mer, 1981.
- MALEY, JEAN, VERNET, Robert, « Peuples et évolution climatique en Afrique nord-tropicale, de la fin du Néolithique à l'aube de l'époque moderne », *Afriques* [En ligne], 04 | 2013, mis en ligne le 23 mai 2013
- Nicholson, S.E., 1979. « The methodology of historical climate reconstruction and its application to Africa » in *The Journal of African History*, 20(1), p 31-49.

Sources Historiques

- BARTH, Heinrich, *Travels and Discoveries in North and Central Africa*
- LANGE, Dierk. *Le Dīwān des Sultans du (Kānem-) Bornū Chronologie et histoire d'un royaume africain (de la fin du Xe siècle jusqu'à 1808)*, [édité par] Dierk Lange, Franz Steiner Verlag, 1977, 174p
- LANGE, Dierk, *A Sudanic chronicle : The Borno expeditions of Idrīs Alauma (1564-1576) according to the account of Aḥmad b. Furtū Arabic text, English translation, commentary and geographical gazetteer*, Franz Steiner Verlag, 1987,
- LANDEROIN, «Notice historique» in TILHO, Jean M, *Documents scientifiques de la Mission Tilho, 1906–1909, Volume 2*, 1911, p.
- PALMER, H.R., « The Kano Chronicle » in *Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, 1908, p58-98
- PALMER, H.R., *Sudanese Memoirs : Being Mainly Translations of a Number of Arabic Manuscripts Relating to the Central and Western Sudan*, Lagos; Government Printer.
- PALMER, H.R., «Western Sudan History: The Raudthât' Ul Afkâri.» in *Journal of the Royal African Society*, vol. 15, no. 59, 1916, pp. 261–73. *Journal of the Royal African Society*

- RICHARDSON, James, A narrative mission in Central Africa performed in the years 1850-1851, Vol 2, Londres Chapman and Hall,, 1853,
- URVOY, Yves. « Chroniques d'Agadés » in *Journal de la Société des Africanistes*, vol 4 n°2, 1934, p144-177
- URVOY, Yves, Histoire des populations du Soudan central,(colonie du Niger), Paris, Larose, 1936, 350p.

Ouvrages et études historiques

- CORNETTE, Joël., FAUVELLE, François-Xavier, *L'Afrique ancienne : De l'Acacus au Zimbabwe. 20 000 avant notre ère - XVIIe siècle*, Mondes anciens, Belin, 2018
- HAMANI Djibo, *L'Adar Précolonial (République du Niger) : Contribution à l'étude de l'histoire des Etats Hausa*, Paris, L'Harmattan, 2006, 265p
- HAOUR, Anne, ROSSI, Benedetta,(ed) *Being and Becoming Hausa : interdisciplinary Perspectives*, London, Brill, 2010, 680p
- ZAKARI, Maikoréma, *L'Islam dans l'espace nigérien : Des origines (VIIe siècle) à 1960*, Tome 1, Paris, L'Harmattan, 2009
- SALIFOU, André, *Histoire du Niger*, Paris, Nathan, 1989
- URVOY, Yves, *Histoire des populations du Soudan central*,(colonie du Niger), Paris, Larose, 1936, 350p.
- URVOY, Yves, *Histoire de l'empire du Bornou*, Librairie Larose; 1949.

Articles de revues

- OGUNDIRAN, A, «Four Millennia of Cultural History in Nigeria (ca. 2000 B.C.–A.D. 1900): Archaeological Perspectives» in *Journal of World Prehistory*. 2006; n°19, p.133-168.
- BAIER, Stephen. “Economic History and Development: Drought and the Sahellian Economies of Niger.” In *African Economic History*, no. 1, 1976, p. 1–16
- BOUREIMA Alpha Gado. “Ecologie et Histoire: Concepts et Conceptions Traditionnels Sur Les Sécheresses, Famines, et Épidémies Du Sahel.” *Canadian Journal of African Studies / Revue Canadienne Des Études Africaines*, vol. 27, no. 2, 1993,,à

- BROOKS, G., «A Provisional Historical Schema for Western Africa Based on Seven Climate Periods (ca. 9000 B.C. to the 19th Century) » in *Cahiers d'études Africaines*, Vol. 26, N°101-102, 1986. Milieux, Histoire, Historiographie
- BREUNING, Peter, « Premières sociétés structurées » in *pour la Science*, 2006
- GRONENBORN, Detlef; ADDERLEY, Paul and al, “Durbi Takusheyi: a high-status burial site in the western Central bilād al-sūdān“ in *Azania: Archaeological Research in Africa*, Vol 47, n°3, 2012, p256-271
- FUGLESTAD, Finn, A Reconsideration of Hausa History before the Jihad in *The Journal of African History* , Vol 19, n°3,1978, p319-339
- HAOUR, Anne, One Hundred Years of Archaeology in Niger, *Journal of World Prehistory*, vol 17, n°2, 2003, p181-234.
- HAOUR, Anne, «Power and Permanence in Precolonial Africa»: A Case Study from the Central Sahel, *World Archaeology*, vol. 37, No. 4,Dec., 2005, p552-565
- ISSA, Malam, Mahaman, « Migrations, identité et construction étatique au Sahel nigérien : l'expérience des populations du Damargu précolonial [République du Niger] », *Afrika Zamani*, 15 et 16, 2007-2008, p. 65)
- ODOEMENE, Akachi, « Patterns of Migration and Population Mobility in Sudanic West Africa: Evidence from Ancient Kano, c. 800–1800 AD » in *Africa Zamani*, No. 24, 2016, p 11-30
- NICHOLSON, Sharon, « The methodology of historical climate reconstruction and its application to Africa » in *The Journal of African History*, 20(1), 1979, p 31-49.
- LOVEJOY, Paul, BAIER, Stephen “The Desert-Side Economy of the Central Sudan.” In *The International Journal of African Historical Studies*, vol. 8, no. 4, 1975, p. 551–81
- SUTTON, John, Toward a less orthodox History of Hausaland in *the Journal of African History*, Vol 20, n°2, April 1979, p179-201

Thèses et mémoires

- ADDO Mahamane, *Institutions et imaginaire politiques hausa : le cas du Katsina sous la dynastie de Korau (XVème-XIXème siècle)*, [Thèse de doctorat] , 1998
- SALEY, Maman, *Contribution à l'étude de l'histoire des Hausa: les Etats tsosebaki des origines* [Thèse de doctorat] , Histoire, Université libre de Bruxelles, Faculté des sciences sociales, politiques et économiques, Bruxelles, 1994,

- SIEBER, Ellen, *Iron Age Archaeology in Kano State, Nigeria* ». [Thèse de doctorat], Indiana University, 1992, The Humanities and Social Sciences Collection, 304006823.

Sites Web

- <https://www.ingall-niger.org/hier/les-abzinawa-de-l-ader>
- <https://www.ingall-niger.org/hier/le-royaume-de-tigidda/les-gobirawa-en-ayar>

ANNEXE I

Détails de la chronologie donnée par G. Brooks

- de -9000 à -2500 : période humide (avec un épisode de sécheresse de -6000 à -5500), époque de la « culture aquatique » (en référence à l'importance des lacs et rivières pour les populations)
- de -2500 à -300 : assèchement progressif
 - de -700 à -300, groupes berbères dans la Sahara « *Berber groups ranged the Sahara raiding, trading with and settling among groups dwelling along the shrinking lakes and marshlands* »
- de -300 à 300 : forte aridité
 - quasi arrêt des déplacements dans le Sahara
 - introduction du dromadaire
 - domestication du riz et de l'igname
 - « *Increasing rainfall around the beginning of the Christian era encouraged camel-herding pastoralists to migrate northwards into the Sahara and promoted regional and long-distance trade* »
- de 300 to 1100 : pluies abondantes
- de 300 à 700: augmentation de la pluviométrie
 - « *improvement of sahelian and Saharan pastures and water supplies... facilitated the use of camels in intra- and trans-Saharan commerce* »
- de 700 à 1100 : période humide
 - les chevaux introduits par les Arabes au sud du Sahara
 - mais l'avancée est stoppée par la remontée de la zone d'infestation de la mouche tsé-tsé.

Coincé entre la pression arabe au nord et la mouche sté-tsé au sud, les Peuls du Sénégal entament une migration vers l'est
- de 1100 à 1500 : assèchement progressif
 - « *far-ranging population movements... Ecological zones to move southwards perhaps by several hundred kilometers over four centuries* »
 - « *Mande-speaking traders extended their commercial networks linking the Niger and Senegal rivers farther and farther to the south to maintain trade links* »
- de 1500 à 1630 : période humide, brève mais riche en événements
 - remontée de la mouche tsé-tsé de 200 km
 - amélioration de la production agricole, accroissement de la population, mais pas de migration vers le nord des agriculteurs
 - progression songhaï vers le nord, puis invasion du royaume songhaï par les Marocains - avec des pertes à cause de la maladie du sommeil
- de 1630 à 1860 : ère de sécheresses, de famines, de guerres et d'esclavage

ANNEXE 2 : résumé des travaux de Peter Breunig

Articles

Peter Breunig étudie l'apparition des sociétés agricoles de la zone sub-saharienne, et le développement des sociétés structurées. Il publie une série d'articles au cours des 20 dernières années, dont l'étude éclaire le progrès des connaissances sur le sujet.

Dans « *From Hunters and Gatherers to Food Producers: New Archaeological and Archaeobotanical Evidence from the West African Sahel* »²⁰⁹ (2002), il étudie l'apparition du néolithique au Sahel, à partir de l'étude de la région du lac Tchad et des sites au nord du Burkina Faso. Il y présente l'apparition du néolithique comme un apport de populations de pasteurs d'origine sahariennes, « migrants climatiques » descendus vers le sud en même temps que le milieu dans lequel ils vivaient, suite à l'assèchement du Sahara. Ils forment les premiers sites d'occupation permanente au sud du Sahara.

Dans « *Continuity or discontinuity? The 1st millenium BC-crisis in West African prehistory* »²¹⁰ (2002), il s'interroge sur une crise qui frappe nombre des sociétés sédentaires d'Afrique de l'ouest sub-saharienne au début du 1er millénaire avant notre ère. Les traces d'occupation sédentaires disparaissent. Retour au nomadisme ou disparition pure et simple ? Y-a-t-il eu continuité ou rupture ?

Dans « *Holocene Prehistory of West Africa* »²¹¹ (2014), il donne un schéma de ce qu'a pu être l'histoire de l'Afrique de l'ouest au sud du Sahara du néolithique à l'apparition des sociétés complexes, dans un contexte de climat changeant.

En 2017, une publication de la Goethe University, Institute for Archaeological Sciences, de Frankfort, présente le projet « *Exploring the Nok Culture* », mené en collaboration avec la National Commission for Museums and Monuments du Nigeria. Cela complète les études précédentes avec des éléments d'autant plus intéressants que l'on a compris très récemment que les débuts de la culture Nok remontaient à -1500 (et non -500, à l'âge du fer, comme on le pensait jusqu'alors, et tel que rapporté encore en 2013 par Breunig lui même)

Pour Breunig, le processus de néolithisation, par lequel les chasseurs-cueilleurs deviennent producteurs de leur nourriture, commence donc au sud du Sahara au début du IIème millénaire avant JC, quand des pasteurs nomades, fuyant vers le sud la sécheresse grandissante du Sahara, y introduisent le pastoralisme et nombre d'innovations.

209 Breunig, P. and Neumann, K., 2002. From hunters and gatherers to food producers: New archaeological and archaeobotanical evidence from the West African Sahel. In *Droughts, food and culture* (pp. 123-155). Springer, Boston, MA.

210 Breunig, P. and Neumann, K., 2002. Continuity or discontinuity? The 1st millennium BC-crisis in West African prehistory. *Tides of the desert/Gezeiten der wüste: Contributions to the archaeology and environmental history of Africa in honour of Rudolph Kuper. Africa Praehistorica*, 14, pp.491-505.

211 Breunig, P. (2014). *Holocene Prehistory of West Africa*. In C. Renfrew & P. Bahn (Eds.), *The Cambridge World Prehistory* (pp. 165-182). Cambridge: Cambridge University Press. doi:10.1017/CHO9781139017831.013

Processus de néolithisation en Afrique de l'ouest

Traditionnellement, la néolithisation est décrite comme l'acquisition de techniques qui font entrer l'homme dans une société de production (production de nourriture que l'on élève ou que l'on cultive au lieu de la prélever directement dans le milieu naturel, production d'objets comme des poteries). La néolithisation s'accompagne généralement de la sédentarité.

Breuning et Ogundiran mettent en relation le processus de néolithisation en Afrique de l'ouest avec nos connaissances sur l'évolution climatique.

Les grandes étapes, telles qu'ils les décrivent, sont les suivantes. Il peut y avoir de légères variations entre les papiers. Je tente de reconstruire ici au mieux une chronologie plausible.

Notons que dans cette chronologie, le bassin du lac Tchad est surreprésenté : beaucoup des éléments s'y rapportent. Deux raisons, de nature différente, à cela. La première est que c'est une région favorable à l'implantation humaine, avec sa réserve en eau - important dans un contexte général tendant vers l'aridité ! - et un environnement permettant plusieurs types d'activités : élevage, culture, chasse, pêche. La seconde raison, c'est que la région est particulièrement bien explorée, et donc bien mieux connue que les autres. Ogundiran rapporte par exemple qu'il a utilisé 120 datations au C14 lors de la rédaction de son article : il est rare de disposer d'autant de données.

A partir de -2500, se mettent en place des conditions environnementales conduisant au déclenchement de migrations (cf. Brooks, 1998²¹² et Brunk and Gronenborn, 2004²¹³).

Les pasteurs nomades qui habitent des régions devenant trop arides, suivant les pâturages, commencent à se déplacer vers le sud. C'est un mouvement somme toute normal : n'oublions pas que nous avons affaire à des populations de pasteurs, habituées à bouger, et qui, en quelque sorte, suivent leurs troupeaux. (A moins qu'il n'y ait des populations déjà sédentarisées ou partiellement sédentarisées, pratiquant la culture du mil, et reprenant une vie nomade ?) En tout cas, la pratique du pastoralisme dans ce qui constitue le Sahel actuel vient du Sahara :

« Il ne fait aucun doute que les origines du pastoralisme au Sahel doivent être recherchées dans le Sahara, car les bovins, ovins et caprins sauvages n'appartiennent pas à la faune naturelle sahélienne. » [Trad]214

L'aridité croît à partir du II^e millénaire, accentuant le processus, et déclenchant une évolution rapide dans les régions de destination des migrations. Pour les deux auteurs, les nomades sont porteurs d'innovations : ils sont entrés dans le néolithique depuis longtemps.

²¹² Brooks, G.E., 1998. Climate and history in West Africa. *Transformations in Africa: essays on Africa's later past*, 139, p.159.

²¹³ Brunk, K. and GRONENBORN, D., 2004. Floods, droughts, and migrations: The effects of Late Holocene lake level oscillations and climate fluctuations on the settlement and political history in the Chad Basin. *Studien zur Kulturkunde*, 121, pp.101-132.

²¹⁴ « *There is no doubt that the origins of pastoralism in the Sahel have to be sought in the Sahara, as wild cattle, sheep and goat do not belong to the natural Sahelian fauna.* » Breuning, P., and K. Neumann. "From Hunters and Gatherers to Food Producers: New Archaeological and Archaeobotanical Evidence from the West African Sahel." *Droughts, Food and Culture*, n.d., 123-55. doi:10.1007/0-306-47547-2_9.

A partir de -1800 commence à s'épanouir près du lac Tchad la culture de Gajiganna. La population pratique l'élevage, et semble continuer à mener un mode de vie nomade.

Vers -1500 selon Breunig, ces nomades qui avaient fui l'aridité croissante du Sahara deviennent sédentaires. Ils continuent à pratiquer l'élevage, consomment des céréales sauvages, mais on n'a pas de trace de culture : le pastoralisme précède donc l'agriculture et reste longtemps seul pratiqué, ce qui mérite d'être relevé, puisque c'est différent de ce qu'on connaît au proche-orient.

A partir de -1200, les habitants cultivent le petit mil. Ils vivent sans doute au sein de clans familiaux formant des hameaux. Cette occupation a laissé de nombreux tells.

Vers -1000, une crise grave survient. Breunig parle de la « crise du 1er millénaire ». Le mode de vie sédentaire semble abandonné. Les tells disparaissent. Les vestiges deviennent rares, et indiquent un retour au nomadisme, voire à un mode de vie de chasseur-cueilleur.

Cette crise ne touche pas que la région du lac Tchad, mais, dit Breunig, toute l'Afrique de l'ouest. Il la constate aussi au nord du Burkina Faso, où les vestiges archéologiques disparaissent pour près de 1000 ans. Plus au sud, la forêt dense équatoriale disparaît. Cette crise ne peut donc s'interpréter que comme la conséquence d'un épisode climatique violent, avec un déficit pluviométrique grave et étendu.

Quoiqu'il en soit, l'abandon du mode de vie sédentaire peut être vu comme une conséquence des conditions climatiques, une adaptation à leur changement. En cas de sécheresse trop intense, (ou de sécheresses trop fréquentes), cultiver n'est plus possible.

Vers -500 dans la région du lac Tchad, les choses ont nettement évolué. On constate l'essor de larges communautés, de taille bien supérieure aux hameaux d'avant la crise.

Aux vues des artefacts tels que les poteries, il semble qu'on ait affaire aux mêmes populations que précédemment²¹⁵.

Mais en revanche, la société a bien changé. Non seulement la taille des communautés a augmenté, mais nombre des sites trouvés sont désormais entourés de murailles. Il y a aussi clairement une structure territoriale qui associe les sites, lesquels ne sont pas indépendants : ils semblent former, ensemble, un système de défense contre une menace extérieure.

L'agriculture pratiquée a donc su s'adapter aux conditions climatiques, et est devenue capable de dégager des surplus.

Ceci s'explique essentiellement par la culture, en sus du mil, du niébé (le sorgho sera domestiqué plus tard). Le niébé est un haricot d'origine africaine, dont le rendement est bon dans les régions sahéliennes et nord-soudanaises.

Cette diversification des espèces cultivées est importante, parce qu'elle permet de mieux résister aux aléas de la pluviométrie : le manque de pluie peut condamner une récolte s'il survient à certains moments cruciaux de la croissance de la plante. Le risque est réduit lorsque l'on cultive plusieurs espèces, parce que ce n'est pas aux mêmes moments que les espèces différentes ont ces besoins vitaux en eau.

²¹⁵ « Premières sociétés structurées » (au Nigéria) <https://www.pourlascience.fr/sd/prehistoire/premieres-societes-structurees-6870.php>

Les greniers utilisés, dont on a de nombreux vestiges, permettent par ailleurs la conservation de grains sur plus d'un an.

Mais cette richesse accumulée dans des greniers attire les convoitises, et génère de l'insécurité. En effet, le stress climatique continue de frapper les populations plus au nord, ou celles qui n'ont pas connu les mêmes avancées en matière agricole. Les greniers sont donc une cible pour leurs attaques.

D'où le besoin de protéger ces réserves, et la construction d'enceintes - ce qu'une population nombreuse, et nourrie, peut entreprendre. Les habitants de Zilum (le nom du principal de ces sites, à une soixantaine de kilomètres à l'ouest du lac Tchad) sont indubitablement entrés de plein pied dans la modernité néolithique : l'innovation (la culture diversifiée de nouvelles plantes) leur permet d'accumuler des provisions, ils s'enrichissent, et du coup apparait la menace d'être attaqués et volés.

Cela étant, on produit des poteries en masse, et des réseaux commerciaux se mettent en place, pour acheminer par exemple la pierre qui manque dans la région pour l'outillage lithique. Cela annonce les réseaux à grande distance que l'on verra plus tard.

ANNEXE 3 : Evolution climatique en Azawagh

Certaines zones aujourd'hui sahariennes, dont l'Aïr et l'Azawagh, restent vivables voire humides pendant longtemps. On y voit en 1500 BP des preuves de métallurgie. Jusqu'à quand ont-elles permis un mode de vie agricole, autre que l'extrême nomadisme des Touaregs ?

Des études intéressantes concernent le bassin de Azawagh.²¹⁶ L'Azawagh est un affluent de la rive gauche du Niger, aujourd'hui fossile, descendant du massif de l'Aïr.

Ces études portent sur toute l'histoire de la région depuis 10 000 ans, et mettent en évidence un grand nombre de bouleversements climatiques, des changements de régime de précipitation (marqué d'abord par le passage d'un régime avec deux saisons des pluies au régime de type mousson, avec une seule saison des pluies en été, qui est le régime sahélien actuel). Il y a des séquences de périodes humides et d'assèchements dans un enchaînement assez complexe. Le néolithique est attesté depuis longtemps.

Concernant leurs collectes, les auteurs disent « *il est immédiatement visible que les occupations humaines correspondent aux épisodes climatiques favorables, et ceci même pour les périodes récentes.* », mais j'ai un doute sur le sens exact de la formule. Faut-il l'interpréter comme le fait qu'il n'y ait pas d'occupation lorsque les périodes sont défavorables ? Ce n'est pas dit explicitement.

Pour les périodes les plus récentes qui nous concernent, et après donc, ces changements assez complexes, on peut retenir les éléments suivants.

Vers 4000BP, les eaux descendant de l'Aïr permettent la vie d'une faune comportant, par exemple, des hippopotames, et ce sera le cas jusque 3500BP dans les zones les plus favorables - c'est dire si l'on est encore loin d'une situation désertique.

Il existe deux populations qui sont dans un néolithique qualifié de « final », avec des tombes de types différents. L'une de ces populations est d'origine berbère, l'autre est noire. En 3800-3500BP se pratique la métallurgie. « *A cette même époque par contre, les conditions de vie étaient difficiles dans le Sahara central, car les pluies de mousson ne l'atteignaient pas. Les populations qui occupaient ces régions sont donc descendues vers le sud, et on suit leur progression par leur architecture funéraire.* » Bref, il y a des migrations de populations sahariennes du nord vers le sud, mais au niveau de l'Azawagh et de l'Aïr, les conditions sont encore favorables.

Hélas, le papier est assez laconique pour la période post-néolithique pour ce qui concerne les populations noires. Il note des traces d'une métallurgie du cuivre (3800BP-3500BP) et l'apparition du fer (3500BP-3000BP), mais il n'est pas explicite quant aux questions que je me pose sur la durée de la présence des populations noires :

²¹⁶ Paris, François. "Le bassin de l'Azawagh : peuplements et civilisations, du néolithique à l'arrivée de l'islam." (1995).

« Le post-néolithique voit la généralisation de la métallurgie et le remplacement progressif des populations noires par des Berbères venus des régions plus septentrionales »

Cette question revêt une certaine importance pour notre étude, parce que l'on veut se faire une idée plus précise de ces migrations nord-sud à partir de l'Aïr. Il est clair qu'elles ont existé, mais jusqu'à quand ?

Table des matières détaillée

Abstract	2
Table des matières	3
Introduction	7
Motivations	7
Objectifs de ce mémoire	8
Organisation de ce document	9
Géographie du pays hausa	10
Des conditions climatiques contraignantes	10
Un point de jonction	13
Hausa : un peuple et une langue	13
Traits caractéristiques du monde hausa	14
Les cités-états	14
Le commerce	15
Islam	16
Les villes fortifiées	16
Aperçu de l’histoire des Hausas	16
Paléo-climatologie	17
Qu’est-ce que la paléo-climatologie ?	17
Paléo-climatologie et études historiques	17
Paléo-climatologie et études historiques : historiographie	19
Un tournant : les travaux d’Emmanuel Leroy Ladurie	19
Les études historiques africaines de Sékéné-Mody Cissoko	20
De nouvelles méthodes scientifiques	20
Croisement des sources historiques et de la paléoclimatologie	20
En Afrique, la question de la désertification	21
Paléo-climatologie du Sahel et du Soudan central	21
Paléo-climatologie en Afrique de l’ouest : historiographie	21
Sharon Nicholson (1979)	22
George Brooks	23
Travaux de Jean Maley et Robert Vernet	24
Autres articles	25
Première tentative de chronologie climatique de la région hausa	26
La fin du Sahara vert	26
Tableau simplifié de l’évolution climatique	27
Histoire et paléoclimatologie du pays hausa: méthodologie	28
Recherche des indicateurs pertinents	28
Difficultés	28
Dépendance aux données concernant les régions voisines	29
Variation nord/sud	29
Dépendance du lac Tchad à la pluviométrie de régions plus au sud	30
Variabilité, entre régions à des latitudes comparables	30
Variabilité, entre régions à une même latitude, pour une date donnée	31
Difficultés liées aux sources historiques	31
Analyse des mentions de famines dans les sources	33

Les famines dans les sources écrites	33
Des mentions souvent laconiques	33
Comment déterminer la cause d'une famine ?	34
Rareté des mentions	35
Famines dans les traditions	36
Ampleur et gravité des calamités	38
Difficulté d'évaluation	38
Autres signaux	40
Sources	41
Sources écrites et traditions	41
Archéologie	42
Une science d'utilisation récente	43
Limites des investigations archéologiques	43
Difficulté d'attribution et de datation	44
Pauvreté des artefacts	45
Types de sites archéologiques	45
Inselbergs	45
Sites d'occupation entourés d'enceintes	46
Zones d'activité métallurgique	47
Quelques sites importants	47
Dala Hill à Kano	47
Tentatives de confrontation des sources traditionnelles et archéologiques	48
Fallau (occupation non fortifiée, vers l'an 1000)	49
Séquence de poteries	49
Pas de preuve d'une arrivée des Hausas	50
Kufan Kanawa (site fortifié)	50
Un site funéraire : Durbi Takusheyi	51
Migrations	55
Typologie	55
Forme des migrations	56
Migrations temporaires ou définitives	57
Migrations liées aux famines	57
Risques liés à la migration	58
Migrations dans les traditions	58
Migrations dans les mythes d'origine, Bayyajida, Bagauda	58
Récits d'origine et traditions locales	59
Recherche des causes	60
Causes des migrations dans les sources écrites	61
Direction des courants de migrations	61
Migrations nord-sud	61
Migrations du Gobir	62
Migrations est-ouest	63
Migration sud-nord	64
Histoire des Hausas : origines et émergence des cités-états	66
Introduction	66

Panorama des cultures qui se sont développées dans la région	66
De l'âge du fer aux premiers Hausas : continuité ou rupture ?	67
Emergence des cités-états, rôle du commerce et de l'islam	68
Le commerce, une adaptation aux risques naturels ?	69
Une situation privilégiée pour le commerce	69
Conclusion : un processus d'abord agricole	69
Historiographie	70
Les thèses concernant l'origine des Hausas	71
Migration originelle et débats sur le foyer d'origine du Hausa	71
Débat sur les origines et temporalité	72
Etude linguistique	73
Classification linguistique du hausa	74
Le groupe des langues tchadiques	75
Date de séparation du Hausa des autres langues tchadiques	75
Homogénéité linguistique du Hausa sur son aire d'extension	75
Apparition et développement des sociétés agricoles au Sahel	76
Le précédent du bassin du lac Tchad	77
Apparition et développement des sociétés agricoles en pays hausa	78
2eme moitié du 1er millénaire	78
Occupation et mise en valeur du territoire	79
Conquête agricole et expansion hausa	80
Apparition des premières villes	82
De quand datent les premières agglomérations fortifiées ?	83
Pour résumer, un scénario plausible	83
Histoire croisée des Touaregs et Hausas	85
Historiographie des relations Touaregs-Hausa	85
Bases de l'économie régionale du Soudan Central.	86
Des intérêts mutuels	86
Du point de vue touareg	87
Du côté des Hausas	89
Transhumance et commerce Hausa-Touareg	89
L'organisation sociale chez les Touaregs	90
Appartenance ethnique dans les sociétés touareg et hausa	90
Rôle des Touaregs dans les zones de peuplement hausa	91
Chronologie	94
Introduction	94
Seconde moitié du premier millénaire jusque fin XIe siècle	94
fin XIe- XIIe siècle	95
Amorce d'un changement climatique, brèves périodes d'aridité	95
Mauritanie	95
Kanem	96
Déduction du climat l'Aïr de celui de la Mauritanie et du Kanem	96
Fin de cette période d'instabilité	96
Impact de ces oscillations arides	97
Début des migrations nord-sud	97
XIIIe siècle : phase aride	98
XIVe siècle : conditions plutôt favorables	98

XVe siècle : un épisode très aride au nord	99
Bassin du lac Tchad : déclin du Kanem, naissance du Bornou	100
Nord du Niger : période aride	102
Migrations gobirawa	103
Damergou quitté par les Hausas	104
Cités-états du sud : prospérité apparente	104
Fin XVe - XVIe siècle	106
Migrations touareg vers le sud	106
Migrations vers le sud de Hausas de l'Aïr	108
Marasme dans le bassin du lac Tchad au milieu du XVIe siècle.	109
Kano	109
Première famine signalée à Kano	111
Relations tendues avec le Bornou	112
Gobir	112
Climat et géographie du Gobir Tudus	112
XVIIe-XVIIIe : aridité et malheurs qui s'en suivent	113
Crise économique, insécurité, guerres et esclavage	114
Effets sur le Bornou	114
Perte du Kowar	114
Mouvement migratoire koyam et islamisation en pays tsoébaké	115
Situation dans l'Aïr et répercussions sur le monde hausa	117
Razzias et migration touareg vers le pays hausa	119
Conflits dans le monde hausa au XVIIe	119
Kano	120
Peuls en pays Hausa	120
Le Gobir	124
Ader	126
Une région convoitée	126
L'Ader au XVIIe	128
XVIIIe-XIXe siècle : aridité sévère	128
Bassin du Lac Tchad	129
Migration kanouri et fondation du Damagaram	129
1740-1760 : sécheresse généralisée	130
Sécheresse des années 1780	135
Air	135
XIXe siècle	137
Frise climatique hausa	137
Conclusion	139
BIBLIOGRAPHIE	142
Études de Paléoclimatologie	142
Sources Historiques	142
Ouvrages et études historiques	143
Articles de revues	143
Thèses et mémoires	144
Sites Web	145
ANNEXE I	146

Détails de la chronologie donnée par G. Brooks	146
ANNEXE 2 : résumé des travaux de Peter Breunig	147
Articles	147
Processus de néolithisation en Afrique de l'ouest	148
ANNEXE 3 : Evolution climatique en Azawagh	151
Table des matières détaillée	153